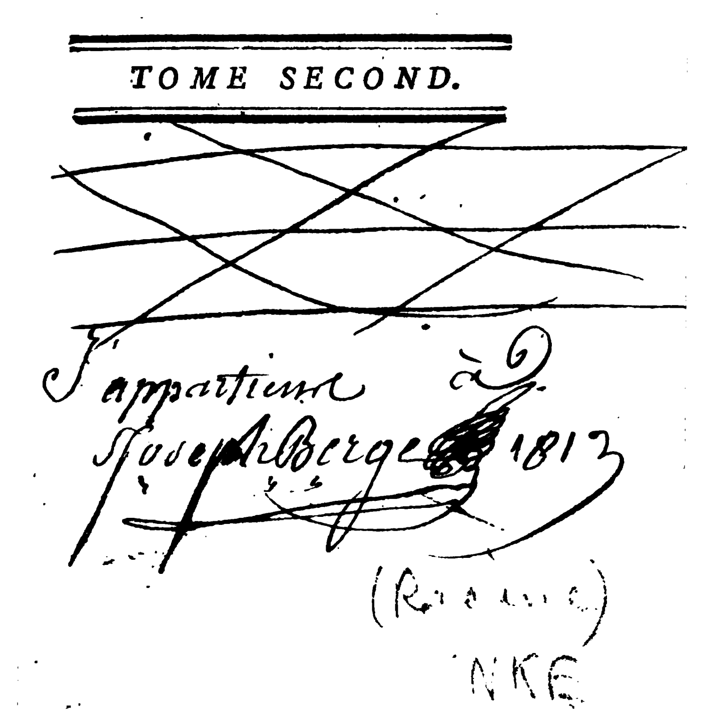




ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.

TOME SECOND.



ŒUVRES
DE
EAN RACINE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION,

us correcte & plus ample que toutes les précédentes.

TOME SECOND.

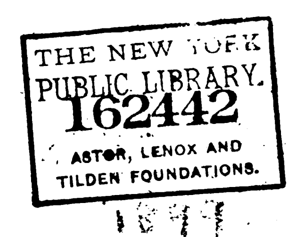


A PARIS,

ar la COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

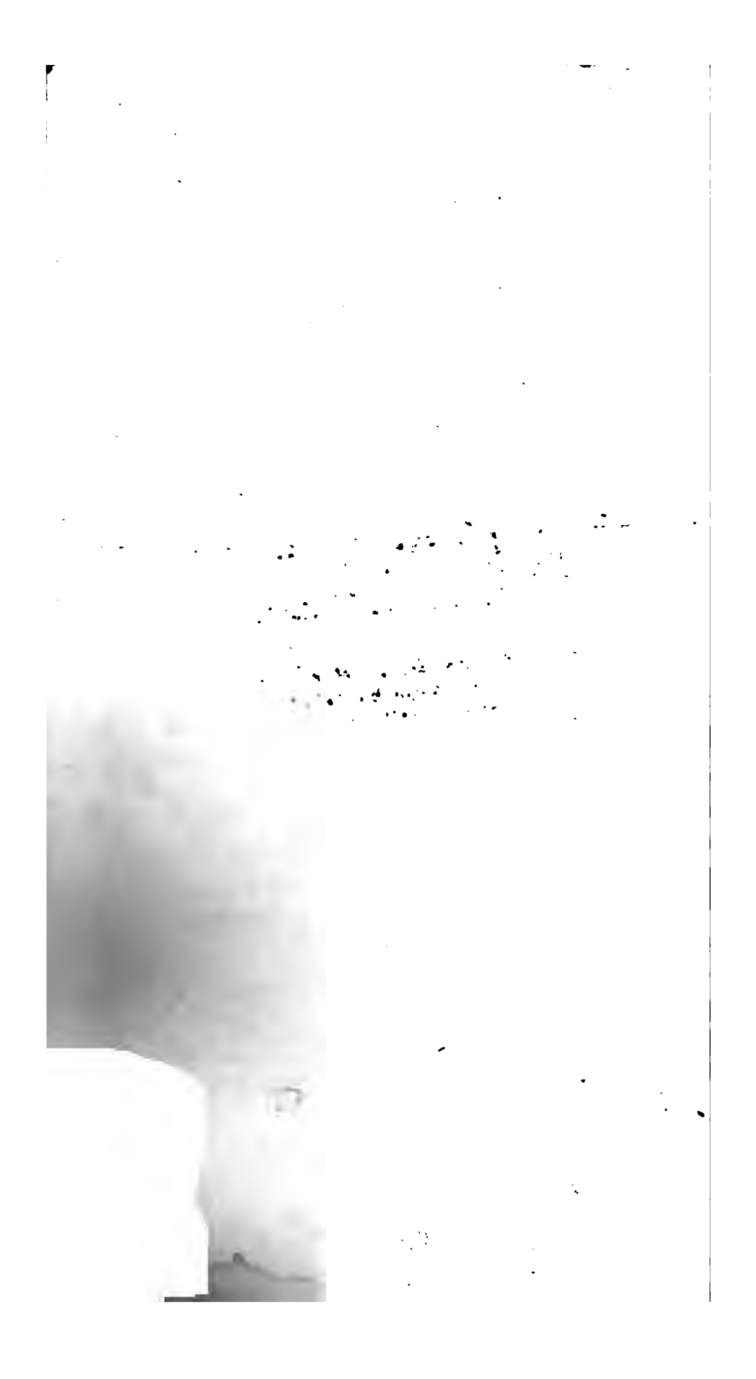
M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.



A MONSEIGNEUR
COLBERT,

Secrétaire d'Etat, Contrôleur Général des Finances, Sur-Intendant des Bâtimens, Grand Trésorier des Ordres du Roi, Marquis de Seignelay, &c.

MONSEIGNEUR,

QUELQUE juste défiance que j'aie de moi-même & de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prens de vous dédier cette Tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout-à-fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, MONSEIGNEUR, *que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.*

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire ou à son plaisir. Et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre

Prince & le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste, qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue.

Mais, MONSEIGNEUR, *il faut être plus retenu à vous parler de vous-même; & je craindrois de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré. Il vaut mieux que je songe à la mériter par quelque nouvel ouvrage. Aussi bien, c'est le plus agréable remerciment qu'on vous puisse faire.*

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
RACINE.

PRÉFACE.

TITUS reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, ſtatim ab urbe dimiſit invitus invitam.

C'eſt-à-dire, que Titus, qui aimoit paſſionnément Bérénice, & qui même, à ce qu'on croyoit, lui avoit promis de l'épouſer, la renvoya de Rome, malgré lui & malgré elle, dès les premiers jours de ſon Empire. Cette action eſt très-fameuſe dans l'hiſtoire; & je l'ai trouvée très-propre pour le Théâtre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poëtes, que la ſéparation d'Enée & de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pû fournir aſſez de matiere pour tout un chant d'un Poëme héroïque, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſuffire pour le ſujet d'une Tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer comme Didon; parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'eſt pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la Pièce; & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien, dans le cœur des ſpectateurs, l'émotion que le reſte y avoit pû exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang &

des morts dans une Tragédie ; il ſuffit que l'action en ſoit grande, que les Acteurs en ſoient héroïques, que les paſſions y ſoient excitées, & que tout s'y reſſente de cette triſteſſe majeſtueuſe qui fait tout le plaiſir de la Tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon ſujet : mais ce qui m'en plut davantage, c'eſt que je le trouvai extrêmement ſimple. Il y avoit long-temps que je voulois eſſayer ſi je pourrois faire une Tragédie avec cette ſimplicité d'action qui a été ſi fort du goût des Anciens. Car c'eſt un des premiers préceptes qu'ils nous ont laiſſés. » Que ce que vous ferez, » dit Horace, ſoit toujours ſimple, & ne ſoit qu'un. « Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'eſt autre choſe qu'Ajax qui ſe tue de regret, à cauſe de la fureur où il étoit tombé, après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le Philoctete, dont tout le ſujet eſt Ulyſſe, qui vient pour ſurprendre les flèches d'Hercule. L'Œdipe même, quoique tout plein de reconnoiſſances, eſt moins chargé de matière que la plus ſimple Tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partiſans de Térence, qui l'élèvent avec raiſon au-deſſus de tous les Poëtes comiques, pour l'élégance de ſa diction, & pour la vraiſemblance de ſes mœurs, ne laiſſent pas de confeſſer que Plaute a un grand avantage ſur lui, par la ſimplicité qui eſt dans la plûpart des ſujets de Plaute ; & c'eſt, ſans doute, cette ſimplicité merveilleuſe qui a attiré à ce dernier toutes les louan-

ges que les Anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux Comédies de ce Poëte, pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la Tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, & que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des Poëtes qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force, pour attacher durant cinq Actes leurs spectateurs, par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens, & de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage. Mais aussi je ne puis croire que le Public me sache mauvais gré de lui avoir donné une Tragédie, qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une Tragédie, qui étoit si peu chargée d'intrigues, ne pouvoit être selon

les règles du Théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, & qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une Pièce qui les touche, & qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire & de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la Poëtique d'Aristote. Qu'ils se réservent le plaisir de pleurer & d'être attendris, & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un Musicien disoit à Philippe, Roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une Chanson n'étoit pas selon les règles: » A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez » jamais si malheureux que de savoir ces choses-là » mieux que moi! «

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire; car pour le Libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne pense rien, & qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de Protase comme s'il entendoit ce mot, & veut que cette pre-

mière des quatre parties de la Tragédie ſoit toujours la plus proche de la dernière, qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connoiſſance des règles l'empêche de ſe divertir à la Comédie. Certainement ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il loue très-injuſtement d'*une grande multiplicité d'incidens*; & qu'il n'a même jamais rien lû de la Poëtique, que dans quelques Préfaces de Tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſavoir les règles du Théâtre, puiſqu'heureuſement pour le Public il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſavoir ſi peu les règles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot ſans plaiſanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poches*, ces *meſdemoiſelles mes Règles*, & quantité d'autres baſſes affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons Auteurs, s'il ſe mêle jamais de les lire?

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunés, qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curioſité du Public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe, pour l'attaquer: non point par jalouſie; car ſur quel fondement ſeroient-ils jaloux? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auroient laiſſés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, Empereur de Rome.
BÉRÉNICE, Reine de Palestine.
ANTIOCHUS, Roi de Comagène.
PAULIN, Confident de Titus.
ARSACE, Confident d'Antiochus.
PHÉNICE, Confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.
SUITE DE TITUS.

La Scène est à Rome, dans un Cabinet, qui est entre l'appartement de Titus & celui de Bérénice.



BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa Cour,
Lorſqu'il vient à la Reine expliquer ſon amour.
De ſon appartement cette porte eſt prochaine,

Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? Vous, cet ami fidèle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son Amant autrefois?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands Rois?
Quoi, déja de Titus épouse en espérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

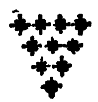
Va, dis-je; &, sans vonuloir te charger d'autres soins,
Voi si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

HÉ bien, Antiochus, es-tu toujours le même?
Pourrai-je. sans trembler, lui dire, je vous aime?
Mais quoi, déja je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans; &, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang, où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?

Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment;
Pour me venir encor déclarer ſon Amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah, puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire!
Retirons-nous, ſortons; &, ſans nous découvrir,
Allons loin de ſes yeux l'oublier, ou mourir....
Hé quoi, ſouffrir toujours un tourment qu'elle ignore?
Toujours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore?
Quoi, même en la perdant, redouter ſon courroux?
Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire,
Que vous m'aimiez? Hélas! Je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-temps flatté que mon rival
Trouveroit à ſes vœux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour & d'eſpoir ſuperflus,
Je pars, fidèle encor, quand je n'eſpère plus.
Au lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un Amant ſans eſpoir,
Qui peut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir!



SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la Reine.
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire ſur ſes pas ſa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite auſtère,
Ceſſe enfin de pleurer Veſpaſien ſon père.
Cet Amant ſe redonne aux ſoins de ſon amour;
Et ſi j'en crois, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-être, avant la nuit, l'heureuſe Bérénice,
Change le nom de Reine au nom d'Impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi, ce diſcours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainſi donc, ſans témoins, je ne lui puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur; Bérénice eſt inſtruite
Que vous voulez ici la voir ſeule, & ſans ſuite.
La Reine, d'un regard, a daigné m'avertir
Qu'à votre empreſſement elle alloit conſentir.

Et, sans doute, elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une Cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent, pour partir, que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vû la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais.
Je sors de Rome, Arsace, & j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, & c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long-temps la Reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Etats ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas :
Et lorsque cette Reine, assurant sa conquête,

Vous attend pour témoin de cette illustre fête ;
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entens, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! De sa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir,
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le Ciel met sur le trône un Prince qui vous aime ;
Un Prince, qui jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort sur ses pas ;
Et de qui la valeur par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.

Il se souvient du jour illustre & douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient, sans péril, nos assauts inutiles.
Le bélier impuissant les menaçoit en vain.
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles;
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vû répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos Etats,
Vous vous lassez de vivre, où vous ne régnez pas;
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant, & chargé des titres souverains,
Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attens de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attens qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique ;
S'il eſt vrai qu'on l'élève au trône des Céſars ;
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte ?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon eſprit ?

ANTIOCHUS.

La Reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune.
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir : ma juſte impatience
Vous accuſoit déja de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, diſois-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins ;
Lui, que j'ai vû toujours, conſtant dans mes traverſes,

Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses;
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur, qu'avec vous je prétens partager;
Ce même Antiochus, se cachant à ma vûe,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue?

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, Madame? Et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours!

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vû mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil, que Titus imposoit à sa Cour,
Avoit, même en secret, suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue,
Lorsqu'il passoit les jours, attaché sur ma vûe.
Muet, chargé de soins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même:
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, & cherché sa vertu.

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le Sénat a placé son père entre les Dieux.
De ce juste devoir sa piété contente,

A fait place, Seigneur, aux ſoins de ſon amante:
Et, même en ce moment, ſans qu'il m'en ait parlé,
Il eſt dans le Sénat par ſon ordre aſſemblé.
Là, de la Paleſtine il étend la frontière;
Il y joint l'Arabie & la Syrie entière.
Et, ſi de ſes amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ſes ſermens redoublés mille fois,
Il va ſur tant d'Etats couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms celui d'Impératrice.
Il m'en viendra lui-même aſſurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE.

Que dites-vous? Ah Ciel! Quel adieu! Quel langage!
Prince, vous vous troublez & changez de viſage?

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi! Ne puis-je ſavoir
Quel ſujet...?

ANTIOCHUS *à part.*

Il falloit partir ſans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous? Parlez; c'eſt trop long-temps ſe taire.
Seigneur, de ce départ quel eſt donc le myſtère?

ANTIOCHUS.

Au moins, ſouvenez-vous que je cède à vos loix,

Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance;
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère.
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long-temps, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs & mes soupirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance;
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence;
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah! Que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-temps.

De mon heureux rival j'accompagnai les armes :
J'espérai de verser mon sang après mes larmes ;
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle étoit mon erreur !
La valeur de Titus surpassoit ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'empire du Monde,
Chéri de l'Univers, enfin aimé de vous,
Il sembloit à lui seul appeller tous les coups ;
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret ;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret ;
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus, vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle & sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines ?
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Je demeurai long-temps errant dans Césarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos tristes Etats ;
Je cherchois, en pleurant, les traces de vos pas.

Mais enfin ſuccombant à ma mélancolie,
Mon déſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervoit le dernier de ſes coups.
Titus, en m'embraſſant, m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque eſpoir flattoit mes déplaiſirs.
Rome, Veſpaſien, traverſoient vos ſoupirs.
Après tant de combats, Titus cédoit peut-être.
Veſpaſien eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu quelques jours
De ſon nouvel Empire examiner le cours.
Mon ſort eſt accompli. Votre gloire s'apprête.
Aſſez d'autres, ſans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pû, ſans crime,
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel, qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon Amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
J'oublie, en ſa faveur, un diſcours qui m'outrage;
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.

Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le Ciel ſait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'Univers j'honorois vos vertus ;
Titus vous chériſſoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me ſuis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'eſt ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens, où je n'ai point de part.
Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiète ;
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux diſtraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyoient jamais
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Sur-tout, ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'Univers du bruit de mon malheur :
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera ſouvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de proſpérité.

Ne

Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrette.

PHÉNICE.

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE.

Qui, moi ? Le retenir ?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée ?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux ;
La rigueur de ſes loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les Rois ; & Bérénice eſt Reine.

BÉRÉNICE.

Le temps n'eſt plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime ; il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le Sénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vû la ſplendeur ?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or, que rehauſſoit ſa gloire,

Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards ;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence ;
Ciel ! avec quel reſpect & quelle complaiſance,
Tous les cœurs, en ſecret, l'aſſuroient de leur foi ?
Parle. Peut-on le voir ſans penſer, comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître ?
Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus ; &, par des ſacrifices,
De ſon regne naiſſant conſacre les prémices.
Que tardons nous ? Allons, pour ſon empire heureux,
Au Ciel, qui le protège, offrir auſſi nos vœux.
Auſſi-tôt, ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher ; &, dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs, l'un de l'autre contens,
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-temps.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

A-T-ON vû de ma part le Roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attens ?

PAULIN.

J'ai couru chez la Reine :
Dans ſon appartement ce Prince avoit paru ;
Il en étoit ſorti, lorſque j'y ſuis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſuffit. Et que fait la Reine Bérénice ?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, ſenſible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos proſpérités.
Elle ſortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princeſſe !
Hélas !

PAULIN.

En ſa faveur d'où naît cette triſteſſe ?
L'Orient preſque entier va fléchir ſous ſa loi ;
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien ! de mes desseins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le destin de la Reine,
Paulin ; & les secrets de son cœur & du mien
Sont de tout l'Univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine & de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entens de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidele ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux ;
La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vûe aussi cette Cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs :

Je l'ai vûe à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prens point pour Juge une Cour idolâtre,
Paulin. Je me propose un plus ample théâtre;
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect & la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrette:
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète;
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc! Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle Reine offensât ses regards?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son Impératrice.
On sait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle est Reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger;
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.

D'ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes Rois,
Rome, à ce nom ſi noble & ſi ſaint autrefois,
Attacha, pour jamais, une haine puiſſante;
Et, quoiqu'à ſes Céſars fidèle, obéiſſante,
Cette haine, Seigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cléopâtre, &, ſans ſe déclarer,
Seule dans l'Orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine, qui l'aima juſqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie,
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux;
Et ne déſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monſtres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conſervant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point, à nos yeux,
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé ſur-tout d'être ſincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vû le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe,
Ces deux Reines étoient du ſang de Bérénice.

Et vous croiriez pouvoir, ſans bleſſer nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Céſars!
Tandis que l'Orient, dans le lit de ſes Reines,
Voit paſſer un eſclave au ſortir de nos chaînes?
C'eſt ce que les Romains penſent de votre amour.
Et je ne répons pas, avant la fin du jour,
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous rediſe ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponſe.

TITUS.

Hélas, à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux,
D'avoir choiſi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'armée;
Et, ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui, cent fois, ſi le ſort moins ſévère
Eût voulu de ſa vie étendre les liens,

Aurois donné mes jours pour prolonger les ſiens ;
Tout cela, qu'un amant ſait mal ce qu'il deſire !
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'Empire ;
De reconnoître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ſes charmes,
Après mille ſermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais ;
Lorſqu'un heureux hymen, joignant nos deſtinées,
Peut payer, en un jour, les vœux de cinq années ;
Je vais, Paulin.... O Ciel ! Puis-je le déclarer ?

PAULIN.

Quoi, Seigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zèle achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe taît à regret.
Bérénice a long-temps balancé la victoire ;
Et ſi je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimois, je ſoupirois dans une paix profonde :
Un autre étoit chargé de l'Empire du Monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes deſirs.

Mais à peine le Ciel eut rappellé mon père ;
Dès que ma trifte main eut fermé fa paupière,
De mon aimable erreur je fus défabufé ;
Je fentis le fardeau qui m'étoit impofé.
Je connus que bien-tôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'Univers le refte de mes jours.
Rome obferve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi ! Quel préfage pour elle,
Si, dès le premier pas, renverfant tous fes droits,
Je fondois mon bonheur fur le débris des loix ?
Réfolu d'accomplir ce cruel facrifice,
J'y voulus préparer la trifte Bérénice.
Mais par où commencer ? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le difcours ;
Et, dès le premier mot ma langue embarraffée,
Dans ma bouche, vingt fois, a demeuré glacée.
J'efpérois que, du moins, mon trouble & ma douleur
Lui feroient preffentir notre commun malheur.
Mais, fans me foupçonner, fenfible à mes allarmes,
Elle m'offre fa main pour effuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obfcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappellé ma conftance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le filence.
J'attens Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.

Juſques dans l'Orient je veux qu'il la remène :
Demain Rome, avec lui, verra partir la Reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix ;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient aſſez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire ſon ouvrage ;
Et qu'un Héros, vainqueur de tant de nations,
Sauroit bien, tôt ou tard, vaincre ſes paſſions.

TITUS.

Ah, que ſous de beaux noms cette gloire eſt cruelle
Combien mes triſtes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ſes appas,
Bérénice en mon ſein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la Renommée
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.
Ma jeuneſſe, nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivoit du plaiſir la pente trop aiſée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur ?
Je prodiguai mon ſang. Tout fit place à mes armes :
Je revins triomphant. Mais le ſang & les larmes

Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre ;
Heureux, & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire, & de tant de vertus,
Je lui dirai : Partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur, hé quoi ? Cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance ;
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le Sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent Peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande !
Je connois Bérénice, & ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ;
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Étrangere dans Rome, inconnue à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.
Encor si, quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu ;

Je la revois bien-tôt de pleurs toute trempée ;
Ma main à les sécher est long-temps occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans ;
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô Ciel, je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre ;
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin !

PAULIN.

Quoi, déja vous semblez reculer ?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne.
Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NE vous offenſez pas, ſi mon zèle indiſcret
De votre ſolitude interrompt le ſecret.
Tandis qu'autour de moi votre Cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée;
Eſt-il juſte, Seigneur, que ſeule, en ce moment,
Je demeure ſans voix & ſans reſſentiment?
Mais, Seigneur, (car je ſai que cet ami ſincère
Du ſecret de nos cœurs connoît tout le myſtère)
Votre deuil eſt fini, rien n'arrète vos pas,
Vous êtes ſeul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entens que vous m'offrez un nouveau diadême;
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas, plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat!
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Sénat?
Ah, Titus, (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que ſuit le reſpect & la crainte)
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner!
N'a-t-il que des États qu'il me puiſſe donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un ſoupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.

Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens ſont-ils dévoués à l'Empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va raſſurer mes timides eſprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris ?
Dans vos ſecrets diſcours étois-je intéreſſée,
Seigneur ? Étois-je, au moins préſente à la penſée ?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, & j'atteſte les Dieux
Que toujours Bérénice eſt préſente à mes yeux.
L'abſence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du Ciel atteſter la puiſſance ?
Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

TITUS.

Madame....

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur ? Mais quoi, ſans me répondre,
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre ?
Ne m'offrirez-vous plus qu'un viſage interdit ?
Toujours la mort d'un père occupe votre eſprit :
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS.

Plût aux Dieux que mon père, hélas, vécût encore!
Que je vivrois heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété font de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,
Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un père. Hélas, foibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connoissez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment:
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas, que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah, de grace, arrêtez!
C'est trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, Seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puiſqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne ſe ſentit brûler.
Mais....

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas !

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'Empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien !

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

QUOI, me quitter ſi-tôt, & ne me dire rien !
Chère Phénice, hélas, quel funeſte entretien !
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce ſilence ?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y penſe.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre ſouvenir,

Qui contre vous, Madame, ait pû le prévenir;
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas, tu peux m'en croire!
Plus je veux du paſſé rappeller la mémoire,
Du jour que je le vis juſqu'à ce triſte jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puiſſe déplaire?
Que ſai-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaiſſé ſes préſens, ou blâmé ſa douleur.
N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouſer une Reine.
Hélas, s'il étoit vrai!... Mais non, il a, cent fois,
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois.... Ah! qu'il m'explique un ſilence ſi rude;
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, & je pourrois penſer
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pû l'offenſer?
Retournons ſur ſes pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine,
Phénice; il aura ſû tout ce qui s'eſt paſſé:
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend, m'a-t-on dit, le Roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin, qui vient de m'allarmer,
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,

Titus. Ah, plût au Ciel, que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'Empires que toi;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, Prince, vous partiez? Quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la Cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je vous dire?
De quoi m'accuſez-vous? Vous avois-je, ſans choix,
Confondu juſqu'ici dans la foule des Rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père:
C'étoit le ſeul préſent que je pouvois vous faire.
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher:
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée;
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous ſouſtraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas, d'un Prince malheureux;
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre, que des vœux!

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attens pas de vous de ces sanglans exploits;
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante & si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ses yeux!
La Reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah, parlez-lui, Seigneur! La Reine vous adore.

Pourquoi vous dérober vous même, en ce moment,
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je répons, en partant, de son obéissance ;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah, qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire !
Que je serois heureux, si j'avois à le faire !
Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater ;
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, Seigneur !

TITUS.

Telle est ma destinée ;
Pour elle & pour Titus il n'est plus d'hymenée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je ? O Ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'Univers, je règle sa fortune,
Je puis faire les Rois, je puis les déposer,
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les Rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême, & cent Rois pour ayeux,

Deshonorent ma flamme, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures,
Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures;
Et Rome, avec plaiſir, recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pû préparer à ce triſte diſcours.
Et même, en ce moment, inquiette, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment.
Épargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon ſilence:
Sur-tout, qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez-lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accableroit le reſte.
Si l'eſpoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur,
Ah, Prince, jurez-lui que, toujours trop fidelle,
Gémiſſant dans ma Cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,

Mon regne ne ſera qu'un long banniſſement,
Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur, ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à ſa ſuite;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite.
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon Empire & le vôtre.
Je ſçais que le Sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma Princeſſe, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique déſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le Ciel s'apprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-moi le temps de reſpirer.

Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus, entre mes mains, remet tout ce qu'il aime!
Dois-je croire, grands Dieux, ce que je viens d'oüir?
Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir?

ARSACE.

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie?
Quel obſtacle nouveau s'oppoſe à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit ſon audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faiſoit trembler.
Cet hymen eſt rompu. Quel ſoin peut vous troubler?
Suivez les doux tranſports où l'Amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouirai long-temps de ſes chers entretiens:
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être ſon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'accable ici du poids de ſa grandeur:
Tout diſparoît dans Rome auprès de ſa ſplendeur;
Mais quoique l'Orient ſoit plein de ſa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout ſuccede à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah, que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi, je lui pourrois plaire ?
Bérénice à mes vœux ne feroit plus contraire ?
Bérénice, d'un mot, flatteroit mes douleurs ?
Penſes-tu ſeulement que, parmi ſes malheurs,
Quand l'Univers entier négligeroit ſes charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes ;
Ou qu'elle s'abaiſſât juſques à recevoir
Des ſoins qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous conſoler ſa diſgrace ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas, de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ſes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triſte emploi
De recueillir des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi ? Ne vous plairez-vous qu'à vous gêner ſans ceſſe ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foibleſſe ?
Ouvrez les yeux, Seigneur ; & ſongeons, entre nous,
Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,

Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Néceſſaire ?

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours ;
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le temps, votre préſence,
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir,
Vos deux Etats voiſins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah ! je reſpire, Arſace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous ? Faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice ; &, puiſqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faiſois-je ? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche,
Qu'on l'abandonne ! Ah, Reine ! Et qui l'auroit penſé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entière.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.

Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée;
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; &, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah, la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel!

SCENE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

HÉ quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être, en ce moment, je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa Cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, Prince?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, Seigneur!...

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être, &, pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE.

O Ciel, quel discours! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une Reine éperdue,
Qui la mort dans le sein, vous demande deux mots.

Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame. . . .

BÉRÉNICE.

Quoi, vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux, quelle violence !
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment, contentez mes souhaits ;
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'osez penser.
Je connois votre cœur. Vous devez-vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.

Titus m'a commandé . . . .

BÉRÉNICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut ſéparer.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ! Qui ? Moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que, devant vous, je lui rende juſtice.
Tout ce que, dans un cœur ſenſible & généreux,
L'amour au déſeſpoir peut raſſembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le ſien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui ſert de vous aimer encore ?
Une Reine eſt ſuſpecte à l'Empire Romain.
Il faut vous ſéparer, & vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous ſéparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien, Madame ?
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup, ſans doute, eſt rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de ſermens Titus m'abandonner !
Titus qui me juroit . . . . Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de ſa gloire.
Contre ſon innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'eſt tendu que pour nous déſunir.

Titus m'aime, Titus ne veut point que je meurs.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous pourriez ici me regarder!...

BÉRÉNICE.

Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader.
Non, je ne vous crois point: mais, quoiqu'il en puiſſe être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.

(*à Phénice.*)

Ne m'abandonne pas dans l'état où je ſuis.
Hélas, pour me tromper je fais ce que je puis!

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompai-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paroître à ſa vue?
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus, malgré moi, n'eût arrêté mes pas?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arſace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré;
Je partois amoureux, jaloux, déſeſpéré;
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il vous faut éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner!
Des froideurs de Titus je ſerai reſponſable!
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable!
Avec quelle injuſtice & quelle indignité,
Elle doute, à mes yeux, de ma ſincérité!
Titus l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'ingrate, m'accuſer de cette perfidie!
Et dans quel temps encor? Dans le moment fatal
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival;
Que, pour la conſoler, je le faiſois paroître
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

ARSACE.

Et de quel ſoin, Seigneur, vous allez-vous troubler?
Laiſſez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il paſſe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arſace.
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrois compâtir:
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons; & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de long-temps, Arſace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reſte encore aſſez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir ſi ſa douleur ne l'a point trop ſaiſie.
Cours; & partons du moins aſſurés de ſa vie.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE.

PHÉNICE ne vient point? Momens trop rigoureux,
Que vous paroiſſez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languiſſante, abattue;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point? Ah, que cette longueur
D'un préſage funeſte épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponſe à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
Il fuit, il ſe dérobe à ma juſte fureur.

SCENE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

CHERE Phénice, hé bien, as-tu vu l'Empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, Madame;
Et j'ai peint à ſes yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BÉRÉNICE.

Vient-il ?

PHÉNICE.

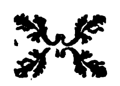
N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas, de ces vains ornemens ?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens ;
Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène !
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entens du bruit, Madame, & l'Empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.



SCENE III.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

DE la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de ſolitude.
Que l'on me laiſſe.

PAULIN *à part.*

O Ciel, que je crains ce combat!
Grands Dieux, ſauvez ſa gloire & l'honneur de l'Etat!
Voyons la Reine.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

HÉ bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire?
Tes adieux ſont-ils prêts? T'es-tu bien conſulté?
Ton cœur te promet-il aſſez de cruauté?
Car enfin au combat, qui pour toi ſe prépare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ſes yeux, dont la douce langueur
Sait ſi bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés ſur les miens, m'accabler de leurs larmes,

Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir ?
Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'Etat penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je ſauver que par ce ſacrifice ?
Tout ſe taît ; & moi ſeul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſait ſi, ſenſible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par ſon choix juſtifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ſes loix, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance ;
Rome ſera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois, avec le lait ſucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta Reine en condamnant ſes Rois.
N'as-tu pas, en naiſſant, entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la Renommée
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée ?
Et, lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah, lâche, fais l'amour, & renonce à l'Empire.

Au bout de l'Univers va, cours te confiner;
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je regne; &, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'Univers a-t-il vu changer ses destinées?
Sais-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours, si long-temps attendus,
Ah, malheureux, combien j'en ai déja perdus!
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien....

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE *en entrant.*

NON, laissez-moi, vous dis-je
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, Seigneur, vous voici!
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne!
Il faut nous séparer; & c'est lui qui l'ordonne.

TITUS.

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite & me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappellez bien plutôt ce cœur, qui, tant de fois,
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil, que la gloire & la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse.
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs;
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs;
Et que tout l'Univers reconnoisse, sans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE.

Ah cruel! Est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait, hélas! Je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée?
Que ne me disiez-vous: Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.

Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos ſeules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'Empire a vingt fois conſpiré contre nous.
Il étoit temps encor. Que ne me quittiez-vous?
Mille raiſons alors conſoloient ma miſère.
Je pouvois de ma mort accuſer votre père,
Le Peuple, le Sénat, tout l'Empire Romain;
Tout l'Univers, plutôt qu'une ſi chère main.
Leur haine, dès long-temps, contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur, dès long-temps, préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le temps que j'eſpère un bonheur immortel;
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il déſire;
Lorſque Rome ſe tait; quand votre père expire;
Lorſque tout l'Univers fléchit à vos genoux;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous déſunir.
Je voulois qu'à mes yeux rien ne fût invincible;
Je n'examinois rien, j'eſpérois l'impoſſible.
Que ſais-je? J'eſpérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſembloient renouveller ma flamme:
Tout l'Empire parloit. Mais la gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur,

Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur?
Je ſais tous les tourmens où ce deſſein me livre.
Je ſens bien que, ſans vous, je ne ſaurois plus vivre;
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien, régnez, cruel, contentez votre gloire:
Je ne diſpute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux, s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu;
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais, ah, Seigneur, ſongez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous?
Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice?
Sans que, de tout le jour, je puiſſe voir Titus?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus!
L'ingrat, de mon départ, conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence?
Ces jours, ſi longs pour moi, lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'eſpère que bientôt la triſte Renommée

Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, ſans expirer....

BÉRÉNICE.

Ah, Seigneur, s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hymenée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez?

TITUS.

Hélas, vous pouvez tout, Madame! Demeurez;
Je n'y réſiſte point. Mais je ſens ma foibleſſe.
Il faudra vous combattre & vous craindre ſans ceſſe;
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas,
Que vers vous, à toute heure, entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever?

TITUS.

Et qui ſait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, ſi les cris ſuccèdent au murmure,
Faudra-t-il, par le ſang, juſtifier mon choix?
S'ils ſe taiſent, Madame, & me vendent leurs loix;
A quoi m'expoſez-vous? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il, quelque jour, payer leur patience?
Que n'oſeront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des loix que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah, Ciel ! quelle injuſtice !

BÉRÉNICE.

Quoi, pour d'injuſtes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous même vous plonger ?
Rome a ſes droits, Seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas, que vous me déchirez !

BÉRÉNICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez ?

TITUS.

Oui, Madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire ;
Je frémis : mais enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits.
Il les faut maintenir. Déja, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah, ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indifférens,
Voit mourir ſes deux fils, par ſon ordre expirans.
Malheureux ! Mais toujours la patrie & la gloire

Ont, parmi les Romains, remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant, le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi? J'aurois voulu, honteuse & méprisée,
D'un Peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait; & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures;
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures:
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice;
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente, & ma bonté passée,
Mon sang qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser.

Et, ſans me repentir de ma perſévérance;
Je me remets ſur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DANS quel deſſein vient-elle de ſortir,
Seigneur? Eſt-elle enfin diſpoſée à partir?

TITUS.

Paulin, je ſuis perdu, je n'y pourrai ſurvivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la ſuivre.
Courons à ſon ſecours.

PAULIN.

Hé quoi, n'avez-vous pas
Ordonné, dès tantôt, qu'on obſerve ſes pas?
Ses femmes, à toute heure, autour d'elle empreſſées,
Sauront la détourner de ces triſtes penſées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire eſt à vous.
Je ſais que, ſans pitié, vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels applaudiſſemens l'Univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je ſuis un barbare !
Moi-même je me hais. Néron, tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, Seigneur !

TITUS.

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de ma douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée;
Seigneur. De vos adieux la nouvelle eſt ſemée.
Rome, qui gémiſſoit, triomphe avec raiſon.
Tous les Temples ouverts fument en votre nom;
Et le Peuple, élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, Prince malheureux !
Pourquoi ſuis-je Empereur ? Pourquoi ſuis-je amoureux ?



SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur? L'aimable Bérénice
Va, peut-être, expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend, ni pleurs, ni conſeil, ni raiſon ;
Elle implore à grands cris le fer & le poiſon.
Vous ſeul vous lui pouvez arracher cette envie ;
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis réſiſter, ce ſpectacle me tue.
Allez, Seigneur, allez vous montrer à ſa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas, quel mot puis-je lui dire!
Moi-même, en ce moment, ſais-je ſi je reſpire?



SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les Tribuns, les Consuls, le Sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat,
Un grand Peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands Dieux! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine;
Allons voir le Sénat.

ANTIOCHUS.

Ah, courez chez la Reine!

PAULIN.

Quoi, vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté!
Rome....

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.

(*à Antiochus.*)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE.

OÙ pourrai-je trouver ce Prince trop fidele?
Ciel, conduisez mes pas, & secondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur, où peut-être il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH, quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grace à mon seul désespoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce soir?

Ses

Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-temps laiſſée.
Un généreux dépit ſuccède à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur;
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon déſordre, & jouir de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O Ciel, qui l'auroit cru!
Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.
Le Peuple, avec tranſport, l'arrête, l'environne,
Applaudiſſant aux noms que le Sénat lui donne.
Et ces noms, ces reſpects, ces applaudiſſemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ſes ſoupirs, & les pleurs de la Reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait. Et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue!
Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune me joue;
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute, en tremblant, tout ce que tu me dis.
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit même en eſpérant, irriter la fortune.

Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ſes pas.
Que veut-il ?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS *à ſa ſuite.*

DEMEUREZ, qu'on ne me ſuive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promeſſe.
Bérénice m'occupe, & m'afflige ſans ceſſe.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs & des ſiens,
Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez, je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois, vous voyiez ſi je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ bien, voilà l'eſpoir que tu m'avois rendu !
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu !
Bérénice partoit juſtement irritée,
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée !
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux ! Quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez-vous deſtiné !

Tous ſes momens ne ſont qu'un éternel paſſage,
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage.
Et je reſpire encor? Bérénice! Titus!
Dieux cruels, de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NON, je n'écoute rien. Me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon déſeſpoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grace, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'eſt plus temps.

TITUS.

Madame;
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma Princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain?

BÉRÉNICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain.

Et, moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure.
Et je parts.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat, que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! Et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS.

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si long-temps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms, enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O Ciel, que vous êtes injuste !

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce Sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.

Hé bien, avec plaiſir, l'avez-vous écouté ?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïſſe !
Que je puiſſe jamais oublier Bérénice !
Ah, Dieux ! Dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient affliger mon cœur !
Connoiſſez-moi, Madame, &, depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les déſirs ;
Ce jour ſurpaſſe tout. Jamais, je le confeſſe,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendreſſe ;
Et jamais....

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez ;
Et cependant je parts, & vous me l'ordonnez ?
Quoi, dans mon déſeſpoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes ?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah, cruel, par pitié, montrez-moi moins d'amour !
Ne me rappellez point une trop chère idée ;
Et laiſſez-moi, du moins, partir perſuadée

Que, déja de votre ame exilée en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.

(*Titus lit une Lettre.*)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je déſire.
Liſez, ingrat, liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.
Quoi, ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême?
Vous cherchez à mourir? Et de tout ce que j'aime
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.

(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiége.*)

SCENE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où, preſſé par les loix d'un auſtère devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triſte adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs,

Mais, quoique je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à succomber;
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée.
Le Sénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Écoutoit sans entendre, & ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me souviens à peine
Si je suis Empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous, sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entraînoit, & je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux,
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse, elle présente à mon ame étonnée,
L'Empire incompatible avec votre hymenée;
Me dit qu'après l'éclat, & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.

Oui, Madame; & je dois moins encore vous dire,
Que je ſuis prêt, pour vous, d'abandonner l'Empire.
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez, à regret, marcher à votre ſuite
Un indigne Empereur, ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie,
Il eſt, vous le ſavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vu, Madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,
Ils ont tous expliqué cette perſévérance,
Dont le ſort s'attachoit à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus long-temps viennent frapper ma vue;
Si toujours à mourir je vous vois réſolue;
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours;
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours;
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.

Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame; & si je vous suis cher....

SCENE DERNIERE.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour.
Mais, vous, connoissez-moi, Seigneur, à votre tour.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime,
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis, j'ai disputé ce rang.
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un & l'autre;
La Reine, son amour, & vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine, qui m'entend, peut me désavouer:
Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
Répondre, par mes soins, à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance.
Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle étoit votre rival?

TITUS.

Mon rival ?

ANTIOCHUS.

Il eſt temps que je vous éclairciſſe.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice ;
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier ; au moins, je me ſuis tû.
De votre changement la flatteuſe apparence,
M'avoit rendu tantôt quelque foible eſpérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet eſpoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je ſuis venu, Seigneur, vous appeller moi-même,
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me ſuis conſulté,
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière ;
Je viens de rappeller ma raiſon toute entière,
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds ;
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappellé ſes pas,
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le Ciel verſer ſur toutes vos années
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées.
Ou, s'il vous garde encore un reſte de courroux ;
Je conjure les Dieux d'épuiſer tous les coups,
Qui pourroient menacer une ſi belle vie,

Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BÉRÉNICE *ſe levant.*

Arrêtez. Arrêtez, Princes trop généreux.
En quelle extrémité me jettez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image:
Je ne vois que des pleurs; & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de ſang prêt à couler.

(*à Titus.*)

Mon cœur vous eſt connu, Seigneur, & je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu ſoupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Céſars,
N'a point, vous le ſavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me ſuis allarmée.
J'ai cru que votre amour alloit finir ſon cours.
Je connois mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut pas tant d'allarmes;
Ni que par votre amour l'Univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ſes délices.
Je crois, depuis cinq ans, juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout, je veux, en ce moment funeſte,
Par un dernier effort, couronner tout le reſte.
Je vivrai, je ſuivrai vos ordres abſolus.

Adieu, Seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même,
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller, loin de Rome, écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux.
Sur Titus & sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs & vos fers,
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'Univers
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*à Titus.*)
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas!

FIN.



VARIANTES DE BÉRÉNICE.

ACTE I.

Sc. II. v. 297. Au lieu de s'offenser,
Non loin de s'offenser.

Sc. III. v. 18. pour, *de.*

Sc. IV. v. 12. vous, *lui.*

v. 29. Il a repris pour vous,
Hé bien, il a repris.

v. 49. Que craignez-vous?
Au nom des Dieux!

v. 78. de, *d'y.*

Sc. V. v. 15. Il verra, *Tu verras.*

v. 28. Ciel! *Dieux!*

Les vers 37. & 38. étoient ainsi:

Je prétends quelque part à des souhaits si doux,
Phénice, allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous.

ACTE II.

Sc. II. v. 33. Soit caprice, *ou caprice.*

v. 101. malgré, *avec.*

v. 144. Que la fin d'un amour,
Que la perte d'un cœur.

v. 177. On vit de toutes parts mes bontés se ,
Ma main avec plaisir apprit à le.

ACTE IV.

Après la Scène VIII. il y avoit celle qui suit, qui a été supprimée, & qui étoit la dernière de cet Acte.

SCENE IX.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

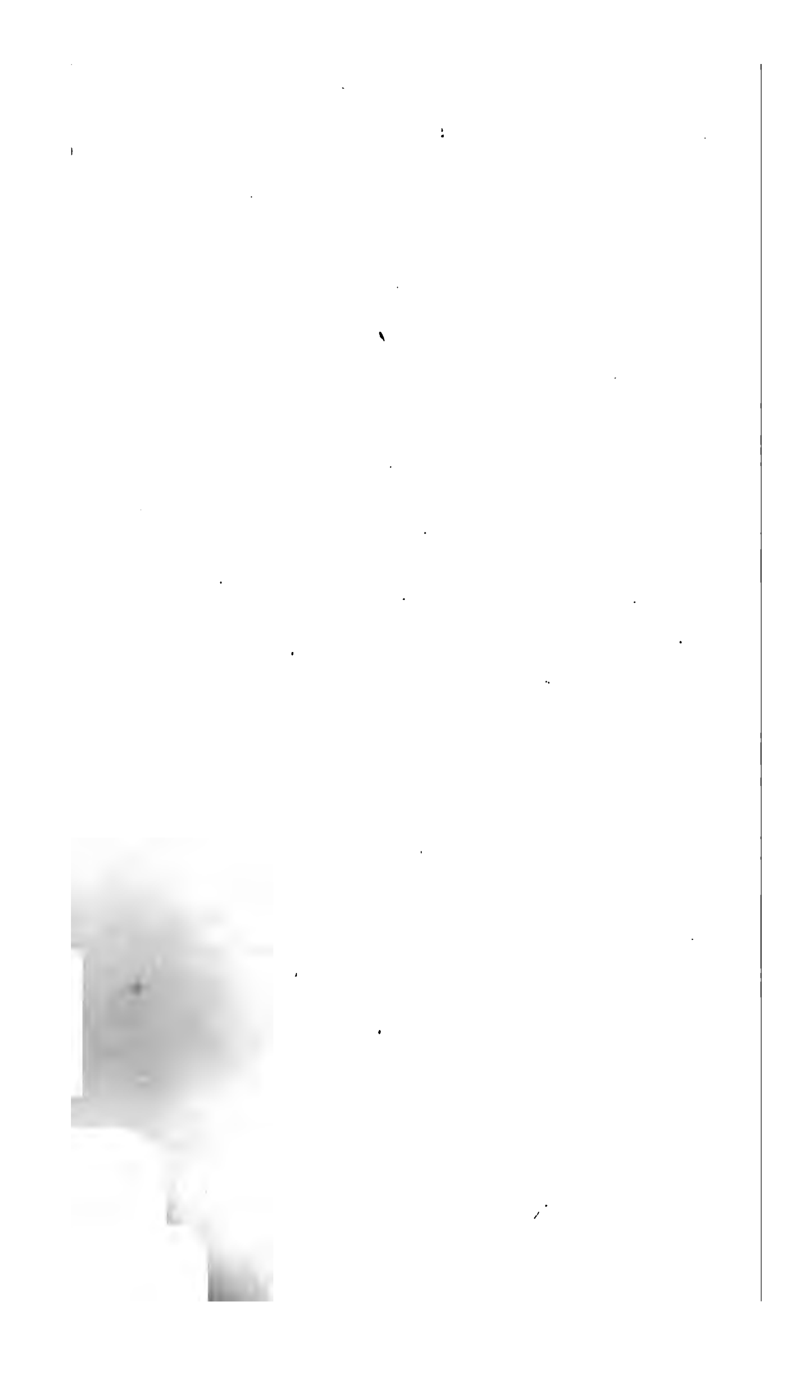
ARSACE, que dis-tu de toute ma conduite?
Rien ne pouvoit tantôt s'oppoſer à ma fuite.
Bérénice & Titus offenſoient mes regards.
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, & dans les pleurs je retrouve la Reine;
J'oublie en même temps ma vengeance & sa haine.
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler.
Moi-même, à ſon ſecours, je le viens appeller;
Et, ſi ſa diligence eût ſecondé mon zèle,
J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je ſuis! Avec quelle chaleur
Je travaille ſans ceſſe à mon propre malheur!
C'en eſt trop. De Titus porte-lui les promeſſes,
Arſace. Je rougis de toutes mes foibleſſes.
Déſeſpéré, confus, à moi-même odieux,
Laiſſe-moi; je me veux cacher même à tes yeux.

Fin des Variantes de Bérénice.

BAJAZET,

BAJAZET,

TRAGÉDIE.



PRÉFACE.

Sultan Amurat, ou Sultan Morat, Empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'eſt à ſavoir Oſman, fut Empereur avant lui, & régna environ trois ans, au bout deſquels les Janiſſaires lui ôterent l'Empire & la vie. Le ſecond ſe nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de ſon régne, le fit étrangler. Le troiſième étoit Bajazet, Prince de grande eſpérance; & c'eſt lui qui eſt le Héros de ma Tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné juſqu'au ſiège de Babylone. Après la priſe de cette Ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Conſtantinople pour le faire mourir; ce qui fut conduit & exécuté à peu près de la maniere que je le repréſente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le Sultan Ibrahim, & que ce même Amurat négligea comme un Prince ſtupide qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'hui, eſt fils de cet Ibrahim, & par conſéquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne ſont encore dans aucune Hiſtoire imprimée. M. le Comte de Cézy étoit Ambaſſadeur à Conſtantinople, lorſque cette aventure tragique arriva dans le Serrail. Il fut inſtruit des amours de Bajazet, & des jalouſies de la Sultane. Il vit même pluſieurs fois Bajazet, à qui on

permettoit de ſe promener quelquefois à la pointe du Serrail ſur le canal de la Mer noire. M. le Comte de Cézy diſoit que c'étoit un Prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonſtances de ſa mort ; & il y a encore pluſieurs perſonnes de qualité qui ſe ſouviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorſqu'il fut de retour en France.

Quelques Lecteurs pourront s'étonner qu'on ait oſé mettre ſur la Scène une hiſtoire ſi récente ; mais je n'ai rien vu dans les règles du Poëme dramatique qui dût me détourner de mon entrepriſe. A la vérité, je ne conſeillerois pas à un Auteur de prendre pour ſujet d'une Tragédie une action auſſi moderne que celle-ci, ſi elle s'étoit paſſée dans le pays où il veut faire repréſenter ſa Tragédie, ni de mettre ſur le Théâtre des Héros, qui auroient été connus de la plûpart des Spectateurs. Les Perſonnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les Perſonnages que nous avons vus de ſi près. On peut dire que le reſpect que l'on a pour les Héros s'augmente à meſure qu'ils s'éloignent de nous, *major è longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque ſorte la trop grande proximité des temps ; car le Peuple ne met guères de différence entre ce qui eſt, ſi j'oſe ainſi parler, à mille ans de lui, & ce qui en eſt à mille lieues. C'eſt ce qui fait, par exemple, que les Perſonnages Turcs, quelques modernes qu'ils ſoient, ont de la dignité ſur notre Théâtre. On les regarde

de bonne heure comme anciens. Ce ſont des mœurs & des coutumes toutes différenres. Nous avons ſi peu de commerce avec les Princes, & les autres perſonnes qui vivent dans le Serrail, que nous les conſidérons, pour ainſi dire, comme des gens qui vivent dans un autre ſiècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Perſans étoient anciennement conſidérés des Athéniens. Auſſi le Poëte Eſchyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une Tragédie la mere de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, & de faire repréſenter ſur le Théâtre d'Athènes la déſolation de la Cour de Perſe, après la déroute de ce Prince. Cependant ce même Eſchyle s'étoit trouvé en perſonne à la bataille de Salamine où Xerxès avoit été vaincu ; & il s'étoit trouvé encore à la défaite des Lieutenans de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon ; car Eſchyle étoit homme de guerre, & il étoit frère de ce fameux Cynégire, dont il eſt tant parlé dans l'Antiquité, & qui mourut ſi glorieuſement en attaquant un des vaiſſeaux du Roi de Perſe.



ACTEURS.

BAJAZET, frère du Sultan Amurat.

ROXANE, Sultane favorite du Sultan Amurat.

ATALIDE, fille du Sang Ottoman.

ACOMAT, Grand Visir.

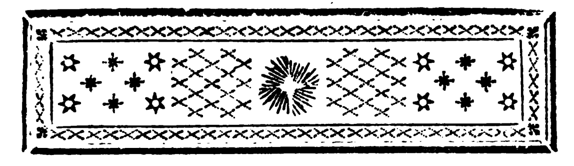
OSMIN, Confident du Grand Visir.

ZATIME, Esclave de la Sultane.

ZAÏRE, Esclave d'Atalide.

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrement dite Bysance, dans le Serrail du Grand-Seigneur.



BAJAZET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

VIENS, ſuis-moi. La Sultane en ce lieu ſe doit rendre;
Je pourrai, cependant, te parler & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût ſuivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu ſeras inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,
Mon entrée en ces lieux ne te ſurprendra plus.
Mais, laiſſons, cher Oſmin, les diſcours ſuperflus.

Que ton retour tardoit à mon impatience !
Et que, d'un œil content, je te vois dans Byſance !
Inſtruis-moi des ſecrets que peut t'avoir appris
Un voyage ſi long pour moi ſeul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin ſincère ;
Songe que du récit, Oſmin, que tu vas faire,
Dépendent les deſtins de l'Empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, & que fait le Sultan ?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à ſon Prince fidelle,
Voyoit, ſans s'étonner, notre armée autour d'elle ;
Les Perſans raſſemblés marchoient à ſon ſecours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long ſiége inutile,
Sembloit vouloir laiſſer Babylone tranquille ;
Et ſans renouveller ſes aſſauts impuiſſans,
Réſolu de combattre, attendoit les Perſans.
Mais, comme vous ſavez, malgré ma diligence,
Un long chemin ſépare & le camp & Byſance,
Mille obſtacles divers m'ont même traverſé ;
Et je puis ignorer tout ce qui s'eſt paſſé.

ACOMAT.

Que faiſoient cependant nos braves Janiſſaires ?
Rendent-ils au Sultan des hommages ſincères ?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir abſolu ?

OSMIN.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,

Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les Janissaires.
Il se souvient toujours que son inimitié,
Voulut de ce grand Corps retrancher la moitié;
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encor avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Visir?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite.
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses loix.
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,

Aux champs de Babylone eſt déclaré vainqueur ;
Vous les verrez ſoumis rapporter dans Byſance
L'exemple d'une aveugle & baſſe obéiſſance.
Mais, ſi dans le combat le deſtin plus puiſſant
Marque de quelque affront ſon Empire naiſſant ;
S'il fuit ; ne doutez point que, fiers de ſa diſgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat,
Comme un arrêt du Ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la Renommée,
Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
Un eſclave chargé de quelque ordre ſecret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet.
On craignoit qu'Amurat, par un ordre ſévère,
N'envoyât demander la tête de ſon frère.

ACOMAT.

Tel étoit ſon deſſein. Cet Eſclave eſt venu ;
Il a montré ſon ordre, & n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi, Seigneur, le Sultan reverra ſon viſage,
Sans que de vos reſpects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet Eſclave n'eſt plus. Un ordre, cher Oſmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le Sultan, ſurpris d'une trop longue abſence,
En cherchera bientôt la cauſe & la vengeance.
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT.

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps,
Je ſaurai l'occuper de ſoins plus importans.
Je ſais bien qu'Amurat a juré ma ruine.
Je ſais à ſon retour l'accueil qu'il me deſtine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ſes Soldats,
Qu'il va chercher, ſans moi, les ſiéges, les combats:
Il commande l'armée; & moi, dans une Ville,
Il me laiſſe exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel ſéjour, Oſmin, pour un Viſir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loiſir.
J'ai ſçu lui préparer des craintes & des veilles;
Et le bruit en ira bientôt à ſes oreilles.

OSMIN.

Quoi donc, qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'eſpère qu'aujourd'hui
Bajazet ſe déclare, & Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi, Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choiſie
Entre tant de beautés, dont l'Europe & l'Aſie
Dépeuplent leurs Etats, & rempliſſent ſa Cour?
Car on dit qu'elle ſeule a fixé ſon amour;
Et même il a voulu que l'heureuſe Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de Sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Oſmin. Il a voulu
Qu'elle eût dans ſon abſence un pouvoir abſolu.

Tu sais de nos Sultans les rigueurs ordinaires:
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang,
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, & trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin, Bajazet dédaigna de tout temps,
La molle oisiveté des enfans des Sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance;
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des Soldats;
Et goûter, tout sanglant, le plaisir & la gloire,
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'Etat,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang Ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc, pour un temps, Amurat désarmé,
Laissa dans le serrail Bajazet enfermé.
Il partit, & voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, &, sans autres raisons,
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.

Pour moi, demeuré ſeul, une juſte colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de ſon frère.
J'entretins la Sultane, &, cachant mon deſſein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ſes charmes,
Qui, par un ſoin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voiſins de ſes yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin ? La Sultane éperdue
N'eut plus d'autres déſirs que celui de ſa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui ſemblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

ACOMAT.

Peut-être il te ſouvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La Sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut ſoin de l'appuyer.
Sur la foi de ſes pleurs ſes Eſclaves tremblèrent ;
De l'heureux Bajazet les Gardes ſe troublèrent ;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, oſerent s'entrevoir.
Roxane vit le Prince ; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle ſeule étoit dépoſitaire.
Bajazet eſt aimable ; il vit que ſon ſalut
Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut.
Tout conſpiroit pour lui. Ses ſoins, ſa complaiſance,
Ce ſecret découvert, & cette intelligence,

Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer ;
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs & leurs fortunes.
Ceux même, dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oserent y rentrer.

OSMIN.

Quoi, Roxane d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore ; &, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce,
Et même, avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du Prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi, vous l'aimez, Seigneur ?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudens ?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.

J'aime en elle le ſang dont elle eſt deſcendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, aſſurer un appui.
Un Viſir aux Sultans fait toujours quelque ombrage ;
A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille eſt un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore & me careſſe ;
Ses périls, tous les jours, réveillent ſa tendreſſe.
Ce même Bajazet, ſur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne l'arrête ;
S'il oſe quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Oſmin ; mais je prétens
Que, du moins, il faudra la demander long-temps.
Je ſais rendre aux Sultans de fidèles ſervices ;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée ;
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'eſt montrée,
Inviſible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du ſerrail les rigoureuſes loix ;
Mais enfin, banniſſant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte ;
Elle-même a choiſi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obſcur une Eſclave me guide ;

Et ..... Mais on vient. C'est elle, & sa chère Atalide.
Demeure ; &, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

LA vérité s'accorde avec la renommée ;
Madame, Osmin a vu le Sultan & l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet,
Et toujours tous les cœurs panchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone ;
Et bientôt les deux camps, aux pieds de son rempart,
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le Ciel en a déja réglé l'événement ;
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, & rompons le silence ;
Fermons-lui, dès ce jour, les portes de Bysance ;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous ? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.

Vous voudrez, mais trop tard, ſouſtraire à ſon pouvoir
Un peuple, dans ſes murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai ſçu déja, par mes brigues ſecretes,
Gagner de notre loi les ſacrés interpretes.
Je ſais, combien, crédule en ſa dévotion,
Le peuple ſuit le frein de la Religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumiere.
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barriere;
Déployez en ſon nom cet étendart fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire ſignal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que ſa vertu le rend ſeule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes ſoins confirmé,
Fait croire heureuſement à ce peuple allarmé
Qu'Amurat le dédaigne, & veut loin de Byzance
Tranſporter déſormais ſon trône & ſa préſence.
Déclarons le péril dont ſon frere eſt preſſé,
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adreſſé.
Sur-tout, qu'il ſe déclare, & ſe montre lui-même,
Et faſſe voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il ſuffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, aſſemblez vos amis.
De tous leurs ſentimens venez me rendre compte;
Je vous rendrai moi-même une réponſe prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans ſavoir ſi ſon cœur s'accorde avec le mien.
Allez, & revenez.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos deſtins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais conſulter.
Je vais ſavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Eſt-il temps d'en douter,
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du Viſir entendu le langage.
Bajazet vous eſt cher. Savez-vous ſi demain
Sa liberté, ſes jours ſeront en votre main ?
Peut-être en ce moment, Amurat en furie
S'approche pour trancher une ſi belle vie.
Et pourquoi de ſon cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE.

Quoi, Madame, les ſoins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ſes reſpects, & ſur-tout vos appas,
Tout cela de ſon cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans ſa mémoire.

ROXANE.

Hélas, pour mon repos que ne le puis-je croire!
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur,
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne & la vie & l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc? A son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser! O Ciel, que prétendez-vous faire?

ROXANE.

Je sais que des Sultans l'usage m'est contraire;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse:
Mais, toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras;

Et, ſans ſortir du joug où leur loi la condamne;
Il faut qu'un fils naiſſant la déclare Sultane.
Amurat plus ardent, & ſeul, juſqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à ſon amour.
J'en reçus la puiſſance auſſi-bien que le titre;
Et des jours de ſon frère il me laiſſa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ſes bienfaits;
Et moi, qui n'aſpirois qu'à cette ſeule gloire,
De ſes autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que ſert-il de me juſtifier?
Bajazet, il eſt vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ſes malheurs, plus heureux que ſon frère,
Il m'a plu, ſans peut-être aſpirer à me plaire.
Femmes, Gardes, Viſir, pour lui j'ai tout ſéduit;
En un mot, vous voyez juſqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me ſuis bien ſervie
Du pouvoir qu'Amurat me donna ſur ſa vie.
Bajazet touche preſque au trône des Sultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'eſt où je l'attends.
Malgré tout mon amour, ſi, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juſte hymenée;
S'il oſe m'alléguer une odieuſe loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi:
Dès le même moment, ſans ſonger ſi je l'aime,
Sans conſulter enfin ſi je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, & le laiſſe rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai ſçu tirer.

Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce;
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que, devant moi, sa bouche & son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé, se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue.

ZAÏRE.

Vous?

ATALIDE.

Je prévois déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre;
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.

S'il ſe rend, que deviens-je en ce malheur extrême!
Et, s'il ne ſe rend pas, que devient-il lui-même!

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès long-temps, a dû le preſſentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre! L'amour a-t-il tant de prudence?
Tout ſembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane, ſe livrant toute entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet ſe repoſoit ſur moi;
M'abandonnoit le ſoin de tout ce qui le touche;
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche;
Et je croyois toucher au bienheureux moment,
Où j'allois, par ſes mains, couronner mon amant.
Le Ciel s'eſt déclaré contre mon artifice.
Et, que falloit-il donc, Zaïre, que je fiſſe?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'oppoſer,
Et perdre mon amant pour la déſabuſer?
Avant que dans ſon cœur cette amour fût formée,
J'aimois, & je pouvois m'aſſurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en ſouviens aſſez,
L'amour ſerra les nœuds par le ſang commencés.
Elevée avec lui dans le ſein de ſa mère,
J'appris à diſtinguer Bajazet de ſon frère;
Elle-même, avec joie, unit nos volontés:
Et, quoiqu'après ſa mort l'un de l'autre écartés;
Conſervant, ſans nous voir, le déſir de nous plaire;
Nous avons ſçu toujours nous aimer & nous taire,

Roxane qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir, sans amour, ce Héros trop aimable;
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ses soins,
Lui rendit des respects. Pouvoit-il faire moins!
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse;
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse:
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un Empire à mes foibles attraits;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire:
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.
Le Ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais, enfin, Bajazet dissipa mes allarmes.
Je condamnai mes pleurs, &, jusques aujourd'hui,
Je l'ai pressé de feindre, & j'ai parlé pour lui.
Hélas, tout est fini! Roxane méprisée,
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car, enfin, Bajazet ne sait point se cacher;
Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante & secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable,

Bajazet va ſe perdre. Ah, ſi, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins ſi j'avois pu préparer ſon viſage !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à ſon paſſage.
D'un mot, ou d'un regard je puis le ſecourir.
Qu'il l'épouſe, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, ſans doute, il faut qu'il meure.
Il ſe perdra, te dis-je. Atalide, demeure.
Laiſſe, ſans t'alarmer, ton amant ſur ſa foi.
Penſes-tu mériter qu'on ſe perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, ſecondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura ſoin de ſa vie.

ZAÏRE.

Ah, dans quels ſoins, Madame, allez-vous vous plonger ?
Toujours, avant le temps, faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suſpendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a ſauvé le ſauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en ſon erreur fatale,
Roxane, juſqu'au bout, ignore ſa rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le ſuccès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, ſi ta juſtice
De deux jeunes amans veut punir l'artifice,
O Ciel, ſi notre amour eſt condamné de toi,
Je ſuis la plus coupable, épuiſe tout ſur moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale eſt enfin arrivée
Qu'à votre liberté le Ciel a réſervée.
Rien ne me retient plus ; & je puis, dès ce jour,
Accomplir le deſſein qu'a formé mon amour.
Non, que vous aſſurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un Empire tranquille ;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis.
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeſte,
Votre vertu, Seigneur, achevera le reſte.
Oſmin a vu l'armée ; elle panche pour vous.
Les Chefs de notre Loi conſpirent avec nous ;
Le Viſir Acomat vous répond de Byſance,
Et moi, vous le ſavez, je tiens ſous ma puiſſance
Cette foule de Chefs, d'eſclaves, de muets,
Peuple que dans ces murs renferme ce palais ;
Et dont, à ma faveur, les ames aſſervies
M'ont vendu, dès long-temps, leur ſilence & leurs vies.
Commencez maintenant. C'eſt à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai ſçu vous ouvrir.

Vous n'entreprenez point une injuste carrière ;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière.
L'exemple en est commun ; &, parmi les Sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un & l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur & le vôtre.
Montrez à l'Univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servois, je servois mon époux ;
Et, par le nœud sacré d'un heureux hymenée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah, que proposez-vous, Madame !

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur !
Quel obstacle secret trouble notre bonheur !

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire....
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

ROXANE.

Oui, je sais que, depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du Vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur Ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires ;
Et, sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman, vous savez qu'entre tous vos ayeux,

Dont l'Univers a craint le bras victorieux ;
Nul n'éleva si haut la grandeur Ottomane ;
Ce Soliman jetta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce Monarque si fier
A son trône, à son lit daigna l'associer ;
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'Impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, & beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je suis.
Soliman jouissoit d'une pleine puissance.
L'Egypte ramenée à son obéissance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil,
Du Danube asservi les rives désolées,
De l'Empire Persan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlans les Africains domptés,
Faisoient taire les loix devant ses volontés.
Que suis-je ? J'attends tout du peuple & de l'armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
Croiront-ils mes périls & vos larmes sincères ?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman ;
Dans leur rébellion les Chefs des Janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires ;

Se crurent à ſa perte aſſez autoriſés
Par le fatal hymen que vous me propoſez.
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur ſuffrage ;
Peut-être avec le temps j'oſerai davantage.
Ne précipitons rien. Et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenſer.

ROXANE.

Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez preſſenti juſqu'au moindre danger,
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les ſuites;
Et je le crois, Seigneur, puiſque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, ſi vous ne m'épouſez,
Les périls plus certains où vous vous expoſez ;
Songez-vous que, ſans moi, tout vous devient contraire?
Que c'eſt à moi, ſur-tout, qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais ?
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais ?
Que j'ai ſur votre vie un empire ſuprême ?
Que vous ne reſpirez qu'autant que je vous aime ?
Et, ſans ce même amour qu'offenſent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne ſeriez plus ?

BAJAZET.

Oui. Je tiens tout de vous, & j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une aſſez grande gloire ;
En voyant devant moi tout l'Empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.

Je ne m'en défends point. Ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.
Je vous dois tout mon sang. Ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous .....

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées,
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées;
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir,
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête? Et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence?
L'ingrat est-il touché de mes empressemens?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens?
Ah, je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère;
Il m'aime, tu le sais; &, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, & dès ce moment même.
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.
Le chemin est encor ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle eſt entre vos mains;
Peut-être que ma mort, utile à vos deſſeins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans ſon cœur votre première place.

ROXANE.

Dans ſon cœur? Ah, crois-tu quand il le voudroit bien,
Que ſi je perds l'eſpoir de régner dans le tien,
D'une ſi douce erreur ſi long-temps poſſédée,
Je puiſſe déſormais ſouffrir une autre idée;
Ni que je vive enfin, ſi je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, & je devrois retenir ma foibleſſe.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confeſſe,
J'affectois à tes yeux une fauſſe fierté.
De toi dépend ma joie & ma félicité.
De ma ſanglante mort ta mort ſera ſuivie.
Quel fruit de tant de ſoins que j'ai pris pour ta vie?
Tu ſoupires enfin, & ſembles te troubler.
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel, que ne puis-je parler!

ROXANE.

Quoi donc? Que dites-vous? Et que viens-je d'entendre?
Vous avez des ſecrets que je ne puis apprendre?
Quoi, de vos ſentimens je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'eſt à vous de choiſir.

Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah, c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà, gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ROXANE, BAJAZET, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait;
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du Sultan Amurat je reconnois l'Empire ;
Sortez. Que le serrail soit désormais fermé ;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser ?
O Ciel !

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser;

Roxane eſt offenſée, & court à la vengeance.
Un obſtacle éternel rompt notre intelligence.
Viſir, ſongez à vous, je vous en averti;
Et, ſans compter ſur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi?

BAJAZET.

Vous & vos amis, cherchez quelque retraite.
Je ſais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'eſpérois un jour vous mieux récompenſer.
Mais c'en eſt fait, vous dis-je, il n'y faut plus penſer.

ACOMAT.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet obſtacle invincible?
Tantôt dans le ſerrail j'ai laiſſé tout paiſible.
Quelle fureur ſaiſit votre eſprit & le ſien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouſe.

ACOMAT.

Hé bien!
L'uſage des Sultans à ſes vœux eſt contraire;
Mais cet uſage, enfin, eſt-ce une loi ſévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez obſerver?
La plus ſainte des loix, ah, c'eſt de vous ſauver!
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeſte,
Le ſang des Ottomans dont vous faites le reſte.

BAJAZET.

Ce reſte malheureux ſeroit trop acheté,
[illegible] conſerver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire ?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire ?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidens dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls, & ce soin de ma vie,
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux.
Son Esclave trouva grace devant ses yeux ;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez ;
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces ;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces ;
Et l'indigne prison où je suis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas, si je la quitte avec quelque regret....
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs, dont les bontés trop mal récompensées
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah, si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, & vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves Janissaires,
De la Religion les saints dépositaires,
Du peuple Bysantin ceux qui, plus respectés,
Par leur exemple seul réglent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée,
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;
Du serrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même;
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé, pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane, d'un coup, n'assure sa vengeance?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez. Affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET.

BAJAZET.

Moi !

ACOMAT.

Ne rougiſſez point. Le ſang des Ottomans
Ne doit point en eſclave obéir aux ſermens.
Conſultez ces Héros, que le droit de la guerre
Mena victorieux juſqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, & maîtres de leur foi ;
L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi ;
Et d'un trône ſi ſaint la moitié n'eſt fondée
Que ſur la foi promiſe & rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET.

Oui, je ſais, Acomat ;
Juſqu'où les a portés l'intérêt de l'Etat.
Mais ces mêmes Héros, prodigues de leur vie ;
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage infléxible ! O trop conſtante foi,
Que, même en périſſant, j'admire malgré moi !
Faut-il qu'en un moment un ſcrupule timide
Perde. . . . Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?



SCENE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

AH, Madame, venez avec moi vous unir.
Il ſe perd.

ATALIDE.

C'eſt de quoi je viens l'entretenir.
Mais laiſſez-nous. Roxane, à ſa perte animée,
Veut que de ce Palais la porte ſoit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas;
Peut-être on vous fera revenir ſur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

HÉ bien! C'eſt maintenant qu'il faut que je vous laiſſe.
Le Ciel punit ma feinte, & confond votre adreſſe.
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups;
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a ſervi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.

!le Atalide, au nom de cette complaisance,
''ez de la Sultane éviter la présence.
' ırs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux;
'ongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

n, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre. Il faut me quitter & régner.

BAJAZET.

Vous quitter?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi,
Que Bajazet pût vivre, & n'être plus à moi;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.
Mais, à mes tristes yeux, votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence.
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.

Mais, hélas, épargnez une ame plus timide!
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,
Qui jamais d'une amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.
Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes.
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu.
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidele,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi! Cet amour si tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux, avec nous, ont cru dans le silence;
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter;
Mes sermens redoublés de ne vous point quitter;
Tout cela finiroit par une perfidie?
J'épouserois, & qui? (s'il faut que je le die)
Une Esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible;

Tandis qu'à mes périls Atalide ſenſible,
Et trop digne du ſang qui lui donna le jour,
Veut me ſacrifier juſques à ſon amour.
Ah, qu'au jaloux Sultan ma tête ſoit portée,
Puiſqu'il faut à ce prix qu'elle ſoit rachetée!

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, & ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je ſuis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime; &, malgré ſa colère,
Si vous preniez, Seigneur, plus de ſoin de lui plaire;
Si vos ſoupirs daignoient lui faire preſſentir
Qu'un jour....

BAJAZET.

Je vous entends, je n'y puis conſentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche déſeſpoir ma vertu conſternée,
Craigne les ſoins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace.
Mais, ſans ceſſe occupé des grands noms de ma race,
J'eſpérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de Héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me ſauver, je vous l'aurois promis.
Et ma bouche & mes yeux, du menſonge ennemis,

Peut-être dans le temps que je voudrois lui plaire ;
Feroient par leur déſordre un effet tout contraire ;
Et de mes froids ſoupirs ſes regards offenſés,
Verroient trop que mon cœur ne les a point pouſſés.
O Ciel ! Combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'euſſe à ſa haine expoſé que ma vie ;
Si je n'avois pas craint que ſes ſoupçons jaloux
N'euſſent trop aiſément remonté juſqu'à vous !
Et j'irois l'abuſer d'une fauſſe promeſſe ?
Je me parjurerois ? Et, par cette baſſeſſe . . . .
Ah, loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de ſon amour,
Je vous verrois, ſans doute, en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuſte prière,
Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas ;
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire ;
Et de tous nos ſecrets c'eſt moi qui veux l'inſtruire.
Puiſque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaiſir d'expirer à mes yeux ;
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un & l'autre.
Elle aura plus de ſoif de mon ſang que du vôtre ;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le ſpectacle ſanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O Ciel, que faites-vous ?

ATALIDE.

Cruel, pouvez-vous croire
Que je sois, moins que vous, jalouse de ma gloire ?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?
Mais on me présentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous ?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le Visir ?
Des Gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?
Enfin, dans sa fureur, implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain,
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur, sauvez votre vie & la mienne.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tienne ?

ATALIDE.

Ah, daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le Ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître.
Votre trouble ou le mien nous feroit reconnoître.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites.... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Zaïre, il eſt donc vrai, ſa grace eſt prononcée ?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une Eſclave empreſſée,
Qui couroit de Roxane accomplir le déſir,
Aux portes du ſerrail a reçu le Viſir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais, mieux qu'aucun langage,
Le tranſport du Viſir marquoit ſur ſon viſage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient ſigner une éternelle paix.
Roxane a pris ſans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainſi, de toutes parts, les plaiſirs & la joie
M'abandonnent, Zaïre, & marchent ſur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAÏRE.

Quoi, Madame ! Quelle eſt cette nouvelle allarme ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pu faire un ſi prompt changement ?

Roxane en sa fureur paroissoit infléxible ;
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouse-t-il ?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez sçu lui prescrire ;
S'il l'épouse en un mot.

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre ?

ZAÏRE.

Quoi ! Vous repentez-vous des généreux discours ;
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire ;
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés,
Respectez ma vertu qui vous a surmontés.
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre ;
Laissez-moi, sans regret, me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois, je suis toujours la même.
Je voulois qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime.
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir, digne, & contente de lui.

ZAÏRE.

Mourir ! Quoi, vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant ; tu t'étonnes du reste.
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort, qui prévient & finit tant de pleurs ?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute ;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte :
Je n'examine point ma joie ou mon ennui.
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas, il peut bien penser, avec justice,
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux savoir....

ZAÏRE.

Modérez-vous, de grace :
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le Visir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE.

ACOMAT.

Enfin nos amans sont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La Sultane a laissé désarmer sa colère ;
Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;

Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du Prophète divin l'étendart redouté,
Qu'à marcher ſur mes pas Bajazet ſe diſpoſe;
Je vais de ce ſignal faire entendre la cauſe;
Remplir tous les eſprits d'une juſte terreur;
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le ſouvenir du prix qu'on promit à mon zèle.
N'attendez point de moi ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amans.
Mais ſi, par d'autres ſoins plus dignes de mon âge,
Par de profonds reſpects, par un long eſclavage,
Tel que nous le devons au ſang de nos Sultans,
Je puis....

ATALIDE.

Vous m'en pourrez inſtruire avec le temps.
Avec le temps auſſi vous pourrez me connoître.
Mais quels ſont ces tranſports qu'ils vous ont fait paroître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des ſoupirs enflammés
De deux jeunes amans l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non. Mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne;
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouſe-t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.

Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune;
Querellant les amans, l'amour & la fortune,
J'étois de ce Palais sorti désespéré.
Déja, sur un vaisseau dans le Port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au Palais rappellé,
Plein de joie & d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du serrail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une Esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement,
Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai long-temps, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assuré, à son tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçu l'un & l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, votre Prince & le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains.
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le Temple.

Le ſerrail va bientôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je ſuis tombé,
Et ſoudain à leurs yeux je me ſuis dérobé.
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix, en paſſant, vous conter la nouvelle;
Et m'acquitter vers vous de mes reſpects profonds.
Je vais le couronner, Madame, & j'en réponds.

SCENE III.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

ALLONS, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAÏRE.

Ah, Madame, croyez....

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc, à ce ſpectacle irai-je m'expoſer?
Tu vois que c'en eſt fait. Ils ſe vont épouſer.
La Sultane eſt contente, il l'aſſure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de ſa foi,
Il s'alloit, plein d'amour, ſacrifier pour moi;
Lorſque ſon cœur tantôt m'exprimant ſa tendreſſe,
Refuſoit à Roxane une ſimple promeſſe;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudiſſois de leur peu de pouvoir;

Croyois-tu que ſon cœur, contre toute apparence,
Pour la perſuader trouvât tant d'éloquence?
Ah, peut-être, après tout, que, ſans trop ſe forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penſer!
Peut-être, en la voyant, plus ſenſible pour elle,
Il a vu dans ſes yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura, devant lui, fait parler ſes douleurs.
Elle l'aime, un Empire autoriſe ſes pleurs.
Tant d'amour touche enfin une ame généreuſe.
Hélas, que de raiſons contre une malheureuſe!

ZAÏRE.

Mais ce ſuccès, Madame, eſt encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain.
Je ne prends point plaiſir à croître ma miſere.
Je ſais pour ſe ſauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ſes pas;
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéit pas.
Mais, après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les tranſports d'une douleur ſi tendre,
Je ſais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie & les tranſports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge nous, & vois ſi je m'abuſe.
Pourquoi de ce conſeil moi ſeule ſuis-je excluſe?
Au ſort de Bajazet ai-je ſi peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il ſi tard?
N'étoit que de ſon cœur le trop juſte reproche

Lui fait peut-être, hélas, éviter cette approche ?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci.
Il ne me verra plus.

ZAÏRE.

Madame, le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET.

C'EN est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie ;
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuste bonheur ;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne ;
Pouvoit me pardonner aussi-bien que Roxane.
Mais enfin, je me vois les armes à la main.
Je suis libre, & je puis contre un frère inhumain ;
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers ;
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple & de l'armée ;
Et pour juge entre nous prendre la Renommée.
Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez ?

ATALIDE.

Non, Seigneur ;

Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le Ciel, le juste Ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai; si le Ciel eut écouté mes vœux;
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale:
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée,
Et j'aurois, en mourant, cette douce pensée;
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse;
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, & d'époux & d'amant?
O Ciel, de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah, croyez-vous que, loin de le penser;
Ma bouche seulement eût pu le prononcer!
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire.
La Sultane a suivi son penchant ordinaire;

Et, ſoit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour;
Soit que le temps trop cher la preſſât de ſe rendre,
A peine ai-je parlé, que, ſans preſque m'entendre;
Ses pleurs précipités ont coupé mes diſcours.
Elle met dans ma main ſa fortune & ſes jours;
Et ſe fiant enfin à ma reconnoiſſance,
D'un hymen infaillible a formé l'eſpérance.
Moi-même, rougiſſant de ſa crédulité,
Et d'un amour ſi tendre & ſi peu mérité,
Dans ma confuſion, que Roxane, Madame;
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuſte, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel;
Pour garder juſqu'au bout un ſilence perfide,
Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts;
Chercher quelque ſecours contre tous mes remords;
Vous-même, contre moi, je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finiſſons & mon trouble & le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'eſt pas loin. Laiſſez agir ma foi:
J'irai, bien plus content & de vous & de moi,
Détromper ſon amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiſer ma penſée.
La voici.

ATALIDE.

Juste Ciel ! Où va-t-il s'exposer ?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCENE V.

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE.

ROXANE.

Venez, Seigneur, venez. Il est temps de paroître,
Et que tout le serrail reconnoisse son maître.
Tout ce peuple nombreux, dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes Esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, & qu'un si prompt retour
Fit à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tantôt, à me venger fixe & déterminée,
Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse ;
J'ai prononcé sa grace, & je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnoissance.

Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

DE quel étonnement, ô Ciel, ſuis-je frappée !
Eſt-ce un ſonge ? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?
Quel eſt ce ſombre accueil, & ce diſcours glacé
Qui ſemble révoquer tout ce qui s'eſt paſſé ?
Sur quel eſpoir croit-il que je me ſois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me juroit que, juſques à la mort,
Son amour me laiſſoit maîtreſſe de ſon ſort.
Se repent-il déja de m'avoir appaiſée ?
Mais moi-même tantôt me ſerois-je abuſée ?
Ah ! . . . Mais il vous parloit. Quels étoient ſes diſcours,
Madame !

ATALIDE.

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de ſa vie, au moins que je le croie.
Mais, de grace, parmi tant de ſujets de joie,
Répondez-moi : Comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin, qu'en ſortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés long-temps entretenue,
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir ſortir tel qu'il étoit entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être ſurpriſe
Que, tout près d'achever cette grande entrepriſe,
Bajazet s'inquiète, & qu'il laiſſe échapper
Quelque marque des ſoins qui doivent l'occuper?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuſer votre adreſſe eſt extrême.
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt....

ROXANE.

Madame, c'eſt aſſez.
Je conçois vos raiſons mieux que vous ne penſez.
Laiſſez-moi. J'ai beſoin d'un peu de ſolitude.
Ce jour me jette auſſi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes ſoins,
Et je veux un moment y penſer ſans témoins.



SCENE VII.

ROXANE *seule.*

DE tout ce que je vois que faut-il que je pense ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O Ciel, à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits,
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits ;
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger ;
J'observe de trop près un chagrin passager.
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi, ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide ;
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?
Quel seroit son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas, de l'amour ignorons-nous l'empire !
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive & le sceptre & le jour ?

Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et ſans chercher plus loin, quand l'ingrat me ſçut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frère ?
Ah, ſi d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?
N'eût-il pas, ſans regret, ſecondé mon envie ?
L'eût-il refuſé même aux dépens de ſa vie ?
Que de juſtes raiſons... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez, ſi j'oſe vous troubler.
Mais, Madame, un Eſclave arrive de l'armée ;
Et, quoique ſur la mer la porte fût fermée,
Les Gardes, ſans tarder, l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adreſſent à vous.
Mais, ce qui me ſurprend, c'eſt Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan le plus fidèle à ſervir ſes deſſeins,
Né ſous le Ciel brûlant des plus noirs Africains.

Madame, il vous demande avec impatience.
Mais, j'ai cru vous devoir avertir par avance;
Et ſouhaitant, ſur-tout, qu'il ne vous ſurprît pas;
Dans votre appartement j'ai retenu ſes pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre, & que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet
Une ſeconde fois condamne Bajazet.
On ne peut ſur ſes jours, ſans moi, rien entreprendre;
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre?
Quel eſt mon Empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un; mais l'autre eſt peut-être un ingrat;
Le temps preſſe, que faire en ce doute funeſte?
Allons. Employons bien le moment qui nous reſte.
Ils ont beau ſe cacher, l'amour le plus diſcret
Laiſſe par quelque marque échapper ſon ſecret.
Obſervons Bajazet. Étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

AH ! ſais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le viſage odieux ?
En ce moment fatal que je crains ſa venue !
Que je crains.... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raiſons ?
Ira-t-il voir Roxane, & calmer ſes ſoupçons ?

ZAÏRE.

Il ne peut plus la voir ſans qu'elle le commande
Roxane ainſi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet Eſclave elle veut le cacher.
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, & j'ai pris ſa réponſe.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE.

Après tant d'injuſtes détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?
Mais je veux bien prendre ſoin d'une vie,
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la Sultane ; &, par ma complaiſance,
Par de nouveaux ſermens de ma reconnoiſſance,

J'appaiſerai,

J'appaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.
Hélas, que me dit-il! Croit-il que je l'ignore!
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder?
C'est Roxane, & non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie?
Funeste aveuglement! Perfide jalousie!
Récit menteur! Soupçons que je n'ai pu celer;
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler?
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente.
J'étois aimée, heureuse, & Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime;
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissans;
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens!
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah, cachons cette lettre.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE *à Zatime.*

VIENS. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE *à Zaïre.*

Va, cours; & tâche enfin de le perſuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y paſſe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un Eſclave eſt venu,
Le reſte eſt un ſecret qui ne m'eſt pas connu.

ROXANE.

Amurat eſt heureux, la fortune eſt changée;
Madame, & ſous ſes loix Babylone eſt rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame? Oſmin....

ROXANE.

Étoit mal averti;
Et, depuis ſon départ, cet Eſclave eſt parti.
C'en eſt fait.

ATALIDE *à part.*

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de diſgraces ;
Le Sultan qui l'envoie eſt parti ſur ſes traces.

ATALIDE.

Quoi, les Perſans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! Et qu'il eſt néceſſaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il eſt tard de vouloir s'oppoſer au vainqueur.

ATALIDE *à part.*

O Ciel !

ROXANE.

Le temps n'a point adouci ſa rigueur.
Vous voyez dans mes mains ſa volonté ſuprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE.

Voyez, Liſez vous-même.
Vous connoiſſez, Madame, & la lettre & le ſeing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(*Elle lit.*)

Avant que Babylone éprouvât ma puiſſance,

Je vous ai fait porter mes ordres absolus;
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes loix Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble!

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un Prince sans appui.
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui;
Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez....

ROXANE.

Moi, Madame?
Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr.
Mais....

ATALIDE.

Quoi donc? Qu'avez-vous résolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême !

Il le faut.

ATALIDE.

Quoi ! Ce Prince aimable..... qui vous aime ;
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE.

Il le faut ; & déja mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, & ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez ; conduisez-la dans la chambre prochaine.
Mais, au moins, observez ses regards, ses discours ;
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE *seule*.

MA rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée.
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit & jour,
Ardente elle veilloit au soin de mon amour :
Et c'est moi, qui, du sien ministre trop fidelle,
Semble, depuis six mois, ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens

De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
Et qui même ſouvent, prévenant ſon envie,
Ai hâté les momens les plus doux de ſa vie.
Ce n'eſt pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,
Si dans ſa perfidie elle a ſçu réuſſir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'eſt-il pas écrit ſur ſon viſage ?
Vois-je pas, au travers de ſon ſaiſiſſement,
Un cœur, dans ſes douleurs, content de ſon amant ?
Exempte des ſoupçons dont je ſuis tourmentée,
Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt épouvantée.
N'importe. Pourſuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'aſſurer de ſa foi.
Pour la faire expliquer tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'impoſai-je !
Quoi donc ! A me gêner appliquant mes eſprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ſes mépris ?
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adreſſe.
D'ailleurs, l'ordre, l'Eſclave & le Viſir me preſſe.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faiſons mieux.
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.
Laiſſons de leur amour la recherche importune.
Pouſſons à bout l'ingrat, & tentons la fortune.
Voyons ſi, par mes ſoins ſur le trône élevé,
Il oſera trahir l'amour qui l'a ſauvé ;
Et ſi de mes bienfaits lâchement libérale
Sa main en oſera couronner ma rivale.
Je ſaurai bien toujours retrouver le moment

De punir, s'il le faut, la rivale & l'amant.
Dans ma juſte fureur, obſervant le perfide,
Je ſaurai le ſurprendre avec ſon Atalide ;
Et d'un même poignard les uniſſant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

AH, que viens-tu m'apprendre ?
Zatime, Bajazet en eſt-il amoureux ?
Vois-tu, dans ſes diſcours, qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reſte de vie,
Que par de longs ſoupirs & des gémiſſemens,
Qu'il ſemble que ſon cœur va ſuivre à tous momens.
Vos femmes, dont le ſoin à l'envi la ſoulage,
Ont découvert ſon ſein pour leur donner paſſage.
Moi-même, avec ardeur ſecondant ce deſſein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans ſon ſein.
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre ;
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir ? Et quel trouble ſoudain
Me glace à cet objet, & fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit ſans m'avoir offenſée.
Il peut même... Liſons, & voyons ſa penſée.
.... *Ni la mort, ni vous même,*
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.
Ah, de la trahiſon me voilà donc inſtruite !
Je reconnois l'appas dont ils m'avoient ſéduite.
Ainſi donc mon amour étoit récompenſé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laiſſé !
Ah, je reſpire enfin ! & ma joie eſt extrême
Que le traître, une fois, ſe ſoit trahi lui-même.
Libre des ſoins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à ſe venger.
Qu'il meure ! Vengeons-nous. Courez. Qu'on le ſaiſiſſe.
Que la main des muets s'arme pour ſon ſupplice.
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,
Par qui de ſes pareils les jours ſont terminés.
Cours, Zatime, ſois prompte à ſervir ma colère.

ZATIME.

Ah, Madame !

ROXANE.

Quoi donc ?

ZATIME.

Si, ſans trop vous déplaire,
Dans les juſtes tranſports, Madame, où je vous vois,

J'ofois vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il eft vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il eft, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne foit pas plus à craindre que lui ?
Et qui fait fi déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?
Des cœurs, comme le fien, vous le favez affez,
Ne fe regagnent plus, quand ils font offenfés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment févère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE.

Avec quelle infolence, & quelle cruauté,
Ils fe jouoient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaifir je fentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abufant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de fe voir détrompé.
Tu n'as pas eu befoin de tout ton artifice.
Et je veux bien te faire encor cette juftice ;
Toi-même, je m'affure, as rougi plus d'un jour,
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.
Moi qui, de ce haut rang, qui me rendoit fi fière,
Dans le fein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés :
Après tant de bonté, de foin, d'ardeurs extrêmes !
Tu ne faurois jamais prononcer que tu m'aimes !

Mais dans quel ſouvenir me laiſſe-je égarer ?
Tu pleures, malheureuſe ? Ah, tu devois pleurer,
Lorſque, d'un vain déſir à ta perte pouſſée,
Tu conçus de le voir la première penſée !
Tu pleures ? Et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les diſcours dont il veut t'éblouir.
Pour plaire à ta rivale il prend ſoin de ſa vie.
Ah, traître, tu mourras ! Quoi, tu n'es point partie ?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voye, attentive au ſoin de ſon trépas,
Lui montrer à la fois, & l'ordre de ſon frère,
Et de ſa trahiſon ce gage trop ſincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ſes cris pour adieux.
Qu'elle ſoit cependant fidellement ſervie.
Prends ſoin d'elle. Ma haine a beſoin de ſa vie.
Ah ſi, pour ſon amant facile à s'attendrir,
La peur de ſon trépas la fit preſque mourir ;
Quel ſurcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant elle !
De voir ſur cet objet ſes regards arrêtés
Me payer les plaiſirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le ſilence.
Moi.... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?



SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, Madame ? En quels retardemens
D'un jour si précieux perdez-vous les momens ?
Bysance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses Chefs, de leur crainte troublée ;
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le serrail cependant garde un triste silence ?
Déclarez-vous, Madame ; &, sans plus différer....

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, & quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assure du contraire ?
Quoi, déja votre amour des obstacles vaincu....

ROXANE.

Bajazet est un traître, & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment ?

ROXANE.

Cette Atalide ;
Qui même n'étoit pas un aſſez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris . . . .

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Liſez. Jugez , après cette inſolence ;
Si nous devons d'un traître embraſſer la défenſe.
Obéiſſons plutôt à la juſte rigueur
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur ;
Et livrant , ſans regret , un indigne complice ,
Appaiſons le Sultan par un prompt ſacrifice.

ACOMAT *lui rendant le billet.*

Oui , puiſque juſques-là l'ingrat m'oſe outrager ;
Moi-même , s'il le faut , je m'offre à vous venger ;
Madame. Laiſſez-moi nous laver l'un & l'autre
Du crime que ſa vie a jetté ſur la nôtre.
Montrez-moi le chemin , j'y cours.

ROXANE.

Non , Acomat ;
Laiſſez-moi le plaiſir de confondre l'ingrat.
Je veux voir ſon déſordre , & jouir de ſa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant ſi prompte.
Je vais tout préparer. Vous , cependant allez
Diſperſer promptement vos amis aſſemblés.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

DEMEURE. Il n'eſt pas temps, cher Oſmin, que je ſorte.

OSMIN.

Quoi, juſques-là, Seigneur, votre amour vous transporte ?
N'avez-vous pas pouſſé la vengeance aſſez loin ?
Voulez-vous de ſa mort être encor le témoin ?

ACOMAT.

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même ſi crédule,
Que de me ſoupçonner d'un courroux ridicule ?
Moi jaloux ? Plût au Ciel, qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offenſé que moi !

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre....

ACOMAT.

Et la Sultane eſt-elle en état de m'entendre ?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre ou me ſauver ?
Ah, de tant de conſeils événement ſiniſtre !
Prince aveugle ! Ou plutôt trop aveugle Miniſtre ;
Il te ſied bien d'avoir, en de ſi jeunes mains,
Chargé d'ans & d'honneurs, confié tes deſſeins ;
Et laiſſé d'un Viſir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente !

OSMIN.

Hé, laiſſez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, ſongez à vous.
Qui peut de vos deſſeins révéler le myſtère,
Sinon quelques amis engagés à ſe taire?
Vous verrez, par ſa mort, le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane, en ſa fureur, peut raiſonner ainſi.
Mais moi qui vois plus loin, qui, par un long uſage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentiſſage;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli ſous trois Sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans;
Je ſais, ſans me flatter, que de ſa ſeule audace
Un homme, tel que moi, doit attendre ſa grace;
Et qu'une mort ſanglante eſt l'unique traité
Qui reſte entre l'Eſclave & le Maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette penſée.
Mon entrepriſe alors étoit moins avancée.
Mais il m'eſt déſormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me ſignaler;
Et laiſſer un débris, du moins, après ma fuite;
Qui de mes ennemis retarde la pourſuite.
Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner?
Acomat de plus loin a ſçu le ramener.
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême;

Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien ſon cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connois peu l'amour; mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre;
Que nous avons du temps. Malgré ſon déſeſpoir,
Roxane l'aime encore, Oſmin, & le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inſpire une ſi noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais eſt tout plein....

ACOMAT.

Oui, d'Eſclaves obſcurs;
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ſes murs.
Mais, toi, dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon ſort s'eſt liée,
Voudras-tu juſqu'au bout ſeconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offenſez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis & de ſoldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre ſortie.
La Sultane d'ailleurs ſe fie à mes diſcours.
Nourri dans le ſerrail, j'en connois les détours.
Je ſais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure;
Mourons: moi, cher Oſmin, comme un Viſir; & toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE.

HÉLAS, je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuſe ! Comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeſte amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étois en ce lieu même ; & ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon ſein.
Sa préſence a ſurpris mon ame déſolée.
Ses menaces, ſa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai ſenti défaillir ma force & mes eſprits.
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris ;
A mes yeux étonnés leur troupe eſt diſparue.
Ah, trop cruelles mains, qui m'avez ſecourue !
Vous m'avez vendu cher vos ſecours inhumains ;
Et, par vous, cette lettre a paſſé dans ſes mains.
Quels deſſeins maintenant occupent ſa penſée ?
Sur qui ſera d'abord ſa vengeance exercée ?
Quel ſang pourra ſuffire à ſon reſſentiment ?
Ah, Bajazet eſt mort, ou meurt en ce moment ;
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
uvre. De ſon ſort je vais être informée.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES.

ROXANE à *Atalide*.

RETIREZ-VOUS.

ATALIDE.

Madame.... Excuſez l'embarras....

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, & ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

OUI, tout eſt prêt, Zatime;
Orcan & les muets attendent leur victime.
Je ſuis pourtant toujours maîtreſſe de ſon ſort.
Je puis le retenir. Mais s'il ſort, il eſt mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, ſur mes pas un Eſclave l'amène;
Et, loin de ſoupçonner ſa diſgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empreſſement

Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, & trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue?
Crois-tu, par tes discours, le vaincre ou l'étonner?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner?
Quoi, ne devrois-tu pas être déja vengée?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr?... Mais le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

JE ne vous ferai point de reproches frivoles.
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez;
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, & ces mêmes bienfaits,
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si long-temps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui, moi, Madame?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, Madame! O Ciel! Qui vous a dit....

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, & démens cet écrit.

BAJAZET *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère.
Vous savez un secret que tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir,
J'aime, je le confesse. Et devant que votre ame,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir & la vie & l'Empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, &, sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis, en même temps, qu'elle vous étoit chère.

r !

e ;

e l'offrir ;
e ;

laintes ;
?



ch

Maîtresse du serrail, arbitre
Et même de l'Etat qu'Amu
Sultane, &, ce qu'en vain j
Souveraine d'un cœur qui n
Dans ce comble de gloire où
A quel indigne honneur m'a
Traînerois-je en ces lieux u
Vil rebut d'un ingrat que j'a
De mon rang descendue, à
Ou la premiere esclave, en
Laissons ces vains discours;
Pour la dernière fois veux-
J'ai l'ordre d'Amurat, & j
Mais tu n'as qu'un momen

BAJ

RO

Ma rivale est ici. Suis-n
Dans les mains des mu
Et, libre d'un amour a
Viens m'engager ta fo
Ta grace est à ce prix

B

Je ne l'accepterois q
Que pour faire écla
L'horreur & le mép
Mais à quelle fure
Contre ses tristes j

De mes emportemens elle n'eſt point complice ;
Ni de mon amour même, & de mon injuſtice.
Loin de me retenir par des conſeils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, ſéparez ſes vertus de mon crime.
Pourſuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir :
Mais laiſſez-moi, du moins, mourir ſans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Épargnez une vie aſſez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame, & ſi jamais je vous fus cher....

ROXANE.

Sortez.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

POUR la derniere fois, perfide, tu m'as vue ;
Et tu vas rencontrer la peine qui t'eſt dûe.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à ſe jetter ;
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter ;
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un ſecret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et, toi, ſuis Bajazet qui ſort ;
Et, quand il ſera temps, viens m'apprendre ſon ſort.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

JE ne viens plus, Madame, à feindre diſpoſée
Tromper votre bonté ſi long-temps abuſée.
Confuſe, & digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur & mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il eſt vrai que je vous ai trompée.
Du ſoin de mon amour ſeulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai, dans mes diſcours, ſongé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance ; & dès ce temps, Madame,
J'avois, par mille ſoins, ſçu prévenir ſon ame.
La Sultane ſa mère, ignorant l'avenir,
Hélas, pour ſon malheur, ſe plut à nous unir !
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un & l'autre ;
Si, connoiſſant mon cœur, ou me cachant le vôtre ;
Votre amour de la mienne eût ſçu ſe défier !
Je ne me noircis point pour le juſtifier.
Je jure par le Ciel, qui me voit confondue ;
Par ces grands Ottomans, dont je ſuis deſcendue ;
Et qui tous, avec moi, vous parlent à genoux,

Pour le plus pur du ſang qu'ils ont tranſmis en nous;
Bajazet à vos ſoins, tôt ou tard plus ſenſible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouſe, & toujours prête à lui repréſenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère;
Quelquefois atteſtant les mânes de ſa mère;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'eſpoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'eſt point rallentie;
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de ſa foi,
Je ne ſois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés ſeroient-elles laſſées?
Ne vous arrêtez point à ſes froideurs paſſées.
C'eſt moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus,
Se rejoindront bientôt, quand je ne ſerai plus.
Quelque peine pourtant qui ſoit dûe à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime;
Et ne vous montrez point à ſon cœur éperdu,
Couverte de mon ſang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foibleſſe.
Vous pouvez de mon ſort me laiſſer la maîtreſſe,
Madame, mon trépas n'en ſera pas moins prompt.
Jouiſſez d'un bonheur dont ma mort vous répond.
Couronnez un Héros dont vous ſerez chérie.
J'aurai ſoin de ma mort, prenez ſoin de ſa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,

J'aurai

J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice.
Je me connois, Madame, & je me fais juſtice.
Loin de vous ſéparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de ſon aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue ?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah, venez vous montrer, Madame, ou déſormais
Le rébelle Acomat eſt maître du palais !
Profanant des Sultans la demeure ſacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos Eſclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent ſi le Viſir vous ſert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres. Allons, & courons les confondre.
Toi, garde ma captive, & ſonge à m'en répondre.



SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas, pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?
J'ignore quel deſſein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahiſſe, en ma faveur, Roxane & ſon ſecret.
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet ?
L'as-tu vu ? Pour ſes jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi, Roxane déja l'a-t-elle condamné ?

ZATIME.

Madame, le ſecret m'eſt ſur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuſe, dis-moi ſeulement s'il reſpire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah, c'en eſt trop, cruelle ! Acheve, & que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.
Perce, toi-même, un cœur que ton ſilence accable,
D'une eſclave barbare eſclave impitoyable.

Précipite des jours qu'elle me veut ravir :
Montre-toi, s'il ſe peut digne de la ſervir.
Tu me retiens en vain ; &, dès cette même heure ;
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah, que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le temps de le ſauver ?
Je cours tout le ſerrail ; &, même dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié ſeparée
A marché ſur les pas du courageux Oſmin ;
Le reſte m'a ſuivi par un autre chemin.
Je cours, & je ne vois que des troupes craintives
D'eſclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah, je ſuis de ſon ſort moins inſtruite que vous !
Cette eſclave le ſait.

ACOMAT.

Crains mon juſte courroux.
Malheureuſe, réponds.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAÏRE.

ZAÏRE.

Madame.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre!

Qu'eſt-ce?

ZAÏRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'aſſaſſiner.

ATALIDE.

Quoi, lui?

ZAÏRE.

Déſeſpéré d'avoir manqué ſon crime,
Sans doute, il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juſte Ciel! l'innocence a trouvé ton appui.
Bajazet vit encor; Viſir, courez à lui.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite,
Il a tout vu.

SCENE XI.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE, OSMIN.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?
Roxane est-elle morte ?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagême,
La servoit, à dessein de la perdre elle-même ;
Et le Sultan l'avoit chargé secrettement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vu paroître,
Adorez, a-t-il dit, *l'ordre de votre maître ;*
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides, & sortez de ce sacré palais.
A ces discours, laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous ; & d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage ;
Transportés à la fois de douleur & de rage,

Nos bras impatiens ont puni ſon forfait,
Et vengé dans ſon ſang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet eſt ſans vie.
L'ignorez-vous?

ATALIDE.

O Ciel!

OSMIN.

Son amante en furie
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre ſecours,
Avoit au nœud fatal abandonné ſes jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeſte,
Et de ſa vie en vain j'ai cherché quelque reſte.
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts & de mourans noblement entouré,
Que, vengeant ſa défaite, & cédant ſous le nombre,
Ce Héros a forcés d'accompagner ſon ombre.
Mais, puiſque c'en eſt fait, Seigneur, ſongeons à nous.

ACOMAT.

Ah! Deſtins ennemis, où me réduiſez-vous!
Je ſais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame. Je ſais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'eſpéroient qu'en lui.

Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable;
Je vais, non point sauver cette tête coupable;
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez. Maître de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait. Et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment,
Où je vois, par mon crime, expirer mon amant.
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas, je fusse condamnée!
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs.
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs!
Oui, c'est moi, cher Amant, qui t'arrache la vie;
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie.

Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux,
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée!
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner!
Ah, n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner!
Mais c'en est trop. Il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidelle main te venge, & me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire & le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce Héros;
Toi, mere malheureuse, & qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance,
Infortuné Visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;
(*Elle se tue.*)
Et prenez la vengeance enfin qui vous est dûe.

ZAÏRE.

Ah, Madame!... Elle expire. O Ciel! En ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

FIN.

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

IL n'y a guères de nom plus connu que celui de Mithridate. Sa vie & sa mort font une partie considérable de l'Histoire Romaine ; & , sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands Capitaines de la République, c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus & de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes Auteurs : car, excepté quelques événemens que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la Poësie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'Histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guères d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate, qui n'ayent trouvé place dans ma Tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs & les sentimens de ce Prince, je veux dire, sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation ; & enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, & qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma Tragédie, je crois que le plaisir du Lecteur pourra

redoubler, quand il verra que preſque tous les Hiſtoriens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque & Dion Caſſius nomment les pays par où il devoit paſſer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail ; &, après avoir marqué les facilités & les ſecours que Mithridate eſpéroit trouver dans ſa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace ſe ſervit pour faire révolter toute l'armée, & que les Soldats effrayés de l'entrepriſe de ſon père, la regardèrent comme le déſeſpoir d'un Prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

Ainſi elle fut en partie cauſe de ſa mort, qui eſt l'action de ma Tragédie. J'ai encore lié ce deſſein de plus près à mon ſujet. Je m'en ſuis ſervi pour faire connoître à Mithridate les ſecrets ſentimens de ſes deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre ſur le Théâtre qui ne ſoit très-néceſſaire ; & les plus belles ſcènes ſont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut ſéparer de l'action, & qu'elles l'interrompent au lieu de la conduite vers ſa fin.

Voici la réflexion que fait Dion Caſſius ſur ce deſſein de Mithridate : » Cet homme étoit véritable-
» ment né pour entreprendre de grandes choſes. Com-
» me il avoit ſouvent éprouvé la bonne & la mau-
» vaiſe fortune, il ne croyoit rien au-deſſus de ſes
» eſpérances & de ſon audace, & meſuroit ſes deſſeins
» bien plus à la grandeur de ſon courage, qu'au mau-

» vais état de ſes affaires ; bien réſolu, ſi ſon entre-
» priſe ne réuſſiſſoit point, de faire une fin digne d'un
» grand Roi, & de s'enſevelir lui-même ſous les ruines
» de ſon Empire, plutôt que de vivre dans l'obſcurité
» & dans la baſſeſſe. «

J'ai choiſi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'eſt celle de toutes qui a été la plus vertueuſe, & qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque ſemble avoir pris plaiſir à décrire le malheur & les ſentimens de cette Princeſſe. C'eſt lui qui m'a donné l'idée de Monime ; & c'eſt en partie ſur la peinture qu'il en a faite, que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le Lecteur trouvera bon que je rapporte ſes paroles telles qu'Amyot les a traduites ; car elles ont une grace dans le vieux ſtyle de ce Traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne.

Cette-ci étoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que, quelques ſollicitations que lui fit faire le Roi en étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ſes pourſuites juſqu'à ce qu'il y eût accord de mariage paſſé entre eux, & qu'il lui eût envoyé le diadême ou bandeau royal, & appellé Royne. La pauvre Dame, depuis que ce Roi l'eut épouſée, avoit vécu en grande déplaiſance, ne faiſant continuellement autre choſe que de plorer la malheureuſe beauté de ſon corps, laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître ; &, au lieu de compagnie con-

jugale, & que doit avoir une Dame d'honneur, lui avoit baillé une garde & garnison d'hommes barbares qui la tenoit comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe & une ombre de biens; &, au contraire, avoit réellement perdu les véritables, dont elle jouissoit aux pays de sa naissance. Et quand l'Eunuque fut arrivé devers elle, & lui eut fait commandement de par le Roi qu'elle eût à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la tête son bandeau royal, & se le nouant à l'entour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, & se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : » O maudit & malheureux tissu, ne me » serviras-tu point au moins à ce triste service? « *En disant ces paroles, elle le jetta contre terre, crachant dessus, & tendit la gorge à l'Eunuque.*

Xipharès étoit fils de Mithridate, & d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une Place de grande importance, où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des Historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune Prince, pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnacè : car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de Troupes, & qui força ce Prince à se vouloir empoisonner, & à se passer son épée au travers

du corps, pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis. C'eſt ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules Céſar, & qui fut tué enſuite dans une autre bataille.



ACTEURS.

MITHRIDATE, Roi de Pont, & de quantité d'autres Royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, & déja déclarée Reine.

PHARNACE, XIPHARÈS, } Fils de Mithridate, mais de différentes Mères.

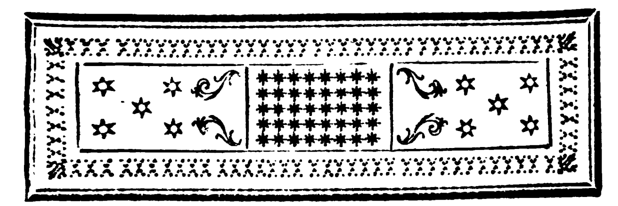
ARBATE, Confident de Mithridate, & Gouverneur de la Place de Nymphée.

PHŒDIME, Confidente de Monime.

ARCAS, Domeſtique de Mithridate.

GARDES.

La Scène eſt à Nymphée, Port de mer ſur le Boſphore Cimmérien, dans la Taurique Cherſonnèſe.



MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

ON nous faiſoit, Arbate, un fidèle rapport.
Rome, en effet, triomphe, & Mithridate eſt mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,
Et trompé, dans la nuit, ſa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout ſon camp diſperſé,
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laiſſé;
Et j'ai ſçu qu'un Soldat, dans les mains de Pompée,
Avec ſon diadême a remis ſon épée.
Ainſi, ce Roi, qui ſeul a, durant quarante ans,

Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans ;
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur ! Quoi, l'ardeur de régner en ſa place,
Rend déja Xipharès ennemi de Pharnace !

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter le débris.
Je ſais en lui des ans reſpecter l'avantage ;
Et content des États marqués pour mon partage,
Je verrai, ſans regret, tomber entre ſes mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains ? Le fils de Mithridate,
Seigneur ? Eſt-il bien vrai ?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-temps, tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome & du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conſerve aux Romains une haine immortelle.
Cependant & ma haine & ſes prétentions
Sont les moindres ſujets de nos diviſions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime ?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime,
Qui du Roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE.

Hé bien, Seigneur!

XIPHARÈS.

Je l'aime, & ne veux plus m'en taire;
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours.
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-temps accru dans le silence,
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, & mes derniers ennuis!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeller le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier;
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, & des vœux dignes d'être écoutés;
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu;
Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême,

Il lui fit par tes mains porter ſon diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du Roi l'amour & les deſſeins ;
Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée.
Hélas ! Ce fut encor dans ce temps odieux,
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux.
Ou pour venger ſa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, & rendit aux Romains
La place & les tréſors confiés en ſes mains.
Que devins-je au récit du crime de ma mère !
Je ne regardai plus mon rival dans mon père.
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé.
Je n'eus devant les yeux que mon père offenſé.
J'attaquai les Romains ; & ma mère éperdue,
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer ;
Et chercher, en mourant, à la déſavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, & l'eſt encore ;
Et des rives du Pont aux rives du Boſphore,
Tout reconnut mon père, & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même, à ſon ſecours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus ſoudain frappé du bruit de ſon trépas,
Au milieu de mes pleurs, je ne le céle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laiſſée ;

Avec tous ſes attraits revint en ma penſée.
Que dis-je ? En ce malheur je tremblai pour ſes jours,
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu ſais combien de fois ſes jalouſes tendreſſes
Ont pris ſoin d'aſſurer la mort de ſes maîtreſſes.
Je volai vers Nymphée ; & mes triſtes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ſes remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un préſage funeſte.
Tu nous reçus tous deux, & tu ſais tout le reſte.
Pharnace, en ſes deſſeins toujours impétueux,
Ne diſſimula point ſes vœux préſomptueux.
De mon père à la Reine il conta la diſgrace,
L'aſſura de ſa mort, & s'offrit en ſa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour reſpecta la puiſſance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance ;
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puiſſe avenir,
Ce n'eſt que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les ſecrets que je voulois t'apprendre.
C'eſt à toi de choiſir quel parti tu dois prendre ;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'Eſclave des Romains, ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être

De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir;
Au pied du même Autel, où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance.
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs:
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé, quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes,
Attestez, s'il le faut, les Puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfans animés à vous persécuter.
Mais, avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,

Jamais

Jamais tous vos malheurs ne ſauroient approcher
Des maux que j'ai ſoufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, ſemblable à Pharnace,
Je vous ſerve aujourd'hui pour me mettre en ſa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi;
Et vous ne dépendrez ni de lui, ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement ſatisfaite,
En quels lieux avez-vous choiſi votre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États?
Me ſera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime & l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma préſence?
Pour prix d'avoir ſi bien ſecondé vos ſouhaits,
Faudra-t-il me réſoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah, que m'apprenez-vous!

XIPHARÈS.

Hé quoi, belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le deſſein d'être à vous,
Quand vos charmes naiſſans, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah, ſi par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous ſouvient-il plus, ſans compter tout le reſte,
Combien je me plaignis de ce devoir funeſte!
Ne vous ſouvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,

De l'hymen
Et si Monin
Si je n'ai pl
Au pied du
Seigneur ,
Percer ce
Et dont je

Madame
Vous av
Pharnac
Mais vo

Hé , q
Seigne

Pharna
Et je fu

Vous !

Mettez
Attestez , s'il le
Contre un sang
Père , enfans
Mais , avec qu
Cet amour

XIPHARÈS.
Avez-vous plaint un moment

MONIME.
Prince.... N'abusez point de l'état

XIPHARÈS.
En abuser ! O Ciel ! Quand je
Sans vous demander rien ,
Que vous dirai-je enfin ? Lorsque je
De vous mettre en état de ne me voir

MONIME.
promettre plus que vous ne

XIPHARÈS.
vos sermens , vous croyez
en abusant de mon autorité ,
à votre liberté.
on vient. Expliquez-vous.

MONIME.
les fureurs de Pha

..ire ; Seigneur, consentir à vous voir,
..ez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

..ame !

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCENE III.

..IME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

..UES à quand, Madame, attendrez-vous mon père,
..noins de sa mort viennent, à tous momens,
..ner votre doute & vos retardemens.
.., fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
..e parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
..uple obéissant vous attend à genoux,
..n Ciel plus heureux & plus digne de vous.
..nt vous reconnoît dès long-temps pour sa Reine,
..z encor la marque souveraine ;
..royal fut mis sur votre front,
.. assuré de l'Empire de Pont.
..at que mon père me laisse,
..à moi d'accomplir sa promesse.
..oyez-moi, sans attendre plus tard,
..hymen, presser notre départ.

Quelle vive douleur attendrit mes adieux !
Je m'en ſouviens tout ſeul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un ſonge effacé de votre ame.
Tandis que, loin de vous, ſans eſpoir de retour,
Je nourriſſois encore un malheureux amour,
Contente & réſolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.

MONIME.

Hélas !

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis ?

MONIME.

Prince.... N'abuſez point de l'état où je ſuis.

XIPHARÈS.

En abuſer ! O Ciel ! Quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, ſans oſer rien prétendre :
Que vous dirai-je enfin ? Lorſque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

MONIME.

C'eſt me promettre plus que vous ne ſauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi, malgré mes ſermens, vous croyez le contraire ?
Vous croyez qu'abuſant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté.
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous, de grace,
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.

Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

Ah, Madame !

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCENE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père ?
Des témoins de sa mort viennent, à tous momens,
Condamner votre doute & vos retardemens.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un Ciel plus heureux & plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoit dès long-temps pour sa Reine,
encor la marque souveraine ;
fut mis sur votre front,
uré de l'Empire de Pont.
e mon père me laisse,
d'accomplir sa promesse.
moi, sans attendre plus tard,
, presser notre départ.

Nos intérêts communs & mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent;
Et du pied de l'Autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse, & qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte & les déguisemens,
Vous découvrir ici mes secrets sentimens?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Ephèse est mon pays. Mais je suis descendue
D'ayeux, ou Rois, Seigneur, ou Héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des Rois.
Mithridate me vit. Éphèse & l'Ionie
A son heureux Empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi:
Ce fut pour ma famille une suprême loi.
Il fallut obéir. Esclave couronnée
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le Roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins & ses pas;
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur;

Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler,
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai, pour me venger, ni sceptre ni soldats.
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome & de son alliance?
Pourquoi tout ce discours & cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée & la couronne
D'un pays que par-tout leur armée environne,
Si le Traité secret, qui vous lie aux Romains,
Ne vous en assuroit l'Empire & les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisemens,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens.
Mais enfin je commence, après tant de traverses,

Madame, à rassembler vos excuses diverses.
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARES.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine?
Et, contre les Romains, votre ressentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?
Quoi, nous aurons d'un père entendu la disgrace,
Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur & son sang en oubli!
Il est mort. Savons-nous s'il est enseveli?
Qui sait, si dans le temps que votre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce Roi, que l'Orient tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses Rois,
Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché, sans honneur, dans une foule obscure,
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger?
Ah, ne languissons plus dans un coin du Bosphore!
Si, dans tout l'Univers quelque Roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés. Marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug & nous & nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sait vos sentimens. Me trompois-je, Madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame.
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentimens cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien; & moi, je fais ce que je doi.
Votre exemple n'est pas une régle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois, en ces lieux je ne connois personne,
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

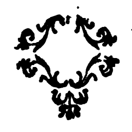
Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, & je le puis ici.

PHARNACE.

Ici, vous y pourriez rencontrer votre perte....



SCENE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHŒDIME.

PHŒDIME.

PRINCES, toute la mer eſt de vaiſſeaux couverte ;
Et bientôt démentant le faux bruit de ſa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate !

XIPHARÈS.

Mon pere !

PHARNACE.

Ah, que viens-je d'entendre ?

PHŒDIME.

Quelques vaiſſeaux légers ſont venus nous l'apprendre,
C'eſt lui-même ; & déja, preſſé de ſon devoir,
Arbate, loin du bord, l'eſt allé recevoir.

XIPHARÈS *à Monime.*

Qu'avons-nous fait ?

MONIME *à Xipharès.*

Adieu, Prince. Quelle nouvelle !



SCENE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE *à part.*

MITHRIDATE revient ! Ah, fortune cruelle !
Ma vie & mon amour tous deux courent hasard.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.
(*à Xipharès.*)
Comment faire ? J'entends que votre cœur soupire ;
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince. Mais ce discours demande un autre temps.
Nous avons aujourd'hui des soins plus importans.
Mithridate revient, peut-être inexorable.
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, & vous le connoissez.
Rarement l'amitié désarme sa colère.
Ses propres fils n'ont point de Juge plus sévère ;
Et nous l'avons vu même, à ses cruels soupçons,
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même ;
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.

Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et, j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? Courons assurer notre grace.
Rendons-nous, vous & moi, maîtres de cette Place;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARES.

Je sais quel est mon crime, & je connois mon père;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère.
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc, au moins, fidèles l'un à l'autre.
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous savez sa coutume, & sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas:
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Quoi, vous êtes ici quand Mithridate arrive!
Quand, pour le recevoir, chacun court ſur la rive!
Que faites-vous, Madame? & quel reſſouvenir
Tout-à-coup vous arrête, & vous fait revenir?
N'offenſerez-vous point un Roi qui vous adore,
Qui, preſque votre époux?...

MONIME.

Il ne l'eſt pas encore,
Phœdime; & juſques-là, je crois que mon devoir
Eſt de l'attendre ici, ſans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'eſt point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand Roi promiſe par un père,
Vous avez de ſes feux un gage ſolemnel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'Autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à ſa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce viſage en pleurs; &, loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous ? O Dieux !

MONIME.

Ah, retour qui me tue !
Malheureuſe, comment paroîtrai-je à ſa vue,
Son diadême au front, &, dans le fond du cœur,
Phœdime ?... Tu m'entends, & tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

Ainſi vous retombez dans les mêmes allarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes ?
Et toujours Xipharès revient vous traverſer.

MONIME.

Mon malheur eſt plus grand que tu ne peux penſer.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire,
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire ;
Et je ne ſavois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fut le plus amoureux.

PHŒDIME.

Il vous aime, Madame ! Et ce Héros aimable...

MONIME

Eſt auſſi malheureux que je ſuis miſérable.
Il m'adore, Phœdime ; & les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sait-il en ſa faveur juſqu'où va votre eſtime ?
Sait-il que vous l'aimez ?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.

Les Dieux m'ont ſecourue, & mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas, ſi tu ſavois, pour garder le ſilence,
Combien ce triſte cœur s'eſt fait de violence;
Quels aſſauts, quels combats j'ai tantôt ſoutenus;
Phœdime, ſi je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire.
Je verrois ſes douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu.
Je lui vendrai ſi cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je ſuis.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de ſi grands beſoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos ſoins.

Mais vous avez pour Juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.
Je vous crois innocens, puisque vous le voulez,
Et je rends grace au Ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, & voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, & laissez-moi reposer un moment.

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate:
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui, de Rome toujours balançant le destin,
Tenois entre elle & moi l'Univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés;
Les rangs, de toutes parts, mal pris & mal gardés;
Le désordre par-tout redoublant les allarmes;
Nous-mêmes, contre nous, tournant nos propres armes;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux:
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;

Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps, inconnu, j'ai traversé le Phase;
Et de-là pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé.
Ce cœur, nourri de sang, & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du sort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime;
Et n'a point d'ennemis, qui lui soient odieux,
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère.
Je sais que, de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée.
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidelle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle.
Et je ne puis encor, ni n'oserois penser

Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un & l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? Que sais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours, l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette Place;
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ses murs aussi-tôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
Et je n'écoutois rien, si le Prince son frère,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine;
Et s'offrit d'assurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître, sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre?
Et son frère?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence,
N'a semblé respirer que guerre & que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, & je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre;
Ce Prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses États;
Et, sans connoître ici de loix que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah, c'est le moindre prix qu'il se doit proposer;
Si le Ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, & ma joie est extrême.
Je tremblois, je l'avoue, & pour un fils que j'aime;
Et pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival, dès long-temps, soigneux de me déplaire;
Qui, toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret;

Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'eſt dûe;
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'oſe offenſer, & n'oſe me ſervir.
L'aime-t-elle ?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour & ma haine,
Épargnez mes malheurs, & daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher!
Arbate, c'eſt aſſez; qu'on me laiſſe avec elle.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le Ciel près de vous me rappelle;
Et, ſecondant, du moins, mes plus tendres ſouhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hymenée
Je duſſe voir ſi tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour
Fît voir mon infortune, & non pas mon amour.
C'eſt pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laiſſe choiſir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux,

Si ma présence ici n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour, dès long-temps, vous attendre;
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi,
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire, loin d'ici, vous & moi nous appelle;
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et, quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'Autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.
Ah, Madame, est-ce là de quoi me satisfaire?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire?
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
Ah, pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, & moins Roi que Pirate,

Conſervant pour tous biens le nom de Mithridate ;
Apprenez que, ſuivi d'un nom ſi glorieux,
Par-tout de l'Univers j'attacherois les yeux ;
Et qu'il n'eſt point de Rois, s'ils ſont dignes de l'être,
Qui, ſur le trône aſſis, n'enviaſſent peut-être,
Au-deſſus de leur gloire, un naufrage élevé
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos ayeux revivoient dans votre ame ?
Et puiſqu'il faut enfin que je ſois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, & plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre ſuffrage,
D'oppoſer votre eſtime au deſtin qui m'outrage,
Et de me raſſurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi, n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?
Tout mon empreſſement ne ſert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette ; &, loin de me parler,
Je vois, malgré vos ſoins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'eſt-ce pas aſſez me faire entendre ?
Et ne ſuffit-il pas ?...

MITHRIDATE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.
Je vous entends ici mieux que vous ne penſez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juſte jalouſie
Par vos propres diſcours eſt trop bien éclaircie.

Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, & que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame ; & désormais tout est sourd à mes voix ;
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appellez Xipharès.

MONIME.

Ah, que voulez-vous faire ?
Xipharès....

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer ;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet, digne de votre estime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer :
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace ;
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place ;
Qu'il soit aimé, Madame, & que je sois haï !



SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

VENEZ, mon fils, venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine, enfin, lui plaît, & me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux, pourtant heureux, que dans cette disgrace,
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidelle, un frère audacieux,
Vous présentent en vain leur exemple odieux.
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose,
J'ai choisi, dès long-temps, pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, & sur-tout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, & ma flamme offensée
Ne peuvent pas tous seuls occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins & les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous, cependant ici veillez pour mon repos;
D'un rival insolent arrêtez les complots.

Ne quittez point la Reine ; &, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un Roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse.
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
(Que sais-je ?) à des fureurs, dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.

SCENE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, Madame ; & comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que trop aimé de vous,
Pharnace eût, en effet, mérité ce courroux ?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême ?

MONIME.

Pharnace ? O Ciel, Pharnace ! Ah, qu'entends-je moi-même ?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.

Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait ſçu plaire.
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle ſa colère,
Et qui de mes ſecrets ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainſi?

XIPHARES.

Ah, Madame, excuſez un amant qui s'égare;
Qui, lui-même lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, & n'oſe ſe venger!
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger?
Il ſe plaint qu'à ſes vœux un autre amour s'oppoſe.
Quel heureux criminel en peut être la cauſe?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, ſans vouloir l'augmenter.

XIPHARES.

Je ſais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'eſt peu de voir un père épouſer ce que j'aime.
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'eſt pour moi le comble des malheurs.
Mais, dans mon déſeſpoir, je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le moi connoître:
Quel eſt-il cet amant? Qui dois-je ſoupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantôt, quand je fuyois une injuſte contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adreſſé ma plainte?

Sous

Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jetté ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

XIPHARÈS.

O Ciel ! Quoi, je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler ?

MONIME.

Oui, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler,
Ma douleur, pour se taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence,
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures loix,
Parler pour la première & la dernière fois.
Vous m'aimez dès long-temps. Une égale tendresse,
Pour vous, depuis long-temps, m'afflige & m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naitre un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappellez un espoir qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jetta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre, & de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux ;
Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;
Et, lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie !
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le Ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point ?

Car, quel que ſoit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle & m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un ſilence éternel.
J'entends, vous gémiſſez. Mais telle eſt ma miſère :
Je ne ſuis point à vous ; je ſuis à votre père.
Dans ce deſſein, vous-même, il faut me ſoutenir ;
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaiſance,
Que déſormais, par-tout, vous fuirez ma préſence.
J'en viens de dire aſſez pour vous perſuader
Que j'ai trop de raiſons de vous le commander.
Mais, après ce moment, ſi ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos diſcours,
Qu'au ſoin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARES.

Quelle marque, grands Dieux, d'un amour déplorable !
Combien, en un moment, heureux & miſérable !
De quel comble de gloire & de félicités,
Dans quel abyſme affreux vous me précipitez !
Quoi, j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre ?
Vous aurez pu m'aimer ? Et cependant un autre
Poſſédera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
Père injuſte, cruel, mais d'ailleurs malheureux !
Vous voulez que je fuie, & que je vous évite ?
Et cependant le Roi m'attache à votre ſuite.
Que dira-t-il ?

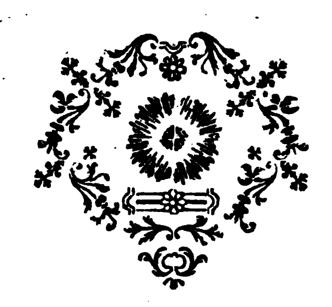
MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raiſons qui puiſſent l'éblouir.
D'un Héros tel que vous c'eſt-là l'effort ſuprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires amans.
Enfin, je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie.
Je ſais, qu'en vous voyant, un tendre ſouvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne ſoupir ;
Que je verrai mon ame, en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.
Mais je ſais bien auſſi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée
N'en puniſſe auſſi-tôt la coupable penſée ;
Que ma main, dans mon cœur, ne vous aille chercher
Pour y laver ma honte, & vous en arracher.
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reſte,
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.
Plus je vous parle, & plus, trop foible que je ſuis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut ſe faire violence :
Et, ſans perdre en adieux un reſte de conſtance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, Madame!... Elle fuit, & ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit; toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.
Cours, par un prompt trépas, abréger ton supplice.
Toutefois, attendons que son sort s'éclaircisse;
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue:
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis: ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que, long-temps soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.
Déja, plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé;
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser, en un jour, l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.

Il voit, plus que jamais, ſes campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des Nations raviſſeurs altérés,
Le bruit de nos tréſors les a tous attirés ;
Ils y courent en foule ; &, jaloux l'un de l'autre,
Déſertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi ſeul je leur réſiſte. Ou laſſés, ou ſoumis,
Ma funeſte amitié pèſe à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober ſa tête.
Le grand nom de Pompée aſſure ſa conquête.
C'eſt l'effroi de l'Aſie ; &, loin de l'y chercher,
C'eſt à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce deſſein vous ſurprend, & vous croyez peut-être
Que le ſeul déſeſpoir aujourd'hui le fait naitre.
J'excuſe votre erreur. Et, pour être approuvés,
De ſemblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que, de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome ſoit ſéparée.
Je ſais tous les chemins par où je dois paſſer ;
Et ſi la mort bientôt ne me vient traverſer,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends, dans trois mois, au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte, en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir ſon cours ;
Que du Scythe, avec moi, l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs ſoldats,
Nous verrons notre camp groſſir à chaque pas.

Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un Chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Eſpagne, & ſur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, &, juſques dans la Grèce,
Par des Ambaſſadeurs accuſer ma pareſſe.
Ils ſavent que ſur eux, prêt à ſe déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant ſon ravage,
Guider dans l'Italie, & ſuivre mon paſſage.
C'eſt-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom Romain;
Et la triſte Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés ſa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'eſt point au bout de l'Univers
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fers;
Et, de près, inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.
Ah, s'ils ont pu choiſir pour leur libérateur,
Spartacus, un eſclave, un vil gladiateur!
S'ils ſuivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur penſez-vous qu'ils ſe rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-temps victorieux,
Qui voit juſqu'à Cyrus remonter ſes ayeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la ſurprendre?
Vuide de légions qui la puiſſent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me perſécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?

Marchons, & dans ſon ſein rejettons cette guerre
Que ſa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans ſon ſang juſtement répandu.
Brûlons ce Capitole, où j'étois attendu.
Détruiſons ſes honneurs, & faiſons diſparoître
La honte de cent Rois, & la mienne peut-être:
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y conſacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon ame eſt ſaiſie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Aſie,
J'en laiſſe les Romains tranquilles poſſeſſeurs.
Je ſais où je lui dois trouver des défenſeurs.
Je veux que d'ennemis, par-tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le ſecours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Conſent de ſuccéder à ma juſte fureur,
Prêt d'unir avec moi ſa haine & ſa famille,
Il me demande un fils pour époux à ſa fille.
Cet honneur vous regarde, & j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, ſoyez ce bienheureux époux.
Demain, ſans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaiſſeaux déja loin du Boſphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empreſſement.

Achevez cet hymen. Et, repaſſant l'Euphrate,
Faites voir à l'Aſie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâliſſent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer ma ſurpriſe.
J'écoute avec tranſport cette grande entrepriſe;
Je l'admire. Et jamais un plus hardi deſſein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui ſemble s'affermir ſous le faix qui l'accable.
Mais, ſi j'oſe parler avec ſincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter ſi loin des courſes inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'aſyles?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un Chef de malheureux bannis,
Que d'un Roi qui, n'aguère, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit ſon eſpérance;
Fondoit ſur trente États ſon trône floriſſant,
Dont le débris eſt même un Empire puiſſant?
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les deſtinées.
Implacable ennemi de Rome & du repos,
Comptez-vous vos ſoldats pour autant de héros?
Penſez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatigués d'une longue & pénible retraite,
Cherchent avidement, ſous un ciel étranger,

La mort & le travail, pire que le danger ?
Vaincus, plus d'une fois, aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie ?
Sera-t-il moins terrible, & le vaincront-ils mieux
Dans le ſein de ſa Ville, à l'aſpect de ſes Dieux ?
Le Parthe vous recherche, & vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lorſque tout l'Univers ſembloit nous protéger,
D'un gendre, ſans appui, voudra-t-il ſe charger ?
M'en irai-je, moi ſeul, rebut de la fortune,
Eſſuyer l'inconſtance au Parthe ſi commune;
Et, peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Expoſer votre nom au mépris de ſa Cour ?
Du moins, s'il faut céder; ſi, contre notre uſage,
Il faut d'un ſuppliant emprunter le viſage.
Sans m'envoyer du Parthe embraſſer les genoux,
Sans vous-même implorer des Rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie ?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome, en votre faveur, facile à s'appaiſer....

XIPHARES.

Rome, mon frère ! O Ciel ! Qu'oſez-vous propoſer ?
Vous voulez que le Roi s'abaiſſe & s'humilie ?
Qu'il démente, en un jour, tout le cours de ſa vie ?
Qu'il ſe fie aux Romains, & ſubiſſe des loix,
Dont il a, quarante ans, défendu tous les Rois ?
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites.

Rome pourſuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle, & plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de ſon ſang, quoi que vous puiſſiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix ſanguinaire,
Telle qu'en un ſeul jour, un ordre de vos mains
La donna dans l'Aſie à cent mille Romains.
Toutefois, épargnez votre tête ſacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux Nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance eſt juſte; il la faut entreprendre.
Brûlez le Capitole, & mettez Rome en cendre.
Mais c'eſt aſſez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et, tandis que l'Aſie occupera Pharnace,
De cette autre entrepriſe honorez mon audace.
Commandez. Laiſſez-nous, de votre nom ſuivis,
Juſtifier, par-tout, que nous ſommes vos fils.
Embraſez, par nos mains, le couchant & l'aurore.
Rempliſſez l'Univers, ſans ſortir du Boſphore.
Que les Romains, preſſés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ſerez, & vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; &, moi, tout m'en écarte;
Et, ſi ce grand deſſein ſurpaſſe ma valeur,
Du moins ce déſeſpoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma miſère,
J'irai..... J'effacerai le crime de ma mère,

(*se jettant aux pieds de Mithridate.*)

Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux.
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidelle.
Votre père est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter le danger,
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite & l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; &, soutenant l'honneur de vos ayeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur....

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.

Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.
Mais, après ce moment.... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah, c'est où je t'attends.
Tu ne saurois partir, perfide, & je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déja sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asyle même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses.
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le supplice & l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois, sur ton visage,
Que ta confusion ne part que de ta rage,
Il te tarde déja, qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, & me vendre aux Romains.

Mais, avant que partir, je me ferai justice.
Je te l'ai dit. Holà, Gardes.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez; &, de ce pas,
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien, sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidèle récit.
Mais, Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre,
Que, des mêmes ardeurs dès long-temps enflammé,
Il aime aussi la Reine, & même en est aimé.



SCENE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

SEIGNEUR, le croirez-vous qu'un deſſein ſi coupable...

MITHRIDATE.

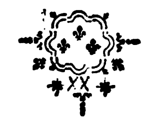
Mon fils, je ſais de quoi votre frère eſt capable.
Me préſerve le Ciel de ſoupçonner jamais,
Que d'un prix ſi cruel vous payez mes bienfaits ;
Qu'un fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie.
Je ne le croirai point. Allez, loin d'y ſonger,
Je ne vais déſormais penſer qu'à nous venger.

SCENE IV.

MITHRIDATE *ſeul.*

JE ne le croirai point ? Vain eſpoir qui me flatte ?
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival ! Et, d'accord avec lui,
La Reine auroit oſé me tromper aujourd'hui ?
Quoi ! De quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs eſt pour moi diſparue ?
Tout m'abandonne ailleurs ? Tout me trahit ici ?
Pharnace, amis, maîtreſſe ? Et toi, mon fils auſſi ?

Toi, de qui la vertu, consolant ma disgrace....
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux,
Qu'arme contre son frère un dessein envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables?
Non, ne l'en croyons point; &, sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? Quels témoins? Quel indice?
Le Ciel, en ce moment, m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit. Et, pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens.... Mais je la vois paroître,
Feignons; & de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

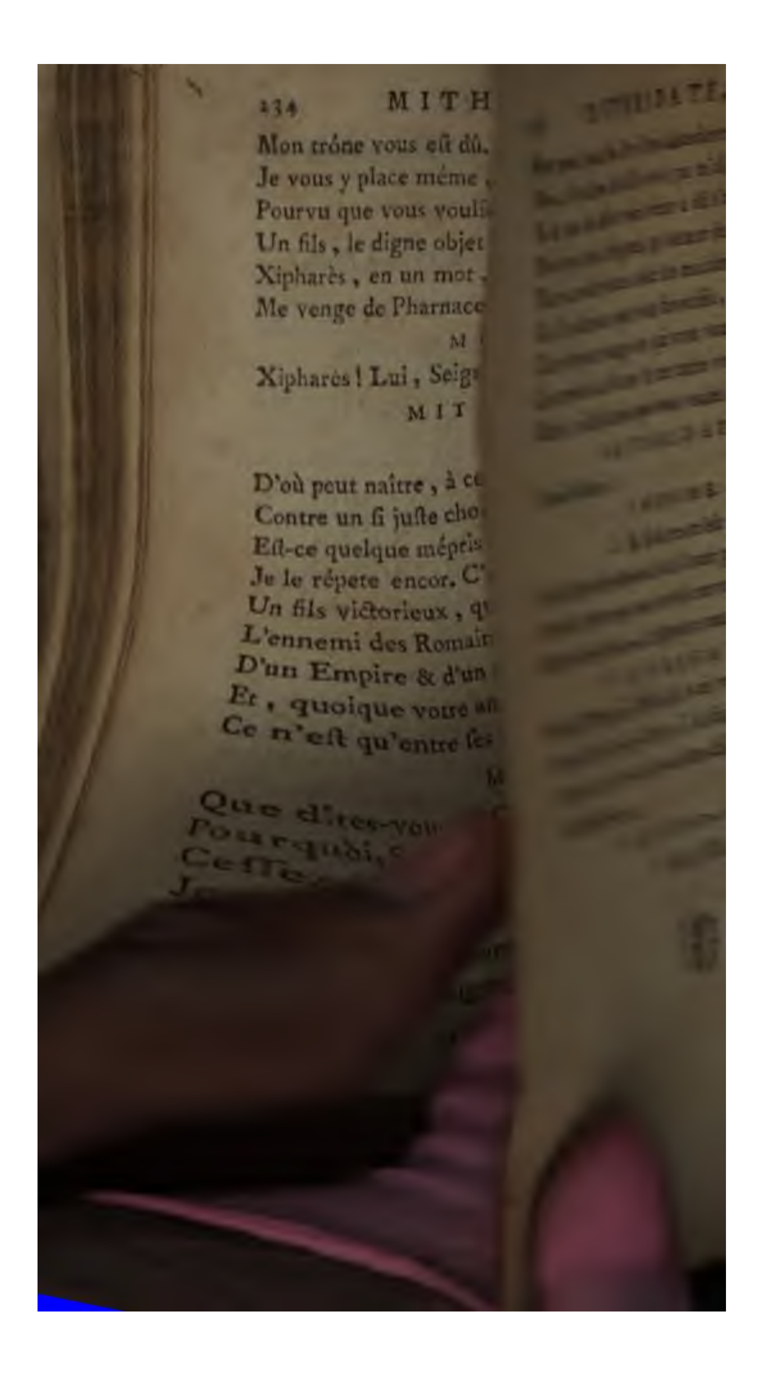


SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, & je me fais juſtice.
C'eſt faire à vos beautés un triſte ſacrifice,
Que de vous préſenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Juſqu'ici la fortune & la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs ſous trente diadêmes.
Mais ce temps-là n'eſt plus. Je régnois, & je fuis.
Mes ans ſe ſont accrus. Mes honneurs ſont détruits;
Et mon front, dépouillé d'un ſi noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laiſſe voir tout l'outrage.
D'ailleurs, mille deſſeins partagent mes eſprits.
D'un camp, prêt à partir, vous entendez les cris.
Sortant de mes vaiſſeaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps, pour un hymen, qu'une fuite ſi prompte,
Madame! Et de quel front vous unir à mon ſort,
Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?
Ceſſez pourtant, ceſſez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais juſtice, il faut qu'on ſe la faſſe.
Je ne ſouffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Poſſédant un amour qui me fut déniée,
Vous faſſe des Romains devenir l'alliée.



Mon trône vous est dû.
Je vous y place même,
Pourvu que vous voulî
Un fils, le digne objet
Xipharès, en un mot,
Me venge de Pharnace

M

Xipharès! Lui, Seign

MIT

D'où peut naître, à ce
Contre un si juste cho
Est-ce quelque mépris
Je le répete encor. C'
Un fils victorieux, q
L'ennemi des Romain
D'un Empire & d'un
Et, quoique votre a
Ce n'est qu'entre ses

M

Que dites-vou
Pourquoi,
Cesse

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je faſſe,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
e reconnois toujours vos injuſtes mépris ;
s ont même paſſé ſur mon malheureux fils.

MONIME.

e le mépriſe !

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, Madame ;
Continuez. Brûlez d'une honteuſe flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;
Vous cependant ici ſervez avec ſon frère,
Et vendez aux Romains le ſang de votre père.
Venez. Je ne ſaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ſes ſerviles mains ;
Et, ſans plus me charger du ſoin de votre gloire,
Je veux laiſſer de vous juſqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts duſſiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous réſiſtez en vain, & j'entends votre fuite.

MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, ſuis-je réduite ?
Mais enfin je vous crois, & je ne puis penſer
Qu'à feindre ſi long-temps vous puiſſiez vous forcer.
Les Dieux me ſont témoins, qu'à vous plaire bornée ;

Mon ame à tout ſon ſort s'étoit abandonnée.
Mais, ſi quelque foibleſſe avoit pu m'allarmer,
Si de tous ſes efforts mon cœur a dû s'armer ;
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes allarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favoriſez,
Cette vivante image en qui vous vous plaiſez,
Cet ennemi de Rome & cet autre vous-méme ;
Enfin, ce Xipharès que vous voulez que j'aime....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

MONIME.

Si le ſort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions....Seigneur, vous changez de viſage?

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il ſuffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps eſt cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes diſpoſée.
Je ſuis content.

MONIME *en s'en allant.*

O Ciel! Me ſerois-je abuſée ?





SCENE VI.

MITHRIDATE *seul.*

ILs s'aiment. C'eſt ainſi qu'on ſe jouoit de nous.
Ah, fils ingrat! Tu vas me répondre pour tous;
Tu périras. Je ſais combien ta renommée,
Et tes fauſſes vertus ont ſéduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains.
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins;
Et faiſant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidelles.
Allons. Mais, ſans montrer un viſage offenſé,
Diſſimulons encor, comme j'ai commencé.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

Phœdime, au nom des Dieux, fais ce que je desire.
Va voir ce qui se passe, & reviens me le dire.
Je ne sais. Mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès? Et d'où vient qu'il differe
A seconder des vœux qu'autorise son père?
Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer.
Mais il feignoit peut-être? il falloit tout nier.
Le Roi feignoit? Et moi, découvrant ma pensée....
O Dieux! En ce péril m'auriez-vous délaissée?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant?
Quoi, Prince! Quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je? Quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle; &, trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

PHŒDIME.

Ah, traitez-le, Madame, avec plus de justice!
Un grand Roi descend-il jusqu'à cet artifice?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
Sans murmure, à l'Autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse:
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe; &, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grace?

PHŒDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace;
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cede à tes raisons;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHŒDIME.

Vaine erreur des amans, qui, pleins de leurs desirs,

Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle....

MONIME.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi, je puis respirer pour la première fois?
Quoi, cher Prince, avec toi je me verrois unie!
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si long-temps combattu?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime!
Que ne viens-tu?

SCENE II.

MONIME, XIPHARÈS, PHŒDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous....

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu, vous?

XIPHARÈS.

Oui, Madame, & pour toute ma vie.

MONIME.

MONIME.

Qu'entends-je? On me disoit.... Hélas, ils m'ont trahie!

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit & me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace;
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint; il me caresse, & cache son dessein.
Mais moi qui, dès l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvemens ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte;
Il a sçu m'aborder; &, les larmes aux yeux:
On sait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux;
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma Reine;
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
Je vous crains pour vous-même, & je viens à genoux
Vous prier, ma Princesse, & vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace.
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter.

Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, & plus tâchez de lui complaire.
Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il eſt mon père.
Vivez ; & permettez que, dans tous mes malheurs,
Je puiſſe à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah, je vous ai perdu!

XIPHARES.

Généreuſe Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre ſeule bonté n'eſt point ce qui me nuit,
Je ſuis un malheureux que le deſtin pourſuit.
C'eſt lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère;
Et vient de ſuſciter, dans ce moment affreux,
Un ſecret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi? Cet ennemi vous l'ignorez encore?

XIPHARES.

Pour ſurcroit de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux, ſi je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traitre cœur qui m'a pu déceler.

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître:
Frappez. Aucun reſpect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait; & c'eſt moi que vous devez punir.

XIPHARES.

Vous!

MONIME.

Ah, ſi vous ſaviez, Prince, avec quelle adreſſe
Le cruel eſt venu ſurprendre ma tendreſſe!
Quelle amitié ſincère il affectoit pour vous!
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux.
Qui n'auroit cru?... Mais, non, mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à ſa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inſpiroient, & que j'ai mal ſuivis,
M'ont fait taire trois fois par de ſecrets avis.
J'ai dû continuer. J'ai dû dans tout le reſte....
Que ſais-je enfin? J'ai dû vous être moins funeſte.
J'ai dû craindre du Roi les dons empoiſonnés,
Et je m'en punirai, ſi vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi, Madame? C'eſt vous, c'eſt l'amour qui m'expoſe?
Mon malheur eſt parti d'une ſi belle cauſe?
Trop d'amour a trahi nos ſecrets amoureux?
Et vous vous excuſez de m'avoir fait heureux?
Que voudrois-je de plus? Glorieux & fidele,
Je meurs. Un autre ſort au trône vous appelle:
Conſentez-y, Madame; &, ſans plus réſiſter,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi, vous me demandez que j'épouſe un barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous ſépare?

XIPHARÈS.

Songez que, ce matin, ſoumiſe à ſes ſouhaits,

Vous deviez l'épouſer, & ne me voir jamais.

MONIME.

Et connoiſſois-je alors toute ſa barbarie?
Ne voudriez-vous point, qu'approuvant ſa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ſes coups,
Je ſuiviſſe à l'Autel un tyrannique époux;
Et que, dans une main de votre ſang fumante,
J'allaſſe mettre, hélas, la main de votre amante!
Allez; de ſes fureurs ſongez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me perſuader.
Le Ciel m'inſpirera quel parti je dois prendre.
Que ſeroit-ce, grands Dieux, s'il venoit vous ſurprendre?
Que dis-je? On vient. Allez. Courez. Vivez enfin;
Et du moins attendez quel ſera mon deſtin.

SCENE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, à quels périls il expoſoit ſa vie?
C'eſt le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher ſa ſortie.
Va, ne le quitte point; & qu'il ſe garde bien
D'ordonner de ſon ſort, ſans être inſtruit du mien.

X

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons. Une raiſon ſecrette,
Me fait quitter ces lieux, & hâter ma retraite.
Tandis que mes ſoldats, prêts à ſuivre leur Roi,
Rentrent dans mes vaiſſeaux pour partir avec moi,
Venez, & qu'à l'Autel, ma promeſſe accomplie,
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE.

Quoi, Madame, oſez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penſer?

MITHRIDATE.

J'eus mes raiſons alors. Oublions-les, Madame.
Ne ſongez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur eſt un bien qui m'eſt dû.

MONIME.

Hé, pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi, pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez?...

MONIME.

Quoi, Seigneur, vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide, il vous ſied bien de tenir ce diſcours;
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahiſons préparé la plus noire.
Ne vous ſouvient-il plus, cœur ingrat & ſans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu deſcendre,
Pour vous porter au trône où vous n'oſiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, perſécuté,
Revoyez-moi vainqueur, & par-tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèſe adorée,
Aux filles de cent Rois je vous ai préférée;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.
Ah! ſi d'un autre amour le penchant invincible
Dès-lors à mes bontés vous rendoit inſenſible,
Pourquoi chercher ſi loin un odieux époux?
Avant que de partir, pourquoi vous taiſiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu ſi funeſte,
Que le ſort ennemi m'eût ravi tout le reſte;
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'euſſe en vous le ſeul bien qui me pût conſoler?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeſte image,
Vous oſez à mes yeux rappeller le paſſé;
Vous m'accuſez encor, quand je ſuis offenſé.
Je vois que pour un traître un fol eſpoir vous flatte.

A quelle épreuve, ô Ciel, réduis-tu Mithridate?
Par quel charme secret laissai-je retenir
Ce courroux si sévère, & si prompt à punir?
Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est dûe;
Perdez-en la mémoire, aussi-bien que la vue;
Et désormais, sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.
Quelque rang où jadis soient montés mes ayeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hymenée:
Et, malgré mon penchant & mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains;
Du jour que sur mon front on mit ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre;
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un Héros tel que vous.



, où j'étois attachée ;
dont j'avois triomphé ,
l'oubli , je croyois étouffé
mais s'éloignoit de ma vue
surpris , & m'en ont conva
ſſé , je le dois ſoutenir.
ourriez perdre le ſouvenir
ux , où vous m'avez forcée
rs préſent à ma penſée.
roirois incertain de ma foi.
igneur , eſt moins triſte pou
oux , qui m'a fait cet outra
r moi ce cruel avantage ,
rant un éternel ennui ,
n feu , qui n'étoit pas pour

ITHRIDATE.

éponſe. Et , ſans plus me co
neur que je voulois vous fa
ttends pour me déterminer.

MONIME.

vainement vous croyez m'éto
e ſais tout ce que je m'appré
alheurs j'aſſemble ſur ma tête
pris. Rien ne peut m'ébranle
'ainſi je vous oſe parler ;
-delà de cette modeſtie ,
noment , je n'étois point ſortie

Vous vous êtes servi de ma funeste main,
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocens j'ai trahi le mystère ;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de son père,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela jugez. Perdez une rébelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.
J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, & n'ai point de complice ;
Et que, d'un plein succès, vos vœux seroient suivis,
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre fils.

SCENE V.

MITHRIDATE *seul.*

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté ?
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, & je me reconnois.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; & c'est par de tels sacrifices

Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.
Les plus séditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur? Et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier. Qui, malheureux? Ton fils!
Un fils que Rome craint? Qui peut venger son père?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah, dans l'état funeste où ma chûte m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse.
J'ai besoin d'un vengeur, & non d'une maîtresse.
Quoi, ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore; &, loin de la bannir....
Ah, c'est un crime encor dont je la veux punir;
Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, & que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes sentimens timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime! O mon fils! Inutile courroux!
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, & qu'un avis fidèle

De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ! Des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.
J'ai ſçu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah, qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées,
Un cœur déja glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir ?

SCENE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

SEIGNEUR, tous vos ſoldats ne veulent plus partir.
Pharnace les retient, Pharnace leur révele
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace ?

ARBATE.

Il a ſéduit ſes Gardes les premiers;
Et le ſeul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils ſe forment l'image.
Les uns avec tranſport embraſſent le rivage ;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou préſentent leurs dards aux yeux des matelots.

Le désordre est par-tout ; &, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, & parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête ; &, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah ! le traître ! Courez. Qu'on appelle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport
L'a déja fait descendre, & courir vers le port ;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah, qu'est-ce que j'entends !
Perfides, ma vengeance a tardé trop long-temps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette Place.

MITHRIDATE.

Les Romains !

ARCAS.

De Romains le rivage eſt chargé ;
Et bientôt dans ces murs vous êtes aſſiégé.

MITHRIDATE.

Ciel, courons !

(*à Arcas.*) Écoutez. Du malheur qui me preſſe,
Tu ne jouiras pas, infidelle Princeſſe.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi, vous avez pu, trop cruelle à vous-même
Faire un affreux lien d'un sacré diadème?
Ah, ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains!

MONIME

Hé, par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah, du moins attendez qu'un fidèle rapport,
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux

Le rangeoit du parti d'un camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre & daignez écouter....

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante;
Il est mort; & j'en ai, pour garans trop certains,
Son courage & son nom trop suspects aux Romains.
Ah que, d'un si beau sang dès long-temps altérée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée!
Quel ennemi son bras leur alloit opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi, tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes;
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé?
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains & son frère;
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi, qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous;
Tison de la discorde, & fatale furie,
Que le démon de Rome a formée & nourrie.
Et je vis? Et j'attends que de leur sang baigné
Pharnace des Romains revienne accompagné?
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie?
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie.

Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouverai la mort jusques dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument & témoin de toutes mes douleurs;
Bandeau que, mille fois, j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service;
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir,
D'autres armes, sans toi, sauront me secourir;
Et périsse le jour, & la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première.

PHŒDIME.

On vient, Madame, on vient; & j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ses pas.

SCENE II.

MONIME, PHŒDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas, & le cruel Pharnace?

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame. On m'a chargé d'un plus funeste emploi;
Et ce poison vous dit les volontés du Roi.

PHŒDIME.

Malheureuse Princesse!

MONIME.

Ah, quel comble de joie!
Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie,
Que de tous les préſens que m'a fait ſa bonté,
Je reçois le plus cher & le plus ſouhaité.
A la fin je reſpire; & le Ciel me délivre
Des ſecours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtreſſe de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puiſſe de mon ſort diſpoſer à mon choix.

PHŒDIME.

Hélas?

MONIME.

Retiens tes cris, &, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeſte on me vint honorer;
Et lorſque, m'arrachant du doux ſein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtreſſe.
Retourne maintenant chez ces Peuples heureux;
Et, ſi mon nom encor s'eſt conſervé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuſe hiſtoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux deſtin fut toujours ſéparé,
Héros, avec qui même, en terminant ma vie,
Je n'oſe en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce ſacrifice, & puiſſe, en ce moment,
Ce poiſon expier le ſang de mon amant.

SCENE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

ARRESTEZ, arrêtez.

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE.

Arrêtez. J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah, laissez-moi....

ARBATE *jettant le poison.*

Cessez, vous dis-je, & laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
Vivez; & vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

AH, trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le Roi, m'enviant une mort si soudaine,

Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître, & j'ose m'assurer
Que vous-même, avec moi, vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi, le Roi! . . . .

ARBATE.

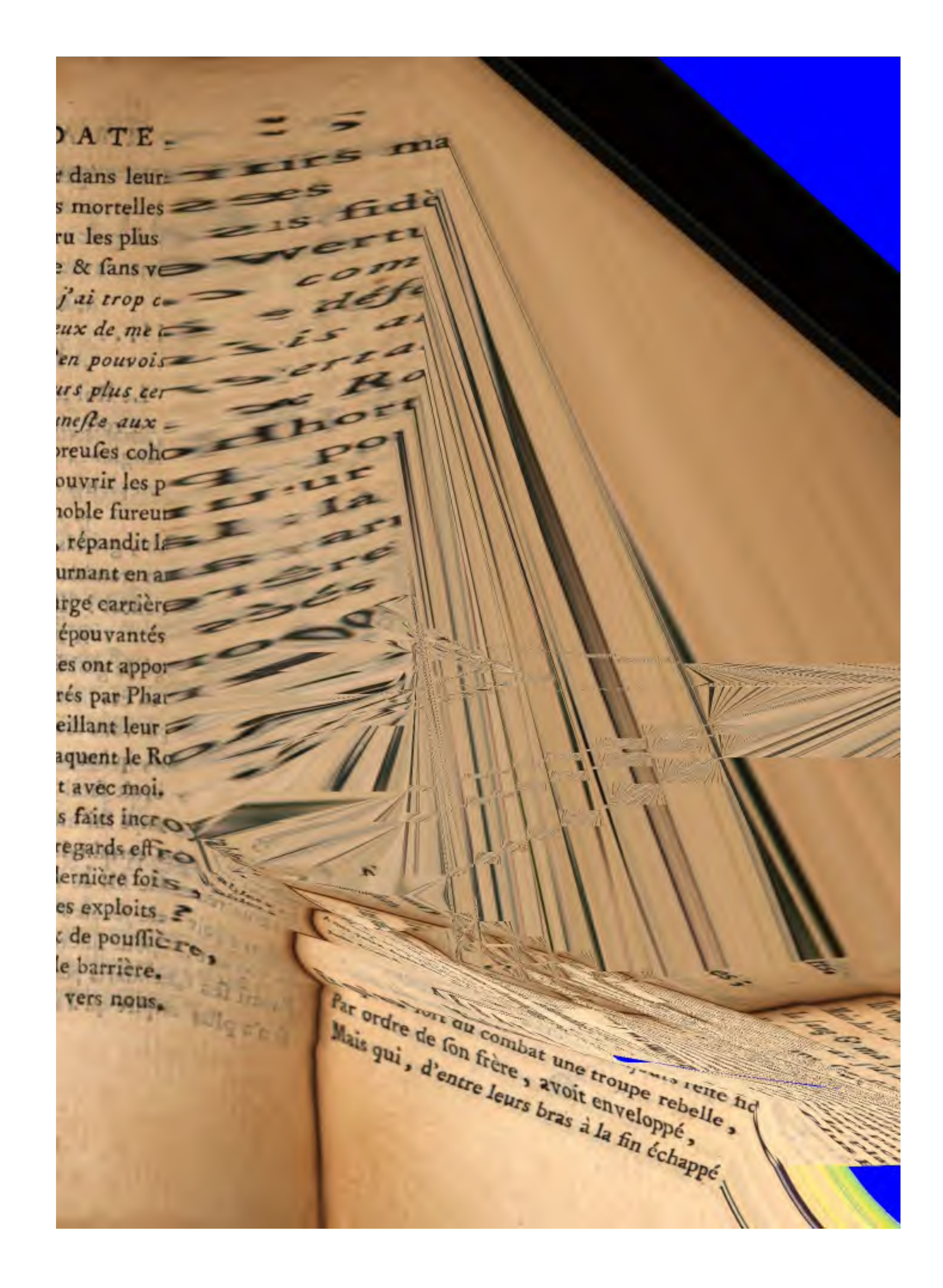
Le Roi touche à son heure dernière,
Madame, & ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès? Ah, grands Dieux! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille,
Xipharès vit encor? Xipharès que mes pleurs . . . .

ARBATE.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule & sans cause allarmée.
Les Romains, qui par-tout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes.
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur & de haine,
Parmi ses étendarts porter l'aigle Romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,


…DATE.
…dans leur…
…s mortelles
…ru les plus
… & sans v…
j'ai trop c…
…ux de me…
…en pouvois
…rs plus ter…
…neste aux…
…reuses coh…
…ouvrir les p…
…noble fureur
…, répandit la
…urnant en a…
…rgé carrière
…épouvantés
…es ont appor…
…rés par Phar…
…eillant leur…
…aquent le Ro…
…t avec moi.
…s faits incro…
…regards eff…
…ernière fois,
…es exploits.
…de poussière,
…le barrière.
…vers nous.

…du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé

Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : *C'en est assez*, m'a-t-il dit, *cher Arbate*,
Le sang & ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.
Aussi-tôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce Héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, & qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie,
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru! j'ai vu de toutes parts
Vaincus & renversés les Romains, & Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste Ciel!

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle;
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé;

Forçant les plus mutins, & regagnant le reste;
Heureux & plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jetter sans vie.
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il poussoit avec peine:
S'il en est temps encor, cours, & sauve la Reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur & mon zèle
M'ont donné, pour courir, une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah, que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand Roi la triste destinée!
Hélas, & plût aux Dieux, qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable! ....
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô Ciel, & les larmes du fils?

SCENE DERNIERE.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, ARCAS, GARDES *qui ſoutiennent Mithridate.*

MONIME.

AH, que vois-je, Seigneur, & quel ſort eſt le vôtre !

MITHRIDATE.

Ceſſez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.

(*montrant Xipharès.*)

Mon ſort, de ſa tendreſſe & de votre amitié,
Veut d'autres ſentimens que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être deshonorée.
J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a ſeule interrompu.
Ennemi des Romains & de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie ;
Et j'oſe me flatter qu'entre les noms fameux,
Qu'une pareille haine a ſignalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur hiſtoire.
Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon deſſein,
Rome en cendre me vit expirer dans ſon ſein.
Mais au moins quelque joie en mourant me conſole.
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;

Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains ;
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant ?
Mais vous me tenez lieu d'Empire & de Couronne ;
Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur, pour Xipharès, vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un & l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.
Vivez, pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger....

MITHRIDATE.

C'en est fait, Madame, & j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici, sur vous, fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite,
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte,
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre, & l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms & votre vie.
Allez, réservez-vous....

XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Moi, Seigneur, que je fuie ?
hue Pharnace impuni, les Romains triomphans
l'éprouvent pas bientôt....

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends ;
'ôt ou tard il faudra que Pharnace périsse ;
'iez-vous aux Romains du soin de son supplice.
Iais je sens affoiblir ma force & mes esprits.
e sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
)ans cet embrassement, dont la douceur me flatte,
/enez, & recevez l'ame de Mithridate.

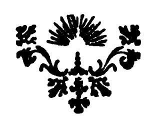
MONIME.

l expire.

XIPHARÈS.

Ah, Madame, unissons nos douleurs ;
Et par tout l'Univers cherchons-lui des vengeurs.

FIN.



IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE.

IL n'y a rien de plus célèbre, dans les Poëtes, que le sacrifice d'Iphigénie; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans Agamemnon, Sophocle dans Electra; & après eux, Lucrèce, Horace, & beaucoup d'autres, veulent qu'on ait, en effet, répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, & qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce au commencement de son premier Livre:

Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœdè
Ductores Danaûm, &c.

Et Clytemnestre dit dans Eschyle, qu'Agamemnon son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les Enfers Iphigénie sa fille qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane ayant eu pitié de cette jeune Princesse, l'avoit enlevée & portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier; & que la Déesse avoit fait trouver en sa place, ou une Biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, & Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses.

Il y a une troisiéme opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs Auteurs, & entr'autres Stesichorus, l'un des plus fameux & des plus anciens Poëtes lyriques, ont écrit qu'il étoit

bien vrai qu'une Princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces Auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias * rapporte & le témoignage & les noms des Poëtes qui ont été de ce sentiment; & il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des Poëtes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que dans le neuviéme Livre de l'Iliade, c'est-à-dire, près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troye, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille, sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différens, & sur-tout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet Auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette Tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse & aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma Tragédie par le secours d'une Déesse & d'une machine, & par une métamorphose qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde & trop incroyable parmi nous?

---

* *Corinth. p.* 125.

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouer dans les Anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu eprésenter telle qu'il m'a plu, & qui, tombant dans le nalheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa ivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être ›ourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi le lénouèment de la Piéce est tiré du fond même de la Piéce ; & il ne faut que l'avoir vue représenter, pour comprendre quel plaisir j'ai fait au Spectateur, & en sauvant à la fin une Princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la Tragédie, & en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce Héros se rend maître, & d'où il enlève Eriphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, Poëte très-connu parmi les Anciens, & dont Virgile * & Quintilien font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses Poëmes, au rapport de Parthenius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette Isle avant que de joindre l'armée des Grecs, & qu'il y avoit même trouvé une Princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses, en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie & de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à

* *Eglog.* 10. *Instit. l.* 10.

le ſuivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma Tragédie ; & je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'eſtime & dans la vénération que j'ai toujours eue pour les Ouvrages qui nous reſtent de l'Antiquité. J'ai reconnu avec plaiſir, par l'effet qu'a produit ſur notre Théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon-ſens & la raiſon étoient les mêmes dans tous les ſiècles. Le goût de Paris s'eſt trouvé conforme à celui d'Athènes. Mes Spectateurs ont été émus des mêmes choſes qui ont mis autrefois en larmes le plus ſavant Peuple de la Grèce, & qui ont fait dire qu'entre les Poëtes, Euripide étoit extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'eſt-à-dire, qu'il ſavoit merveilleuſement exciter la compaſſion & la terreur, qui ſont les véritables effets de la Tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des Modernes ayent témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand Poëte dans le jugement qu'ils ont fait de ſon Alceſte. Il ne s'agit point ici de l'Alceſte ; mais, en vérité, j'ai trop d'obligation à Euripide, pour ne pas prendre quelque ſoin de ſa mémoire, & pour laiſſer échapper l'occaſion de le réconcilier avec ces Meſſieurs. Je m'aſſure qu'il n'eſt ſi mal dans leur eſprit, que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'Ouvrage ſur lequel ils l'ont condamné. J'ai choiſi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raiſon de parler ainſi.

se dis *la plus importante de leurs objections* ; car ils la répétent à chaque page, & ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste qui se meurt, & qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, & de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déja la rame & la barque fatale,
J'entends le vieux Nocher sur la rive infernale.
Impatient il crie : *On t'attend ici-bas,*
Tout est prêt, descends, viens, ne me retardes pas.

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'original ; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'Imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle ; & à côté des vers suivans un *Ad.* qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, & celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déja Caron qui le vient prendre*, Et, au lieu que dans ce passage d'Euripide,

Caron impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces Messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, & qui presse Alceste d'expirer de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, & à mourir de bonne grace ; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir*. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié, ne donneroient pas un démenti au malheureux Imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, & tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisans pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie » que toutes les » morts ensemble lui seroient moins cruelles, que de » la voir dans l'état où il la voit. Il la conjure de l'en» traîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. » Il vit en elle. Il ne respire que pour elle. «

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète & d'Alceste ; que l'un est *un vieux mari*, & l'autre *une Princesse déja sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le Chœur, qu'Alceste toute jeune & dans

la première fleur de ſon âge, expire pour ſon jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceſte qu'elle a deux grands enfans à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, & ſur-tout dans ce beau récit, où l'on dépeint Alceſte mourante au milieu de ſes deux petits enfans qui la tirent en pleurant par la robe, & qu'elle prend ſur ſes bras l'un après l'autre pour les baiſer?

Tout le reſte de leurs critiques eſt à-peu-près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà aſſez pour la défenſe de mon Auteur. Je conſeille à ces Meſſieurs de ne plus décider ſi légerement ſur les Ouvrages des Anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinaſſent, puiſqu'ils avoient envie de le condamner. Ils devoient ſe ſouvenir de ces ſages paroles de Quintilien : » Il faut être extrêmement circonſpect » & très-retenu à prononcer ſur les Ouvrages de ces » grands Hommes, de peur qu'il ne nous arrive, com» me à pluſieurs, de condamner ce que nous n'enten» dons pas. Et, s'il faut tomber dans quelque excès, » encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans » leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choſes: « *Modeſtè tamen & circumſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne, quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac ſi neceſſe eſt in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quàm multa diſplicere, maluerim.*

ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, Fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, Fille d'Hélène & de Théſée.

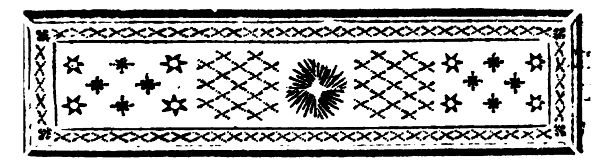
EURYBATE, } Domeſtiques d'Agamemnon.
ARCAS, }

ÆGINE, Femme de la ſuite de Clytemneſtre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

GARDES.

La Scène eſt en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.



IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide.
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous, dans les airs, entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux, à vos désirs toujours si complaisans,
Vous font-ils méconnoître & haïr leurs présens ?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, & d'un hymen si beau,
Veut, dans Troye embrasée, allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt Rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes.
Ces vents, depuis trois mois, enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion, trop long-temps, vous ferment le chemin.
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt.... Mais quels malheurs, dans ce billet tracés,

Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous verſez?
Votre Oreſte, au berceau, va-t-il finir ſa vie?
Pleurez-vous Clytemneſtre, ou bien Iphigénie?
Qu'eſt-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis conſentir!

ARCAS.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprend ce qui le cauſe!
Et juge, s'il eſt temps, ami, que je repoſe.
Tu te ſouviens du jour qu'en Aulide aſſemblés
Nos vaiſſeaux, par les vents, ſembloient être appellés;
Nous partions. Et déja, par mille cris de joie,
Nous menacions, de loin, les rivages de Troye.
Un prodige étonnant fit taire ce tranſport.
Le vent, qui nous flattoit, nous laiſſa dans le port.
Il fallut s'arrêter, & la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inoui me fit tourner les yeux
Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Neſtor, & d'Ulyſſe,
J'offris ſur ſes Autels un ſecret ſacrifice.
Quelle fut ſa réponſe! Et quel devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas?
Vous armez contre Troye une puiſſance vaine;
Si, dans un ſacrifice auguſte & ſolemnel,
Une fille du ſang d'Hélène,

De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'Autel.
Pour obtenir les vents, que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps, tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux; &, sans plus rien oüir,
Fis vœu, sur leurs Autels, de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée!
Je voulois sur le champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappellant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur & la patrie,
Tout ce peuple, ces Rois, à mes ordres soumis,
Et l'Empire d'Asie à la Grèce promis:
De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, & plein de ma grandeur,
Ces noms de Roi des Rois, & de chef de la Grèce,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les Dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,

Vengeant de leurs Autels le ſanglant privilége,
Me venoient reprocher ma pitié ſacrilége ;
Et préſentant la foudre à mon eſprit confus,
Le bras déja levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; & vaincu par Ulyſſe,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le ſupplice.
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
Quel funeſte artifice il me fallut chercher !
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage.
J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, preſſé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, & partir ſon époux.

ARCAS.

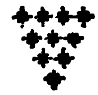
Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que, muet & tranquille,
Ce Héros, qu'armera l'amour & la raiſon,
Vous laiſſe pour ce meurtre abuſer de ſon nom ?
Verra-t-il à ſes yeux ſon amante immolée ?

AGAMEMNON.

Achille étoit abſent, & ſon père Pélée,
D'un voiſin ennemi redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en ſouviens, rappellé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, ſelon toute apparence,
Auroit dû plus long-temps prolonger ſon abſence.
Mais qui peut dans ſa courſe arrêter ce torrent ?
Achille va combattre, & triomphe en courant ;
Et ce vainqueur, ſuivant de près ſa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.

Mais des nœuds plus puiſſans me retiennent le bras.
Ma fille, qui s'approche & court à ſon trépas,
Qui, loin de ſoupçonner un arrêt ſi ſévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de ſon père;
Ma fille.... Ce nom ſeul, dont les droits ſont ſi ſaints,
Sa jeuneſſe, mon ſang, n'eſt pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendreſſe pour elle,
Un reſpect qu'en ſon cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenſer.
Non, je ne croirai point, ô Ciel, que ta juſtice
Approuve la fureur de ce noir ſacrifice!
Tes oracles, ſans doute, ont voulu m'éprouver;
Et tu me punirois ſi j'oſois l'achever.
Arcas, je t'ai choiſi pour cette confidence;
Il faut montrer ici ton zèle & ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine;
Et ſuis, ſans t'arrêter, le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras défends-lui d'avancer;
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point. Prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle eſt morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux;
Et la Religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs ſera ſeule écoutée.

Ceux-mêmes dont ma gloire aigrit l'ambition,
Réveilleront leur brigue & leur prétention;
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse....
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais sur-tout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, & la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée;
Et qu'il veut désormais, jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez. Le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire.
Déja même l'on entre, & j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, parts. Dieux, Ulysse le suit!



SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE

AGAMEMNON.

Quoi, Seigneur, ſe peut-il que d'un cours ſi rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?
D'un courage naiſſant ſont-ce là les eſſais ?
Quels triomphes ſuivront de ſi nobles ſuccès !
La Theſſalie entière, ou vaincue ou calmée,
Leſbos même conquiſe en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne ſont d'Achille oiſif que les amuſemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête ;
Et que puiſſe bientôt le Ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me ſurprend, & me comble de joie ?
Daignez-vous avancer le ſuccès de mes vœux ?
Et bientôt des Mortels ſuis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à ſon ſort unir ma deſtinée.

AGAMEMNON.

Ma fille ? Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

AGAMEMNON *à Ulysse.*

Juste Ciel! Sauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O Ciel! Pour un hymen, quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce, & consume l'armée;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des Dieux,
Il faut du sang peut-être, & du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique?
Voudroit-il insulter à la crainte publique?
Et que le Chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe & les festins?
Ah, Seigneur! Est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, & chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs Phrygiens les effets feront foi,
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi.
Jusques-là je vous laisse étaler votre zèle.
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les Autels d'offrandes & de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen, dont les Dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,

Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret, si quelqu'autre guerrier
Au rivage Troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel! Pourquoi faut-il que ta secrette envie
Ferme à de tels Héros le chemin de l'Asie?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux! Qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vou

AGAMEMNON.

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se re
Que d'un crédule espoir, trop long-temps abusé
Nous attendons les vents, qui nous sont refusé
Le Ciel protége Troye; &, par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passag

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courro

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs Troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie ailleurs, & longue & fortunée,
Devant Troye, en sa fleur, doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainſi, pour vous venger, tant de Rois aſſemblés,
D'un opprobre éternel retourneront comblés,
Et Pâris, couronnant ſon inſolente flamme,
Retiendra ſans péril la ſœur de votre femme.

AGAMEMNON.

Hé quoi! Votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris ſoin de nous venger aſſez?
Les malheurs de Leſbos par vos mains ravagée
Épouvantent encor toute la mer Egée:
Troye en a vu la flamme; &, juſques dans ſes ports,
Les flots en ont pouſſé les débris & les morts.
Que dis-je? Les Troyens pleurent une autre Hélène,
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un ſecret que trahit ſa fierté;
Et ſon ſilence même, accuſant ſa nobleſſe,
Nous dit qu'elle nous cache une illuſtre Princeſſe.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours ſont trop ingénieux.
Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces!
Et je fuirois l'honneur qui m'attend ſur vos traces!
Les Parques à ma mère, il eſt vrai, l'ont prédit,
Lorſqu'un époux mortel fut reçu dans ſon lit.
Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais, puiſqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,

Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon père une obſcure vieilleſſe;
Et, toujours de la gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier?
Ah, ne nous formons point ces indignes obſtacles!
L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont-là nos oracles.
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et, laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur.
C'eſt à Troye, & j'y cours; &, quoi qu'on me prédiſe,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduiſe;
Et quand moi ſeul enfin il faudroit l'aſſiéger,
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'eſt en vos mains que le deſtin la livre.
Je n'aſpire, en effet, qu'à l'honneur de vous ſuivre.
Je ne vous preſſe plus d'approuver les tranſports
D'un amour, qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour, ſoigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée;
Et me défend, ſur-tout, de vous abandonner
Aux timides conſeils qu'on oſe vous donner.

SCENE

SCENE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troye, & poursuivre sa route.
Nous craignions son amour. Et lui-même aujourd'hui,
Par une heureuse erreur, nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y; vous devez votre fille à la Grèce:
Vous nous l'avez promise; &, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire?
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiser,
Laissent mentir les Dieux, sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,

Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux?
N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xanthe?
Et qui, de Ville en Ville, attestiez les sermens,
Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes, dès-lors, de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais, sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans & nos femmes.
Et quand, de toutes parts, assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déja vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses Rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang;
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah, Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime!

Mais que, si vous voyiez, ceint du bandeau mortel,
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui.
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin;
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle;
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis....

SCENE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Ah, que vient-on me dire?

EURYBATE.

La Reine, dont ma course a devancé les pas,

Va remettre bientôt ſa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'eſt quelque temps égarée
Dans ces bois, qui du camp ſemblent cacher l'entrée :
A peine nous avons, dans leur obſcurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amène auſſi cette jeune Eriphile ;
Que Leſbos a livrée entre les mains d'Achille ;
Et qui, de ſon deſtin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle eſt ſemée ;
Et déja, de ſoldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pouſſe au Ciel mille vœux pour ſa félicité.
Les uns, avec reſpect, environnoient la Reine ;
D'autres me demandoient le ſujet qui l'amène.
Mais tous ils confeſſoient que, ſi jamais les Dieux
Ne mirent ſur le trône un Roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs ſecrettes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il ſuffit. Vous pouvez nous laiſſer.
Le reſte me regarde, & je vais y penſer.



SCENE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste Ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes, au moins, soulager ma douleur!
Triste destin des Rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,
Nous nous voyons, sans cesse, assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

ULYSSE.

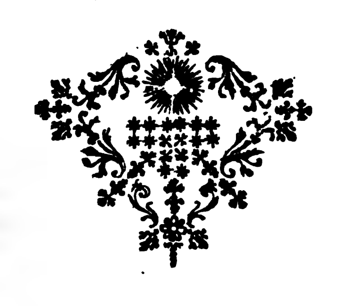
Je suis père, Seigneur, & foible comme un autre.
Mon cœur se met, sans peine, en la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le sait, il l'attend; &, s'il la voit tarder,
Lui-même, à haute voix, viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames;

Et la perfide Troye abandonnée aux flammes;
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux;
Hélène, par vos mains, rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siécles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.
Je cede, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

NE les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laiſſons-les dans les bras d'un père & d'un époux.
Et tandis qu'à l'envie leur amour ſe déploie,
Mettons en liberté ma triſteſſe & leur joie.

DORIS.

Quoi, Madame, toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des ſujets de pleurs?
Je ſais que tout déplaît aux yeux d'une captive;
Qu'il n'eſt point, dans les fers, de plaiſir qui la ſuive.
Mais, dans le temps fatal que, repaſſant les flôts,
Nous ſuivions, malgré nous, le vainqueur de Leſbos;
Lorſque, dans ſon vaiſſeau, priſonnière timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je? Vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincère avec vous eſt unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de ſœur;
Et vous ſeriez dans Troye avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon père l'appelle,

Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un ſort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble, & croît à chaque pas.

ERIPHILE.

Hé quoi, te ſemble-t-il que la triſte Eriphile
Doive être de leur joie un témoin ſi tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aſpect d'un bonheur, dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'orgueil d'une ſuperbe mère;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remiſe, dès l'enfance, en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je reſpire,
Sans que mère ni père ait daigné me ſourire.
J'ignore qui je ſuis; &, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur;
Et, quand je veux chercher le ſang qui m'a fait naître,
Me dit que, ſans périr, je ne me puis connoître.

DORIS.

Non, non, juſques au bout vous devez le chercher
Un oracle toujours ſe plaît à ſe cacher;
Toujours, avec un ſens, il en préſente un autre.
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'eſt-là tout le danger que vous pouvez courir;
Et c'eſt, peut-être, ainſi que vous devez périr.
Songez que votre nom fût changé dès l'enfance.

ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon ſort que cette connoiſſance;

Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permît jamais de pénétrer plus loin.
Hélas, dans cette Troye, où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue!
J'allois, en reprenant & mon nom & mon rang,
Des plus grands Rois, en moi, reconnoître le sang.
Déja je découvrois cette fameuse Ville.
Le Ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille;
Tout céde, tout ressent ses funestes efforts.
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue;
Et, de tant de grandeurs, dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah, que perdant, Madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.
Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut, & tout ce qui doit être.
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va, sous son appui, présenter un asyle;
Elle vous l'a promis & juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ERIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen, de mes maux, étoit le plus funeste!

DORIS.

Quoi, Madame?

ERIPHILE.

Tu vois, avec étonnement,
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute, & tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangère, inconnue & captive.
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux & des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha, d'un coup, ma naissance & ton père,
De qui, jusques au nom tout doit m'être odieux,
Est de tous les Mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah, que me dites-vous?

ERIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.
Mais mon cœur, trop pressé, m'arrache ce discours;
Et te parle une fois, pour se taire toujours.
Ne me demande point, sur quel espoir fondée,
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs,
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs:
Le Ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine

A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour, qui dans les fers nous jetta toutes deux;
Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai, long-temps, sans lumière & sans vie;
Enfin, mes foibles yeux cherchèrent la clarté,
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, & d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis, contre moi, mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, & ne sçus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager.
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée!
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,
Que pour m'armer contre elle, &, sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine!
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourmens que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher!

ERIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais, quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir.
Une secrette voix m'ordonna de partir;
Me dit qu'offrant ici ma présence importune;
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être, approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amène, & non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance;
Ou plutôt leur hymen me servira de loi;
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris; & par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens si long-temps ignorés,
Et que ma folle amour a trop deshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame! Et que pour votre vie...

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.



SCENE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous! Et quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine;
Un moment, à mon tour, ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie, à vos yeux, n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je....

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père,
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs! Quel pouvoir! Déja la renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie & mon étonnement!
Dieux, avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON *à part.*

Grands Dieux, à son malheur dois-je la préparer !

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement ;
N'osez-vous, sans rougir, être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princesse,
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois, lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périſſe le Troyen auteur de nos allarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ſes vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent ſur-tout prendre ſoin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les Dieux, depuis un temps, me ſont cruels & ſourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux ſacrifice.

AGAMEMNON.

Puiſſai-je auparavant fléchir leur injuſtice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me ſera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'Autel votre heureuſe famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taiſez?

AGAMEMNON.

Vous y ſerez, ma fille.
Adieu.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je ſoupçonner?
D'une ſecrette horreur je me ſens friſſonner.
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Juſtes Dieux, vous ſavez pour qui je vous implore!

ERIPHILE.

Quoi, parmi tous les ſoins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur ſuffit pour vous faire trembler!
Hélas, à quels ſoupirs ſuis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
Étrangère par-tout, n'ai pas, même en naiſſant,
Peut-être reçu d'eux un regard careſſant!
Du moins, ſi vos reſpects ſont rejettés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le ſein d'une mère;
Et de quelque diſgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne ſont point eſſuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas long-temps contre les ſoins d'Achille.

Sa gloire, ſon amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent ſur mon ame un trop juſte pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je penſe?
Cet amant, pour me voir, brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père, de ſi loin, m'ordonne de chercher,
S'empreſſe-t-il aſſez pour jouir d'une vue,
Qu'avec tant de tranſports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aſpect ſouhaité ſe découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout; & d'un regard timide,
Sans ceſſe parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur, pour le chercher, voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin, ſans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,
Lui ſeul ne paroît point. Le triſte Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer ſon nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce myſtère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les ſoins de la guerre auroient-ils, en un jour,
Éteint dans tous les cœurs la tendreſſe & l'amour.
Mais non. C'eſt l'offenſer par d'injuſtes allarmes.
C'eſt à moi que l'on doit le ſecours de ſes armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans,
Dont le père d'Hélène a reçu les ſermens.
Lui ſeul de tous les Grecs, maître de ſa parole,
S'il part contre Ilion, c'eſt pour moi qu'il y vole;

Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, il faut partir sans que rien nous retienne;
Et sauver, en fuyant, votre gloire & la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit & distrait,
Votre père ait paru vous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée;
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ERIPHILE.

Qu'entens-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;

Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une Déesse.
Mais puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il differe.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(*à Eriphile.*)

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre.
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon hymen Achille a changé de pensée;
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas;
Et vous cherchez ici quelqu'autre que Calchas!

ERIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux,
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène.
Me verra-t-on, sans vous, partir avec la Reine ?

ERIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir.

ERIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser.
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.
Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie.

ERIPHILE.

Moi! Vous me soupçonnez de cette perfidie ?
Moi, j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui, toujours tout sanglant, se présente à mes yeux;
Qui la flamme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos....

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide.
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez;
Ces bras que dans le sang vous avez vu baignés;
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme;

Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame;
Et, loin d'en déteſter le cruel ſouvenir,
Vous vous plaiſez encore à m'en entretenir.
Déja, plus d'une fois, dans vos plaintes forcées
J'ai dû voir, & j'ai vu le fond de vos penſées.
Mais toujours ſur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faiſois-je! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule je l'aimois. Mon cœur, même aujourd'hui,
De ſon parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me ſuis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéreſſés,
Et la perte d'un cœur que vous me raviſſez.
Mais que, ſans m'avertir du piége qu'on me dreſſe,
Vous me laiſſiez chercher juſqu'au fond de la Grèce
L'ingrat, qui ne m'attend que pour m'abandonner;
Perfide, cet affront ſe peut-il pardonner?

ERIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me ſurprendre,
Madame. On ne m'a pas inſtruite à les entendre;
Et les Dieux, contre moi dès long-temps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuſer l'injuſtice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertiſſe?
Avez-vous pu penſer qu'au ſang d'Agamemnon
Achille préférât une fille ſans nom,

Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre.

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, & bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil & ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime;
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient sçu le toucher.
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas, de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

IL est donc vrai, Madame, & c'est vous que je vois!
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide? Vous? Hé, qu'y venez-vous faire?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos voeux seront contens;
Iphigénie encor n'y sera pas long-temps.

SCENE VII.

ACHILLE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit ! Veillai-je ? Ou n'est-ce point un songe ?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge ?
Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter.
Mais, si d'un enemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas.
Vous savez.....

ERIPHILE.

Quoi, Seigneur, ne le savez-vous pas ?
Vous, qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même, & hâté leur voyage ?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ERIPHILE.

Quoi, lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne ?
Quoi ? Vous, qui de sa fille adoriez les attraits.....

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame ; &, si l'effet eut suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.

Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je? En ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, & sembloient m'annoncer,
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCENE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher!
Orgueilleuse rivale, on t'aime, & tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures?
Ah, plutôt.... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout près d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer seule, & mourir sans vengeance.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Seigneur, nous partions ; & mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille & le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte :
Mais, lui-même étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, & de nous arrêter !
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il differe,
Et vous cherche, brûlant d'amour & de colère.
Près d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître & confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille,
Vous pouvez à l'Autel envoyer votre fille ;
Je l'attends. Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.
Tout y ressent la guerre, & non point l'hymenée.
Le tumulte d'un camp, soldats & matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi,
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi? Que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée:
Vous êtes dans un camp....

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis;

Où je vois sous vos loix marcher la Grèce entière;
Où le fils de Thétis va m'appeller sa mère.
[illegible]ns quel palais superbe, & plein de ma grandeur,
[illegible]s-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raiſons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux;
D'un ſpectacle ſi doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point rougir ici de ma préſence.

AGAMEMNON.

J'avois plus eſpéré de votre complaiſance:
Mais, puiſque la raiſon ne vous peut émouvoir;
Puiſqu'enfin ma prière a ſi peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande;
Madame. Je le veux, & je vous le commande.
Obéiſſez.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE *ſeule.*

D'où vient que, d'un ſoin ſi cruel,
L'injuſte Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de ſon nouveau rang m'oſe-t-il méconnoître?
Me croit-il à ſa ſuite indigne de paroître?
Ou, de l'Empire encor timide poſſeſſeur,
N'oſeroit-il d'Hélène ici montrer la ſœur?
Et pourquoi me cacher? Et, par quelle injuſtice,
Faut-il que ſur mon front ſa honte rejailliſſe?

Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y réſout.
Ma fille, ton bonheur me conſole de tout!
Le Ciel te donne Achille, & ma joie eſt extrême
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même.

SCENE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout ſuccéde, Madame, à mon empreſſement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclairciſſement;
Il en croit mes tranſports; &, ſans preſque m'entendre,
Il vient, en m'embraſſant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les Dieux vont s'appaiſer. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
Que Neptune & les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le ſang que ſa main va verſer.
Déja dans les vaiſſeaux la voile ſe déploie,
Déja, ſur ſa parole, ils ſe tournent vers Troye.
Pour moi, quoique le Ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte, à regret, la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hymenée,
Puis-je ne point chérir l'heureuſe occaſion
[illegible]ller du ſang Troyen ſceller notre union,

Et de laisser bientôt, sous Troye ensevelie,
Le deshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE
ERIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

PRINCESSE, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'autel vous destine un époux.
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La Reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune Princesse;
Le Ciel a sur son front imprimé sa noblesse;
De larmes, tous les jours, ses yeux sont arrosés;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même, où m'emportoit une aveugle colère!
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misere.
Que ne puis-je aussi-bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours!
Je lui prête ma voix: je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle est votre captive; & ses fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.

Commencez donc par-là cette heureuse journée:
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un Roi qui, non content d'effrayer les Mortels,
A des embrasemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire;
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter, en tout, les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ERIPHILE.

Oui, Seigneur; &, sans conter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp & loin de votre vue,
Toujours infortunée & toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous cachent la moitié.

ACHILLE.

C'eſt trop, belle Princeſſe. Il ne faut que nous ſuivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCENE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

MADAME, tout eſt prêt pour la cérémonie.
Le Roi, près de l'autel, attend Iphigénie;
Je viens la demander. Ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui puiſſiez la défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme, & l'accuſe à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé ſon ſecret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme eſt toute prête.

Dût tout cet appareil retomber ſur ma tête ;
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce ſoit, parlez, & ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes ſon amant, & vous êtes ſa mère ;
Gardez-vous d'envoyer la Princeſſe à ſon père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous ?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la ſacrifier.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ERIPHILE.

O Ciel, quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?
Ce diſcours, ſans horreur, ſe peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah, Seigneur, plût au Ciel que je puſſe en douter !

Par la voix de Calchas l'Oracle la demande ;
De toute autre victime il refuſe l'offrande ;
Et les Dieux, juſques-là, protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troye & les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable !

IPHIGÉNIE.

Ciel, pour tant de rigueur, de quoi ſuis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois deſtinée !

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper, feignoit cet hymenée.
Tout le camp même encore eſt trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'eſt donc à moi d'embraſſer vos genoux.

ACHILLE *la relevant.*

Ah, Madame !

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune.
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe, ſi mes pleurs peuvent vous attendrir !
ne mère à vos pieds peut tomber ſans rougir.
eſt votre épouſe, hélas, qui vous eſt enlevée !
s cet heureux eſpoir je l'avois élevée.
ous que nous cherchions ſur ce funeſte bord ;

Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asyle, ses Dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter,
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCENE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

MADAME, je me tais, & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille?
Une mère, pour vous, croit devoir me prier.
Une Reine, à mes pieds, se vient humilier.
Et, me deshonorant par d'injustes allarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
[illegible]dre à vos jours plus d'intérêt que moi?
[illegible]e, on s'en peut reposer sur ma foi!
[illegible]regarde; &, quoiqu'on entreprenne,

Je réponds d'une vie, où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre; & je cours vous venger;
Et punir à la fois le cruel stratagême
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah, demeurez, Seigneur, & daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, Madame, un barbare osera m'insulter?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt Rois ses rivaux;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux;
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content & glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant, aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel;
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice;
Que ma crédule main conduise le couteau;
Qu'au lieu de votre époux, je sois votre bourreau.
Et quel étoit pour vous ce sanglant hymenée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
i donc, à leur fureur livrée en ce moment;

Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel, qui m'a pu mépriser,
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimez, si, pour grace dernière,
Vous daigniez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoiqu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui votre père? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, Seigneur, je vous le dis encore;
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, & dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense;
Et loin d'oser ici par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,

Loin que par mes diſcours je l'attiſe moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu ſouffrir tous les noms odieux,
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,
Il ne gémiſſe pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de ſon ſang ſe plaît à ſe priver?
Pourquoi me perdroit-il, s'il pouvoit me ſauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ſes larmes ſe répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs ſon cœur déja troublé,
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, Madame, parmi tant de ſujets de crainte,
Ce ſont-là les frayeurs dont vous êtes atteinte!
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe!
On me ferme la bouche! On l'excuſe! On le plaint!
C'eſt pour lui que l'on tremble, & c'eſt moi que l'on craint!
Triſte effet de mes ſoins! Eſt-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu ſi tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, & comme indifférente

J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante:
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presqu'en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Quel trouble! Quel torrent de mots injurieux
Accusoit à la fois les hommes & les Dieux!
Ah, que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie!
Qui sait même, qui sait si le Ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas, il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

SCENE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, &, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des Gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien, c'eſt donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame, & je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame!... Ah, Seigneur, où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuſte prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE.

Quel eſt votre deſſein, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triſte entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je ſais juſqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon père eſt jaloux de ſon autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laiſſez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mère oppreſſée;
Et que ne pourra point m'inſpirer la penſée
De prévenir les pleurs que vous verſeriez tous,
D'arrêter vos tranſports, & de vivre pour vous!

ACHILLE.

Enfin, vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui, l'une & l'autre, un conſeil ſalutaire;

Rappellez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & sur-tout pour le sien.
Je perds trop de momens en des discours frivoles,
Il faut des actions, & non pas des paroles.

(*à Clytemnestre.*)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS.

AH, que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame ? Et quel cœur si farouche....

ERIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile !
N'as-tu pas vu sa gloire, & le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai sui les signes trop certains.
Ce Héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre ;
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des Lions & des Ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer & changer de visage.
Et tu la plains, Doris ? Par combien de malheurs

Ne lui voudrois-je point diſputer de tels pleurs?
Quand je devrois, comme elle, expirer dans une heure....
Mais que dis-je expirer! Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche ſommeil crois-tu qu'enſeveli,
Achille aura pour elle impunément pâli?
Achille à ſon malheur ſaura bien mettre obſtacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle,
Que pour croître à la fois ſa gloire & mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de ſon amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On ſupprime des Dieux la ſentence mortelle;
Et, quoique le bûcher ſoit déja préparé,
Le nom de la victime eſt encore ignoré.
Tout le camp n'en ſait rien. Doris, à ce ſilence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendra les aſſauts qu'on lui prépare ici?
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le déſeſpoir de toute une famille,
Le ſang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant tout prêt à l'accabler:
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée?
Je ſuis, & je ſerai la ſeule infortunée.
Ah, ſi je m'en croyois!

DORIS.

Quoi, que méditez-vous?

ERIPHILE.

...ui m'arrête & retient mon courroux;

Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulger la menace,
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux & contre leurs autels.

DORIS.

Ah, quel dessein, Madame!

ERIPHILE.

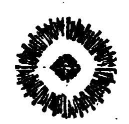
Ah, Doris, quelle joie!
Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye!
Si, troublant tous les Grecs & vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnom;
Si leur haine, de Troye oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle;
Et si, de tout le camp, mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux.

DORIS.

J'entends du bruit. On vient. Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et, pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.



SCENE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie:
Loin que ma fille pleure, & tremble pour sa vie;
Elle excuse son père, & veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse;
Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison:
Il croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée:
Qu'attend-t-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux...?

SCENE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ! Quel discours ! Ma fille, vous pleurez ;
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.

Quel trouble ! Mais tout pleure, & la fille & la mère.
Ah, malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi ;
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre.
Vos ordres, sans détours, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ;
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de père.
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;
[illegible]r qui tant de fois prodiguant vos caresses,
[illegible]'avez point du sang dédaigné les foiblesses.

Hélas ; avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter.
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non, que la peur du coup dont je suis menacée,
Me fasse rappeller votre bonté passée.
Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sçu renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur ;
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hymenée.
Déja sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses allarmes.
Ma mère est devant vous, & vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières ;

Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai réſiſté.
Croyez-en cet amour, par vous-même atteſté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit ſouſcrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous ſacrifiois mon rang, ma ſûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée;
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompés les ſoins d'un père infortuné,
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous aſſurez point ſur ma foible puiſſance,
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à ſon zèle indiſcret,
L'affranchiſſent d'un joug qu'il portoit à regret!
Ma fille, il faut céder. Votre heure eſt arrivée.
Songez-bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conſeil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née.
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grecs qui vont vous immoler,
Reconnoiſſent mon ſang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

... ne démentez point une race funeſte.
... vous êtes le ſang d'Atrée & de Thyeſte.
... u de votre fille, il ne vous reſte enfin
... n faire à ſa mère un horrible feſtin.

Barbare!

Barbare, c'eſt donc là cet heureux ſacrifice
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice!
Quoi, l'horreur de ſouſcrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fauſſe triſteſſe?
Penſez-vous par des pleurs prouver votre tendreſſe?
Où ſont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de ſang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre réſiſtance?
Quel champ couvert de morts me condamne au ſilence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la ſauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire?
Le Ciel, le juſte Ciel, par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione ſa fille.
Laiſſez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il eſt trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime?
Pourquoi vous impoſer la peine de ſon crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer ſa folle amour du plus pur de mon ſang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalouſie,
Cette Hélène, qui trouble & l'Europe & l'Aſie,
Vous ſemble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois?

Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère ;
Théſée avoit oſé l'enlever à ſon père,
Vous ſavez, & Calchas mille fois vous l'a dit ;
Qu'un hymen clandeſtin mit ce Prince en ſon lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeſſe,
Que ſa mère a cachée au reſte de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, & ſon honneur bleſſé
Sont les moindres des ſoins dont vous êtes preſſé.
Cette ſoif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous ſervir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'eſt à ces Dieux que vous ſacrifiez ;
Et loin de repouſſer le coup qu'on vous prépare ;
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre ſang vous courez le payer ;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut diſputer votre place.
Eſt-ce donc être père ? Ah, toute ma raiſon
Céde à la cruauté de cette trahiſon.
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle ;
Portera ſur ma fille une main criminelle !
Déchirera ſon ſein ! &, d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemés !

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice ;
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tous sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère ;
Et vous, rentrez, ma fille, & du moins à mes loix
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCENE V.

AGAMEMNON *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux, si dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
Hélas, en m'imposant une loi si sévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père !

SCENE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,

Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout ſentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, ſous mon nom à l'autel appellée,
Je ne l'y conduiſois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abuſant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi ſi honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en penſe?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offenſe?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins.
Ma fille ignore encor mes ordres ſouverains;
Et, quand il ſera temps qu'elle en ſoit informée,
Vous apprendrez ſon ſort, j'en inſtruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah, je ſais trop le ſort que vous lui réſervez!

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puiſque vous le ſavez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O Ciel, le puis-je *croire*
Qu'on oſe des fureurs avouer la plus noire!
Vous croyez qu'approuvant vos deſſeins odieux,
Je vous laiſſe immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y *conſente*?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du ſoin de ma famille ?
Ne pourrai-je, ſans vous, diſpoſer de ma fille ?
Ne ſuis-je plus ſon père ? Êtes-vous ſon époux ?
Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'eſt plus à vous.
On ne m'abuſe point par des promeſſes vaines.
Tant qu'un reſte de ſang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon ſort unir tous ſes momens,
Je défendrai mes droits fondés ſur vos ſermens;
Et n'eſt-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée.
Accuſez & Calchas & le camp tout entier,
Ulyſſe, Ménélas, & vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Aſie embraſſant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offenſant de mes juſtes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la ſauver, vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchiez que Troye.

Je vous fermois le champ, où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, ſa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juſte Ciel! puis-je entendre & ſouffrir ce langage!
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage!
Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Theſſaliens oſerent-ils deſcendre?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma ſœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où ſont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer & leur chef & le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Leſbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à ſon époux?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé?

Votre fille me plut, je prétendis lui plaire:
Elle est de mes sermens seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats;
Ma foi lui promit tout, & rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris.
Je voulois votre fille, & ne parts qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, & juge, à vos discours;
Combien j'acheterois vos superbes secours.
De la Grèce déja vous vous rendez l'arbitre;
Ses Rois, à vous oüir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos loix.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
Je veux moins de valeur, & plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère.
D'Iphigénie encor je respecte le père.

Peut-être, ſans ce nom, le chef de tant de Rois
M'auroit oſé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'eſt à vous de m'entendre.
J'ai votre fille enſemble & ma gloire à défendre
Pour aller juſqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent paſſer.

SCENE VII.

AGAMEMNON *ſeul.*

Et voilà ce qui rend ſa perte inévitable.
Ma fille toute ſeule étoit plus redoutable.
Ton inſolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons ſa violence.
Ma gloire intéreſſée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur,
Ma pitié ſembleroit un effet de ma peur.
Holà, Gardes, à moi.



SCENE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre ſanguinaire ?
Cruel, à quel combat faut-il te préparer !
Quel eſt cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra ſon ſang contre un père homicide.
Je verrai mes ſoldats, moins barbares que moi,
Reſpecter dans ſes bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous mépriſe.
Mais ma fille en eſt-elle à mes loix moins ſoumiſe ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon ſacrilége zèle ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je ſur elle ?
Quelques prix glorieux qui me ſoient propoſés,
Quels lauriers me plairont de ſon ſang arroſés ?
Je veux fléchir des Dieux la puiſſance ſuprême.
Ah, quels Dieux me ſeroient plus cruels que moi-même !
Non, je ne puis. Cédons au ſang, à l'amitié,
Et ne rougiſſons plus d'une juſte pitié.

Qu'elle vive. Mais quoi ? Peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au ſuperbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui céde, & qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole ſoin mon eſprit s'embarraſſe ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ſes yeux ſoit un ſujet d'ennui :
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appellez la Princeſſe, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCENE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

GRANDS Dieux, ſi votre haine
Perſévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains !
Loin de la ſecourir, mon amitié l'opprime ;
Je le ſais. Mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuſes loix,
Vous me la demandiez une ſeconde fois.

SCENE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ERIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, Madame, allez, prenez ſoin de ſa vie.
Je vous rends votre fille, & je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ſes pas.
Mes Gardes vous ſuivront commandés par Arcas.
Je veux bien excuſer ſon heureuſe imprudence.
Tout dépend du ſecret & de la diligence.
Ulyſſe ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez que ce départ ne leur ſoit révélé.
Cachez bien votre fille, & que tout le camp croie
Que je la retiens ſeule, & que je vous renvoie.
Fuyez. Puiſſent les Dieux, de mes larmes contens,
A mes triſtes regards ne l'offrir de long-temps.
Gardes, ſuivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur !

IPHIGÉNIE.

Ah, mon père !

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empreſſement ſévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriſer,
Par de feintes raiſons je m'en vais l'abuſer ;

Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCENE XI.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

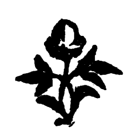
DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ERIPHILE.

Ah, je succombe enfin!
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raisons. Il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

CESSE de m'arrêter. Va, retourne à ma mère;
Ægine, il faut des Dieux appaiſer la colère.
Pour ce ſang malheureux qu'on veut leur dérober;
Regarde quel orage eſt tout prêt à tomber.
Conſidère l'état où la Reine eſt réduite.
Voi comme tout le camp s'oppoſe à notre fuite;
Avec quelle inſolence, ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.
Nos Gardes repouſſés, la Reine évanouie....
Ah, c'eſt trop l'expoſer, ſouffre que je la fuie!
Et, ſans attendre ici ſes ſecours impuiſſans,
Laiſſe-moi profiter du trouble de ſes ſens.
Mon père même, hélas, puiſqu'il faut te le dire;
Mon père, en me ſauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame! Quoi donc? Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offenſé.
Mais le Roi qui le hait, veut que je le haïſſe.
Il ordonne à mon cœur cet affreux ſacrifice,

Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame!

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence! Ah, rigueur inouie!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
Mourons, obéissons.... Mais qu'est-ce que je voi?
Dieux, Achille!

SCENE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

VENEZ, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris, ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; & bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, & quelques Chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite.
Tout le reste, assemblé près de mon étendart,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asyle.
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'*Achille*.
Quoi, Madame, est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.

Vous fiez-vous encore à de si foibles armes ?
Hâtons-nous. Votre père a déja vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir ! Ah, cessez de tenir ce langage !
Songez-vous quel serment vous & moi nous engage !
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours !

IPHIGÉNIE.

Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit ; & les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejettée.
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles.
Signalez ce Héros à la Grèce promis,
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déja Priam pâlit. Déja Troye, en allarmes,

Redoute mon bûcher, & frémit de vos larmes.
Allez, & dans ſes murs vuides de Citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille,
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'eſpère que du moins un heureux avenir;
A vos faits immortels joindra mon ſouvenir;
Et qu'un jour mon trépas, ſource de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une ſi belle hiſtoire.
Adieu, Prince, vivez digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funeſtes adieux.
En vain, par ce diſcours, votre cruelle adreſſe
Veut ſervir votre père, & tromper ma tendreſſe.
En vain vous prétendez, obſtinée à mourir,
Intéreſſer ma gloire à vous laiſſer périr
Ces moiſſons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes;
Ma main, en vous ſervant les trouve toutes prêtes;
Et qui de ma faveur ſe voudroit honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous aſſurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonne de vivre.
Venez, Madame, il faut les en croire, & me ſuivre.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi? Que, contre un père oſant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter?
Où ſeroit le reſpect, & ce devoir ſuprême....

ACHILLE.

Vous ſuivrez un époux avoué par lui-même.

C'eſt un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des ſermens que pour les violer ?
Vous-même, que retient un devoir ſi ſévère,
Quand il vous donne à moi, n'eſt-il point votre père ?
Suivez-vous ſeulement ſes ordres abſolus,
Quand il ceſſe de l'être, & ne vous connoît plus ?
Enfin c'eſt trop tarder, ma Princeſſe ; & ma crainte....

IPHIGÉNIE.

Quoi, Seigneur, vous iriez juſques à la contrainte ?
D'un coupable tranſport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
Ma gloire vous ſeroit moins chère que ma vie ?
Ah, Seigneur, épargnez la triſte Iphigénie !
Aſſervie à des loix que j'ai dû reſpecter,
C'eſt déja trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuſte victoire.
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je ſaurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du ſecours dangereux que vous me préſentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéiſſez, cruelle ;
Et cherchez une mort qui vous ſemble ſi belle.
Portez à votre père un cœur, où j'entrevoi
Moins de reſpect pour lui, que de haine pour moi.
Une juſte fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'autel, & moi, j'y cours, Madame.
Si de ſang & de morts le Ciel eſt affamé,
Jamais de plus de ſang ſes autels n'ont fumé ;



veugle amour tout ſera légitime.
deviendra la première victime.
r, par mes mains détruit & renverſé.
ang des bourreaux nagera diſperſé.
s les horreurs de ce déſordre extrême
e frappé tombe, & périt lui-même
vos reſpects voyant les triſtes fruits
ſſez les coups que vous aurez condui

IPHIGÉNIE.

eur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m
ui veux ma mort, me voilà ſeule,
, juſte Ciel, ma vie & mon effroi;
ci des traits qui n'accablent que moi

SCENE III.

NESTRE, IPHIGÉNIE,
EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

e la défendrai contre toute l'armée
ous trahiſſez votre Reine opprimée

EURYBATE.

ame, il ſuffit que vous nous comm
s verrez combattre, & mourir à vos
os foibles mains que pouvez-vous at
nt d'ennemis qui pourra vous défendre?
us un vain peuple en déſordre aſſemblé

C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.
La piété sévère exige son offrande.
Le Roi, de son pouvoir, se voit déposséder;
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille à qui tout cede, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame? Et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie;
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre & lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais.... Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre & les Dieux & les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats, peut-être, indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.

Allez. Laiſſez aux Grecs achever leur ouvrage ;
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher, qui m'attend, trop voiſin de ces lieux ;
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout, ſi vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas préſenté !...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahiſon le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreſte mon frère.
Puiſſe-t-il être, hélas, moins funeſte à ſa mère !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; & rappellant votre vertu ſublime....
Eurybate, à l'autel conduiſez la victime.



SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

AH, vous n'irez pas seule, & je ne prétends pas....
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame? Et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas, je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois, sans sortir de la vie!

ÆGINE.

Ah, savez-vous le crime, & qui vous a trahie,
Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein?
Eriphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Megère en ses flancs a porté!
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jetté!
Quoi, tu ne mourras point? Quoi, pour punir son crime....
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi, pour noyer les Grecs & leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abysmes nouveaux?

Quoi, lorſque les chaſſant du port qui les recèle;
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents ſi long-temps accuſés,
Ne te couvriront pas de ſes vaiſſeaux briſés?
Et toi, Soleil, & toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Atrée;
Toi, qui n'oſas du père éclairer le feſtin,
Recule, ils t'ont appris ce funeſte chemin!
Mais, cependant, ô Ciel! O mère infortunée!
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux, par ſon père apprêtés.
Calchas va dans ſon ſang.... barbares, arrêtez;
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, & ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ſes coups.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS.

N'EN doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous:
Achille en ce moment exauce vos prières;
Il a briſé des Grecs les trop foibles barrières.
Achille eſt à l'autel. Calchas eſt éperdu.
Le fatal ſacrifice eſt encor ſuſpendu.

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main de sang toute fumante;
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah, courons, cher Arcas!
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai par-tout. Mais Dieux! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

SCENE DERNIERE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, Madame, elle vit, & les Dieux sont contens.
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'eſt moi, qui, long-temps contre elle & contre vous,
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux:
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'auſtères conſeils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puiſqu'enfin le Ciel eſt appaiſé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai cauſé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, Prince! O Ciel! Je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saiſi d'horreur, de joie, & de raviſſement.
Jamais jour n'a parut ſi mortel à la Grèce.
Déja de tout le camp la Diſcorde maîtreſſe
Avoit ſur tous les yeux mis ſon bandeau fatal,
Et donné du combat le funeſte ſignal.
De ce ſpectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille, & contre elle l'armée.
Mais, quoique ſeul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déja couloit le ſang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'eſt avancé,
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute:
Vous, Achille, a-t-il dit, *& vous Grecs, qu'on m'écoute.*

Le

Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, & m'inſtruit de ſon choix.
Un autre ſang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laiſſer ſa vie.
Théſée, avec Hélène uni ſecrettement,
Fit ſuccéder l'hymen à ſon enlevement.
Une fille en ſortit, que ſa mère a celée,
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.
Sous un nom emprunté, ſa noire deſtinée
Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend; elle eſt devant vos yeux;
Et c'eſt elle, en un mot, que demandent les Dieux.
Ainſi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, & regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel; & peut-être en ſon cœur
Du fatal ſacrifice accuſoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une courſe ſubite,
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en ſecret ſa naiſſance & ſon ſort.
Mais, puiſque Troye enfin eſt le prix de ſa mort,
L'armée, à haute voix, ſe déclare contre elle,
Et prononce à Calchas ſa ſentence mortelle.
Déja, pour la ſaiſir, Calchas leve le bras.
Arrête, a-t-elle dit, *& ne m'approche pas.*
Le ſang de ces Héros, dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.

Furieuſe elle vole, & ſur l'autel prochain
Prend le ſacré couteau, le plonge dans ſon ſein.
A peine ſon ſang coule, & fait rougir la terre,
Les Dieux font ſur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémiſſemens,
Et la mer leur répond par ſes mugiſſemens.
La rive au loin gémit, blanchiſſante d'écume.
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous
Jette une ſainte horreur, qui nous raſſure tous.
Le ſoldat étonné dit que dans une nue
Juſques ſur le bûcher Diane eſt deſcendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ſes feux,
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empreſſe, tout part. La ſeule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure ſon ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille & lui brûlant de vous revoir,
Madame, & déſormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguſte alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel, puis-je jamais
Récompenſer Achille, & payer tes bienfaits!

FIN.

PHÉDRE,

TRAGÉDIE.



PRÉFACE.

VOICI encore une Tragédie dont le ſujet eſt pris d'Euripide. Quoique j'aie ſuivi une route un peu différente de celle de cet Auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laiſſé d'enrichir ma Piéce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la ſienne. Quand je ne lui devrois que la ſeule idée du caractère de Phédre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raiſonnable ſur le Théâtre. Je ne ſuis point étonné que ce caractère ait eu un ſuccès ſi heureux du temps d'Euripide, & qu'il ait encore ſi bien réuſſi dans notre ſiécle ; puiſqu'il a toutes les qualités qu'Ariſtote demande dans le Héros de la Tragédie, & qui ſont propres à exciter la compaſſion & la terreur. En effet, Phédre n'eſt ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle eſt engagée, par ſa deſtinée & par la colère des Dieux, dans une paſſion illégitime, dont elle a horreur toute la première. Elle fait tous ſes efforts pour la ſurmonter. Elle aime mieux ſe laiſſer mourir, que de la déclarer à perſonne ; &, lorſqu'elle eſt forcée de la découvrir, elle en parle avec une confuſion qui fait bien voir que ſon crime eſt plutôt une punition des Dieux, qu'un mouvement de ſa volonté.

J'ai même pris ſoin de la rendre un peu moins

odieuſe qu'elle n'eſt dans les Tragédies des Anciens. où elle ſe réſout d'elle-même à accuſer Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque choſe de trop bas & de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une Princeſſe, qui a d'ailleurs des ſentimens ſi nobles & ſi vertueux. Cette baſſeſſe m'a paru plus convenable à une Nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus ſerviles, & qui néanmoins n'entreprend cette fauſſe accuſation que pour ſauver la vie & l'honneur de ſa Maîtreſſe. Phédre n'y donne les mains que parce qu'elle eſt dans une agitation d'eſprit qui la met hors d'elle-même; & elle vient un moment après dans le deſſein de juſtifier l'innocence & de déclarer la vérité.

Hippolyte eſt accuſé dans Euripide & dans Sénèque d'avoir en effet violé ſa belle-mère: *vim corpus tulit.* Mais il n'eſt ici accuſé que d'en avoir eu deſſein. J'ai voulu épargner à Théſée une confuſion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux Spectateurs.

Pour ce qui eſt du perſonnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les Anciens, qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir repréſenté comme un Philoſophe exempt de toute imperfection; ce qui faiſoit que la mort de ce jeune Prince cauſoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foibleſſe, qui le rendroit un peu coupable envers ſon père, ſans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phédre,

& ſe laiſſe opprimer ſans l'accuſer. J'appelle foibleſſe la paſſion qu'il reſſent, malgré lui, pour Aricie, qui eſt la fille & la ſœur des ennemis mortels de ſon père.

Cette Aricie n'eſt point un perſonnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épouſa, & en eut un fils, après qu'Eſculape l'eut reſſuſcité. Et j'ai lu encore dans quelques Auteurs qu'Hippolyte avoit épouſé & emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naiſſance, qui s'appelloit Aricie, & qui avoit donné ſon nom à une petite Ville d'Italie.

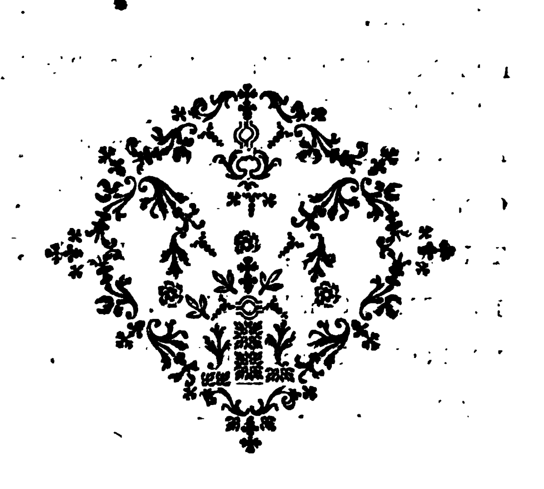
Je rapporte ces autorités, parce que je me ſuis très-ſcrupuleuſement attaché à ſuivre la Fable. J'ai même ſuivi l'hiſtoire de Théſée, telle qu'elle eſt dans Plutarque.

C'eſt dans cet Hiſtorien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occaſion de croire que Théſée fût deſcendu dans les Enfers pour enlever Proſerpine, étoit un voyage que ce Prince avoit fait en Épire vers la ſource de l'Achéron, chez un Roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, & qui arrêta Théſée priſonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainſi j'ai tâché de conſerver la vrai-ſemblance de l'Hiſtoire, ſans rien perdre des ornemens de la Fable, qui fournit extrêmement à la Poëſie. Et le bruit de la mort de Théſée, fondé ſur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phédre de faire une déclaration d'amour, qui devient une des principales cauſes de ſon malheur, & qu'elle n'auroit

jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette Piéce soit en effet la meilleure de mes Tragédies Je laisse, & aux Lecteurs & au temps, à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point faite où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses. Les passions n'y sont Présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; & le vice y est peint par-tout avec des couleurs qui en font connoître & haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le Public doit se proposer; & c'est ce que les premiers Poëtes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur Théâtre étoit une École où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les Écoles des Philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des régles du Poëme Dramatique; & Socrate, le plus sage des Philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux Tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos Ouvrages fussent aussi solides & aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces Poëtes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la Tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété & par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers

temps, & qui en jugeroient, ſans doute, plus favorablement, ſi les Auteurs ſongeoient autant à inſtruire leurs Spectateurs qu'à les divertir, & s'ils ſuivoient en cela la véritable intention de la Tragédie.



ACTEURS.

THÉSÉE, Fils d'Egée, Roi d'Athènes.

PHÉDRE, Femme de Théſée, Fille de Minos & de Paſiphaé.

HIPPOLYTE, Fils de Théſée & d'Antiope, Reine des Amazones.

ARICIE, Princeſſe du ſang Royal d'Athènes.

ŒNONE, Nourrice & Confidente de Phédre.

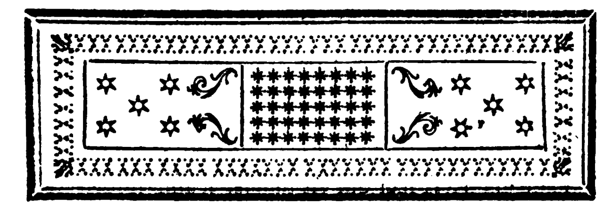
THÉRAMENE, Gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la ſuite de Phédre.

GARDES.

La Scène eſt à Trézène, Ville du Péloponèſe.



PHÉDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

LE deſſein en eſt pris, je pars, cher Théramène
Et quitte le ſéjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je ſuis agité,
Je commence à rougir de mon oiſiveté:
Depuis plus de ſix mois, éloigné de mon père,
J'ignore le deſtin d'une tête ſi chère.
J'ignore juſqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?

Déja, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe.
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts.
J'ai visité l'Elide, &, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le Roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours,
Ce Héros n'attend point qu'une amante abusée....

HIPPOLYTE.

Cher Théramène arrête, & respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phédre, depuis long-temps, ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMENE.

Hé, depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athènes & de la Cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'eſt plus. Tout a changé de face
Depuis que, ſur ces bords, les Dieux ont envoyé
La fille de Minos & de Paſiphaé.

THÉRAMENE.

J'entends. De vos douleurs la cauſe m'eſt connue.
Phédre ici vous chagrine, & bleſſe votre vue.
Dangereuſe marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord ſignala ſon crédit.
Mais ſa haine ſur vous, autrefois attachée,
Ou s'eſt évanouie, ou s'eſt bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir?
Phédre, atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire,
Laſſe enfin d'elle-même, & du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques deſſeins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'eſt pas ce que je crains.
Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reſte d'un ſang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMENE.

Quoi, vous-même, Seigneur, la perſécutez-vous?
Jamais l'aimable ſœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle au complot de ſes frères perfides?
Et devez-vous haïr ſes innocens appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïſſois, je ne la fuirois pas.



Et la Crête fumant du ſang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte, & reçue en cent lieux;
Hélène à ſes parens dans Sparte dérobée;
Salamine témoin des pleurs de Péribée;
Tant d'autres, dont les noms lui ſont même échappés;
Trop crédules eſprits que ſa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ſes injuſtices;
Phédre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices;
Tu ſais comme, à regret, écoutant ce diſcours,
Je te preſſois ſouvent d'en arrêter le cours.
Heureux, ſi j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une ſi belle hiſtoire.
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié?
Et les Dieux juſques-là m'auroient humilié?
Dans mes lâches ſoupirs d'autant plus mépriſable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Théſée excuſable;
Qu'aucuns monſtres par moi domptés juſqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choiſir Aricie?
Ne ſouviendroit-il plus à mes ſens égarés
De l'obſtacle éternel qui nous a ſéparés?
Mon père la réprouve; &, par des loix ſévères,
Il défend de donner des neveux à ſes frères.
D'une tige coupable il craint un rejetton.
Il veut avec leur ſœur enſevelir leur nom;
Et que, juſqu'au tombeau, ſoumiſe à ſa tutelle;

Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée....

THÉRAMENE.

Ah, Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le Ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change ; & depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux & sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez,
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.

La charmante Aricie a-t-elle ſçu vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, & vais chercher mon père.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phédre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'eſt mon deſſein ; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puiſqu'ainſi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble ſa chère Œnone ?

SCENE II.

HIPPOLYTE, ŒNONE, THÉRAMENE.

ŒNONE.

HÉLAS, Seigneur, quel trouble au mien peut être égal ?
La Reine touche preſque à ſon terme fatal.
En vain à l'obſerver jour & nuit je m'attache ;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un déſordre éternel regne dans mon eſprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de ſon lit.
Elle veut voir le jour ; & ſa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde....
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il ſuffit, je la laiſſe en ces lieux ;
Et ne lui montre point un viſage odieux.

SCENE III.

PHÉDRE, ŒNONE.

PHÉDRE.

N'ALLONS point plus avant. Demeurons, chère Œnone.
Je ne me ſoutiens plus. Ma force m'abandonne.
Mes yeux ſont éblouis du jour que je revoi;
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moi.
Hélas!

(Elle s'aſſied.)

ŒNONE.

Dieux tout-puiſſans, que nos pleurs vous appaiſent!

PHÉDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèſent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux?
Tout m'afflige & me nuit, & conſpire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ſes vœux l'un l'autre ſe détruire!
Vous-même, condamnant vos injuſtes deſſeins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains,
Vous-même, rappellant votre force première,
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumière.
Vous la voyez, Madame; &, prête à vous cacher,
Vous haïſſez le jour que vous veniez chercher.

PHÉDRE.

Noble & brillant auteur d'une trifte famille,
Toi, dont ma mère ofoit fe vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois!

ŒNONE.

Quoi, vous ne perdrez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funeftes apprêts?

PHÉDRE.

Dieux, que ne fuis-je affife à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je au travers d'une noble pouffière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

ŒNONE.

Quoi, Madame?

PHÉDRE.

Infenfée, où fuis-je, & qu'ai-je dit?
Où laiffai-je égarer mes vœux & mon efprit?
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'ufage.
Œnone, la rougeur me couvre le vifage.
Je te laiffe trop voir mes honteufes douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, fe rempliffent de pleurs.

ŒNONE.

Ah, s'il vous faut rougir, rougiffez d'un filence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos foins, fourde à tous nos difcours,
Voulez-vous, fans pitié, laiffer finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur courfe?

Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte....

PHÉDRE.

Ah, Dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche ?

PHÉDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raison,
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,

Commande au plus beau ſang de la Grèce & des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue.
Tandis que de vos jours prêts, à ſe conſumer,
Le flambeau dure encore & peut ſe rallumer.

PHÉDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ? De quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble ſi preſſant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le ſang innocent.

PHÉDRE.

Graces au Ciel mes mains ne ſont point criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÉDRE.

Je t'en ai dit aſſez. Épargne-moi le reſte.
Je meurs pour ne point faire un aveu ſi funeſte.

ŒNONE.

Mourez donc, & gardez un ſilence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reſte à peine une foible lumière,
Mon ame chez les morts deſcendra la première,
Mille chemins ouverts y conduiſent toujours,
Et ma juſte douleur choiſira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?

ıgez-vous qu'en naiſſant mes bras vous ont reçue?
ın pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
ſerviez-vous ce prix à ma fidelité?

PHÉDRE.

ıel fruit eſpères-tu de tant de violence?
ı frémiras d'horreur ſi je romps le ſilence.

ŒNONE.

que me direz-vous, qui ne cede, grands Dieux!
l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÉDRE.

uand tu ſauras mon crime, & le ſort qui m'accable;
n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

ladame, au nom des pleurs que pour vous j'ai verſés,
ar vos foibles genoux que je tiens embraſſés,
élivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

PHÉDRE.

'u le veux. Leve-toi.

ŒNONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHÉDRE.

Ciel que lui vais-je dire, & par où commencer!

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs ceſſez de m'offenſer.

PHÉDRE.

O haine de Vénus! O fatale colère!
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mère!

ŒNONE.

Oubliions-les, Madame ; & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHÉDRE.

Ariane, ma ſœur, de quel amour bleſſée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laiſſée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
Contre tout votre ſang vous anime aujourd'hui ?

PHÉDRE.

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je péris la dernière & la plus miſérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHÉDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÉDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je friſſonne.
J'aime....

ŒNONE.

Qui ?

PHÉDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone ;
Ce Prince ſi long-temps par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte ? Grands Dieux !

PHÉDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juſte Ciel, tout mon ſang dans mes veines ſe glace !
O déſeſpoir ! O crime ! O déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÉDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée,
Sous les loix de l'hymen, je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur ſembloit être affermi.
Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit tourmens inévitables.
Par des vœux aſſidus je crus les détourner.
Je lui bâtis un Temple, & pris ſoin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raiſon égarée.
D'un incurable amour remèdes impuiſſans !
En vain ſur les autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déeſſe,
J'adorois Hippolyte; &, le voyant ſans ceſſe,

Même

Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter.
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
Je pressai son exil; & mes cris éternels
L'arrachèrent du sein & des bras paternels.
Je respirois, Œnone; &, depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, & cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, & ma flamme en horreur.
Je voulois, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches;

Et que tes vains ſecours ceſſent de rappeller
Un reſte de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

SCENE IV.

PHÉDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

JE voudrois vous cacher une triſte nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux,
Et ce malheur n'eſt plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la Reine abuſée
En vain demande au Ciel le retour de Théſée;
Et que, par des vaiſſeaux arrivés dans le port,
Hippolyte ſon fils vient d'apprendre ſa mort.

PHÉDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes ſe partage;
Au Prince votre fils l'un donne ſon ſuffrage,
Madame; & de l'État l'autre oubliant les loix,
Au fils de l'Étrangère oſe donner ſa voix.
On dit même qu'au trône une brigue inſolente
Veut placer Aricie, & le ſang de Pallante.

J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte eſt tout prêt à partir;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'eſt aſſez. La Reine qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCENE V.

PHÉDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

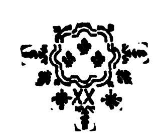
MADAME, je ceſſois de vous preſſer de vivre;
Déja même au tombeau je ſongeois à vous ſuivre;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix.
Mais ce nouveau malheur vous preſcrit d'autres loix.
Votre fortune change, & prend une autre face.
Le Roi n'eſt plus, Madame, il faut prendre ſa place.
Sa mort vous laiſſe un fils à qui vous vous devez,
Eſclave s'il vous perd, & Roi ſi vous vivez.
Sur qui, dans ſon malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les eſſuie;
Et ſes cris innocens, portés juſques aux Dieux,
Iront contre ſa mère irriter ſes ayeux.
Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire;
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Théſée, en expirant, vient de rompre les nœuds

Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre averſion,
Il va donner un chef à la ſédition.
Détrompez ſon erreur, fléchiſſez ſon courage.
Roi de ces bords heureux, Trézène eſt ſon partage;
Mais il ſait que les loix donnent à votre fils
Les ſuperbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un & l'autre une juſte ennemie.
Uniſſez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÉDRE.

Hé bien, à tes conſeils je me laiſſe entraîner.
Vivons, ſi vers la vie on peut me ramener,
Et ſi l'amour d'un fils, en ce moment funeſte,
De mes foibles eſprits peut ranimer le reſte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche & veut me dire adieu?
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi?
Je cesse d'être esclave, & n'ai plus d'ennemi?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les manes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMENE.

On seme de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,

Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, & ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux Enfers descendu,
Il a vu le Cocyte & les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un Mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMENE.

Thésée est mort, Madame, & vous seule en doutez.
Athènes en gémit, Trézène en est instruite,
Et déja pour son Roi reconnoît Hippolyte.
Phédre, dans ce palais tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi, plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère?
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMENE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,

Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre.
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux; s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui, peut-être, a peu de fondement!
O toi, qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs,
Dût connoître l'amour & ses folles douleurs?
Reste du sang d'un Roi, noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères, quel espoir d'une illustre maison!
Le fer moissonna tout; & la terre humectée
But, à regret, le sang des neveux d'Erectée.
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.
On craint que de la sœur les flammes téméraires

Ne raniment un jour la cendre de ſes frères.
Mais tu ſais bien auſſi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce ſoin d'un vainqueur ſoupçonneux.
Tu ſais que de tout temps à l'amour oppoſée,
Je rendois ſouvent grace à l'injuſte Théſée,
Dont l'heureuſe rigueur ſecondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu ſon fils.
Non que, par les yeux ſeuls lâchement enchantée,
J'aime en lui ſa beauté, ſa grace tant vantée,
Préſens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il mépriſe lui-même, & qu'il ſemble ignorer.
J'aime, je priſe en lui de plus nobles richeſſes,
Les vertus de ſon père, & non point les foibleſſes.
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi ſous le joug amoureux.
Phédre en vain s'honoroit des ſoupirs de Théſée.
Pour moi, je ſuis plus fière, & fuis la gloire aiſée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame inſenſible,
D'enchaîner un captif de ſes fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
C'eſt-là ce que je veux, c'eſt-là ce qui m'irrite.
Hercule à déſarmer coûtoit moins qu'Hippolyte;
Et vaincu plus ſouvent, & plutôt ſurmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chère Iſmène, hélas, quelle eſt mon imprudence!

On ne m'oppoſera que trop de réſiſtance.
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit! Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir....

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même.
Il vient à vous.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

MADAME, avant que de partir,
J'ai cru de votre ſort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juſte défiance
Préſageoit les raiſons de ſa trop longue abſence.
La mort ſeule, bornant ſes travaux éclatans,
Pouvoit à l'Univers le cacher ſi long-temps.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide
L'ami, le compagnon, le ſucceſſeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ſes vertus,
Écoute, ſans regret, ces noms qui lui ſont dûs.
Un eſpoir adoucit ma triſteſſe mortelle.
Je puis vous affranchir d'une auſtère tutelle.
Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez diſpoſer de vous, de votre cœur;

R v

Et, dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon ayeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, ſans balancer, reconnu pour ſon Roi,
Je vous laiſſe auſſi libre, & plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés, dont l'excès m'embarraſſe.
D'un ſoin ſi généreux honorer ma diſgrace,
Seigneur, c'eſt me ranger, plus que vous ne penſez,
Sous ces auſtères loix dont vous me diſpenſez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un ſucceſſeur Athènes incertaine
Parle de vous, me nomme, & le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je ſais, ſans vouloir me flatter,
Qu'une ſuperbe loi ſemble me rejetter.
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais, ſi pour concurrent je n'avois que mon frère,
Madame, j'ai ſur lui de véritables droits
Que je ſaurois ſauver du caprice des loix.
Un frein plus légitime arrête mon audace.
Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,
Un ſceptre que jadis vos ayeux ont reçu
De ce fameux Mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athènes, par mon père accrue & protégée,

Reconnut avec joie un Roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gémi d'une longue querelle;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le sang dont il étoit sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crête
Offrent au fils de Phédre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, & vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée & confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillai-je? Puis-je croire un semblable dessein?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre sein?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
Et que la vérité passe la renommée!
Vous-même, en ma faveur vous voulez vous trahir!
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr?
Et d'avoir, si long-temps, pu défendre votre ame
De cette inimitié....

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame!
Avec quelque couleur qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'a porté?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie?
Ai-je pu résister au charme décevant....

ARICIE.

Quoi, Seigneur!

HIPPOLYTE.

Je me ſuis engagé trop avant.
Je vois que la raiſon cede à la violence.
Puiſque j'ai commencé de rompre le ſilence,
Madame, il faut pourſuivre. Il faut vous informer
D'un ſecret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi, qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté;
Qui, des foibles Mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour ſi ſauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un ſi beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère;
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte, ſans vous, n'auroit jamais formés.

SCENE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMENE, ISMENE.

THÉRAMENE.

SEIGNEUR, la Reine vient, & je l'ai devancée;
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMENE.

J'ignore ſa penſée;
Mais on vous eſt venu demander de ſa part.
Phédre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phédre! Que lui dirai-je? Et que peut-elle attendre?

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains....

ARICIE.

Partez, Prince, & suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet Empire enfin, si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne, & revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.



S

PHÉDRE,

PHÉDR

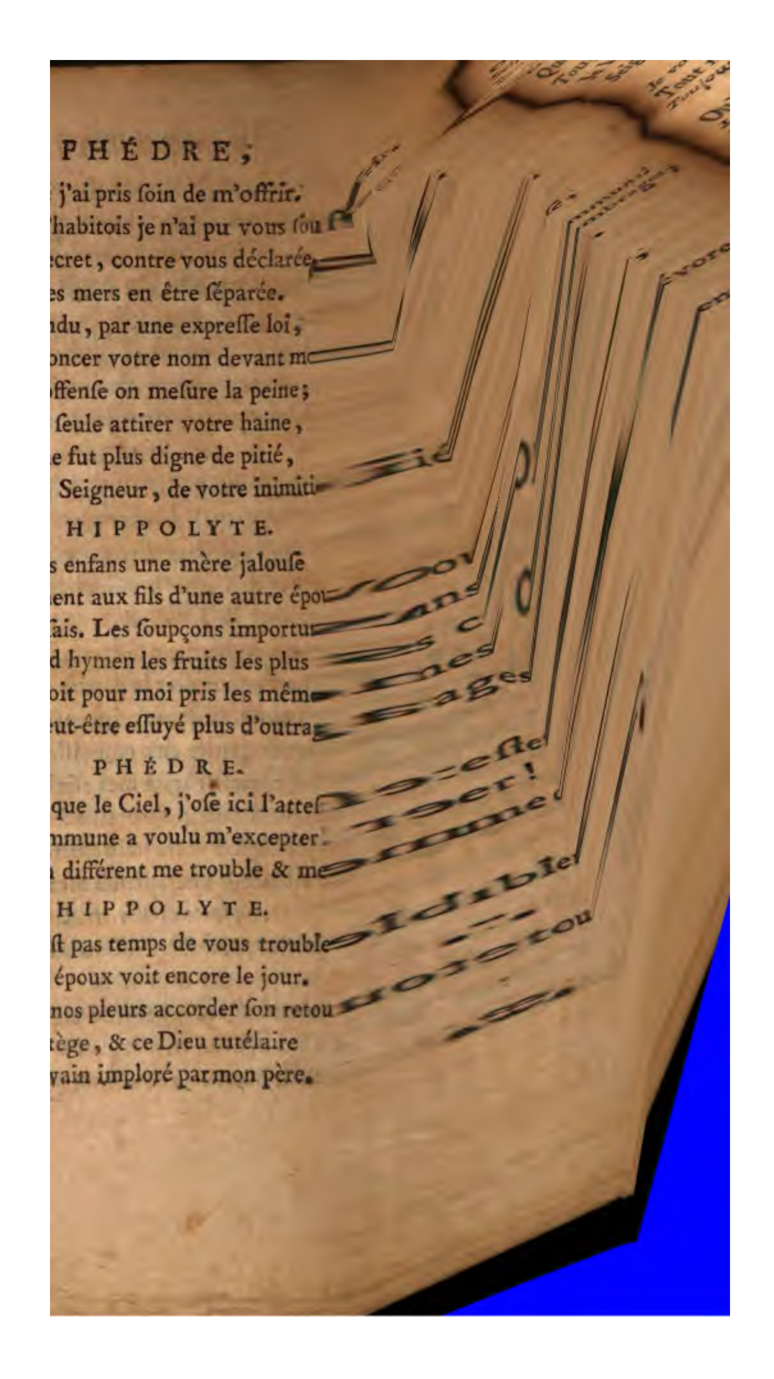
LE voici. Ve
J'oublie, en le

Souvenez-vous

On dit qu'un p
Seigneur. A vo
Je vous viens p
Mon fils n'a plu
Qui de ma mo
Déja mille enn
Vous ſeul pouv
Mais un ſecret
Je crains d'avo
Je tremble que
Ne pourſuive

Madame, je

Quand vous
Seigneur. Vo
Dans le fond



PHÈDRE.

j'ai pris soin de m'offrir.
habitois je n'ai pu vous sou
cret, contre vous déclarée
es mers en être séparée.
ndu, par une expresse loi,
oncer votre nom devant m
ffense on mesure la peine;
seule attirer votre haine,
e fut plus digne de pitié,
Seigneur, de votre inimiti

HIPPOLYTE.

s enfans une mère jalouse
ent aux fils d'une autre épo
ais. Les soupçons importu
d hymen les fruits les plus
oit pour moi pris les mêm
ut-être essuyé plus d'outra

PHÈDRE.

que le Ciel, j'ose ici l'attes
mmune a voulu m'excepter
différent me trouble & me

HIPPOLYTE.

st pas temps de vous trouble
époux voit encore le jour.
nos pleurs accorder son retou
tège, & ce Dieu tutélaire
vain imploré par mon père.

PHÉDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puiſque Théſée a vu les ſombres bords,
En vain vous eſpérez qu'un Dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.
Que dis-je? Il n'eſt point mort puiſqu'il reſpire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle, & mon cœur.... Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur, malgré moi, ſe déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il eſt, Théſée eſt préſent à vos yeux.
Toujours de ſon amour votre ame eſt embraſée.

PHÉDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Théſée:
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les Enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des morts deshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, & même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorſque de notre Crête il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des filles de Minos.
Que faiſiez-vous alors? Pourquoi, ſans Hippolyte,
Des Héros de la Grèce aſſembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors

[illegible] vaisseau qui le mit sur ces bords ?
[illegible] le monstre de la Crete,
[illegible] détours de sa vaste retraite.
[illegible] per l'embarras incertain,
[illegible] fatal eût armé votre main.
[illegible], dans ce dessein je l'aurois devancée,
[illegible] m'en eût d'abord inspiré la pensée.
[illegible] Prince, c'est moi, dont l'utile secours
[illegible] du labyrinthe enseigné les détours.
[illegible] soins m'eût coûté cette tête charmante !
[illegible] oit point assez rassuré votre amante.
[illegible] du péril qu'il vous falloit chercher,
[illegible] devant vous j'aurois voulu marcher ;
[illegible] au labyrinthe avec vous descendue,
[illegible] avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

[illegible], qu'est-ce que j'entends ! Madame, oubliez-vous
[illegible] est mon père, & qu'il est votre époux !

PHÉDRE.

[illegible] jugez-vous que j'en perds la mémoire,
[illegible] Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

[illegible], pardonnez. J'avoue, en rougissant,
[illegible] à tort un discours innocent.
[illegible] ne peut plus soutenir votre vue ;
[illegible] ....

PHÉDRE.

Ah, cruel, tu m'as trop entendue !

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien, connois donc Phédre & toute
J'aime. Ne pense pas qu'au moment qu
Innocente à mes yeux, je m'approuve m
Ni que du fol amour qui trouble ma rai
Ma lâche complaisance ait nourri le poi
Objet infortuné des vengeances céleste
Je m'abhorre encor plus que tu ne me
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieu
flanc,
Ont allumé le feu fatal à tout mon san
Ces Dieux qui se sont fait une gloire c
De séduire le cœur d'une foible Mortel
Toi-même en ton esprit rappelle le pa
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai c
J'ai voulu te paroître odieuse, inhuma
Pour mieux te résister, j'ai recherché t
De quoi m'ont profité mes inutiles soin
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas
Tes malheurs te prêtoient encor de nou
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, da
Il suffit de tes yeux pour t'en persuade
Si tes yeux un moment pouvoient m
Que dis-je? Cet aveu que je te viens
Cet aveu si honteux, le crois-tu volon
Tremblante pour un fils que je n'osois
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de

Hélas, je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venges-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'Univers d'un monſtre qui t'irrite.
La veuve de Théſée oſe aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monſtre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'eſt-là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier ſon offenſe,
Au-devant de ton bras je le ſens qui s'avance.
Frappe. Ou ſi tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un ſupplice ſi doux,
Ou ſi d'un ſang trop vil ta main ſeroit trempée ;
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.
Donne.

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame ! Juſtes Dieux !
Mais on vient. Évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.



SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉRAMENE.

EST-CE Phédre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême;
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même;
Phédre.... Mais non, grands Dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli!

THÉRAMENE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée;
Mais Athènes, Seigneur, s'est déja déclarée;
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus;
Votre frère l'emporte, & Phédre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phédre?

THÉRAMENE.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes?
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est Roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez!

Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

THÉRAMENE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire ;
Mais moi, qui l'y cherchai, Seigneur, je sais trop bien....

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons ; & quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE, ŒNONE.

PHÉDRE.

AH, que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie !
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel, comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours !
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?
Hélas, quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ! Me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée ;
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre,

Ne vaudroit-il pas mieux, digne ſang de Minos,
Dans de plus nobles ſoins chercher votre repos?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite?
Régner, & de l'État embraſſer la conduite?

PHÉDRE.

Moi, régner! Moi, ranger un État ſous ma loi,
Quand ma foible raiſon ne regne plus ſur moi!
Lorſque j'ai de mes ſens abandonné l'empire!
Quand ſous un joug honteux à peine je reſpire!
Quand je me meurs!

ŒNONE.

Fuyez.

PHÉDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'oſez l'éviter.

PHÉDRE.

Il n'eſt plus temps. Il ſait mes ardeurs inſenſées.
De l'auſtère pudeur les bornes ſont paſſées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'eſpoir, malgré moi, s'eſt gliſſé dans mon cœur.
Toi-même, rappellant ma force défaillante,
Et mon ame déja ſur mes lévres errante,
Par tes conſeils flatteurs tu m'as ſçu ranimer,
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Héla[illegible] eurs innocente ou coupable,
[illegible] uver, n'étois-je point capable?

Mais,

Mais, ſi jamais l'offenſe irrita vos eſprits,
Pouvez-vous d'un ſuperbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels ſa rigueur obſtinée
Vous laiſſoit à ſes pieds, peu s'en faut, proſternée!
Que ſon farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phédre, en ce moment, n'avoit-elle mes yeux!

PHÉDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te bleſſe,
Nourri dans les forêts, il en a la rudeſſe.
Hippolyte, endurci par de ſauvages loix,
Entend parler d'amour pour la première fois.
Peut-être ſa ſurpriſe a cauſé ſon ſilence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en ſon ſein l'a formé.

PHÉDRE.

Quoique Scythe & barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le ſexe une haine fatale.

PHÉDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin, tous tes conſeils ne ſont plus de ſaiſon:
Sers ma fureur, Œnone, & non point ma raiſon.
Il oppoſe à l'amour un cœur inacceſſible;
Cherchons, pour l'attaquer, quelque endroit plus ſen-
ſible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher,
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;

Déja de ses vaisseaux la pointe étoit tournée ;
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone. Fais briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadème :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander.
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père ;
Je mets sous son pouvoir & le fils & la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gémis, peins-lui Phédre mourante,
Ne rougis point de prendre une voix suppliante,
Je t'avouerai de tout, je n'espère qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCENE II.

PHÉDRE *seule.*

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, &, bravant ton courroux,

s à tes Autels n'a fléchi les genoux.
iom ſemble offenſer ſes ſuperbes oreilles.
e, venge-toi, nos cauſes ſont pareilles.
aime. Mais déja tu reviens ſur tes pas,
ne? On me déteſte, on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHÉDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

faut d'un vain amour étouffer la penſée,
lame. Rappellez votre vertu paſſée.
Roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux.
ſée eſt arrivé, Théſée eſt en ces lieux.
Peuple, pour le voir, court & ſe précipite.
ſortois par votre ordre, & cherchois Hippolyte;
ſque, juſques au Ciel, mille cris élancés....

PHÉDRE.

n époux eſt vivant, Œnone, c'eſt aſſez.
i fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
vit. Je ne veux pas en ſavoir davantage.

ŒNONE.

uoi?

PHÉDRE.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu;
mes juſtes remords tes pleurs ont prévalu.
ce matin digne d'être pleurée;

… ces conseils, je meurs deshonorée.

ŒNONE.

… !

PHÉDRE.

Juste Ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
… va paroître, & son fils avec lui.
… témoin de ma flamme adultère,
… quel front j'ose aborder son père,
… de soupirs qu'il n'a point écoutés,
… de pleurs par l'ingrat rebutés.
… ue, sensible à l'honneur de Thésée,
T … l'ardeur dont je suis embrasée ?
Pr … trahir & son père & son Roi ?
Ne … contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Je t … en vain. Je sais mes perfidies,
Va, … ne suis point de ces femmes hardies,
… dans le crime une tranquille paix,
… faire un front qui ne rougit jamais.
… es fureurs, je les rappelle toutes.
… déja que ces murs, que ces voûtes
… la parole, &, prêts à m'accuser,
O toi, q … époux pour le désabuser.
Implacable … d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Tu ne saur … si grand que de cesser de vivre ?
Ton triomph … heureux ne cause point d'effroi.
Cruelle, à … nom que je laisse après moi.
Attaqu … ans quel affreux héritage !
Hippolyte … doit enfler leur courage.

Mais, quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau;
Le crime d'une mère eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours, hélas, trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable!
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juſte que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les expoſer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous dépoſer?
C'en eſt fait. On dira que Phédre, trop coupable,
De ſon époux trahi fuit l'aſpect redoutable.
Hippolyte eſt heureux qu'aux dépens de vos jours,
Vous-même, en expirant, appuyiez ſes diſcours,
A votre accuſateur que pourrai-je répondre?
Je ſerai devant lui trop facile à confondre.
De ſon triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'oüir.
Ah, que plutôt du Ciel la flamme me dévore!
Mais ne me trompez point, vous eſt-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux?

PHÉDRE.

Je le vois comme un monſtre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière?
Vous le craignez. Oſez l'accuſer la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.

Qui vous démentira? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès long-temps prévenu,
Et déja son exil par vous-même obtenu.

PHÉDRE.

Moi, que j'ose opprimer & noircir l'innocence!

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante, comme vous, j'en sens quelques remords;
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède.
Je parlerai. Thésée aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un père, en punissant, Madame, est toujours père;
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais, le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; &, pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.
On vient, je vois Thésée.

PHÉDRE.

Ah, je vois Hippolyte;
Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite.

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à t...
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHÉDRE, ŒNONE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, & dans vos bras met.....

PHÉDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne mérite plus ces doux empressemens.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas, en votre absence, épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire, & de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

SCENE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

Quel eſt l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils ?

HIPPOLYTE.

Phédre peut ſeule expliquer ce myſtère.
Mais, ſi mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir :
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Diſparoiſſe des lieux que votre épouſe habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas ;
C'eſt vous qui ſur ces bords conduisites ſes pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie & la Reine ;
Je fus même chargé du ſoin de les garder.
Mais quels ſoins déſormais peuvent me retarder ?
Aſſez dans les forêts mon oiſive jeuneſſe
Sur de vils ennemis a montré ſon adreſſe.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un ſang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche,

Déja plus d'un tyran, plus d'un monſtre farouche
Avoit de votre bras ſenti la peſanteur.
Déja, de l'inſolence heureux perſécuteur,
Vous aviez des deux mers aſſuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages ;
Hercule, reſpirant ſur le bruit de vos coups,
Déja de ſon travail ſe repoſoit ſur vous.
Et, moi, fils inconnu d'un ſi glorieux père,
Je ſuis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage oſe enfin s'occuper.
Souffrez, ſi quelque monſtre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds ſa dépouille honorable ;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éterniſant des jours ſi noblement finis,
Prouve à tout l'Univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je! Quelle horreur, dans ces lieux répandue,
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens ſi craint, & ſi peu déſiré,
O Ciel, de ma priſon pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme.
Je ſervois à regret ſes deſſeins amoureux ;
Mais le ſort irrité nous aveugloit tous deux.
Le tyran m'a ſurpris ſans défenſe & ſans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triſte objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monſtres cruels,
Qu'il nourriſſoit du ſang des malheureux Mortels.

Moi-même, il m'enferma dans des cavernes ſombres,
Lieux profonds & voiſins de l'Empire des ombres.
Les Dieux, après ſix mois, enfin m'ont regardé.
J'ai ſçu tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
A ſes monſtres lui-même a ſervi de pâture.
Et lorſqu'avec tranſport je penſe m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laiſſé de plus cher;
Que dis-je? Quand mon ame, à ſoi-même rendue,
Vient ſe raſſaſier d'une ſi chère vue;
Je n'ai pour tout accueil que des frémiſſemens.
Tout fuit, tout ſe refuſe à mes embraſſemens.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inſpire,
Je voudrois être encor dans les priſons d'Épire.
Parlez. Phédre ſe plaint que je ſuis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne ſuis-je pas vengé?
La Grèce à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque aſyle?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Eſt-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons. C'eſt trop garder un doute qui m'accable.
Connoiſſons à la fois le crime & le coupable.
Que Phédre explique enfin le trouble où je la voi.



SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

OÙ tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phédre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même?
Dieux! Que dira le Roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis; & quel il me retrouve?
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse;
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

Ah, qu'eſt-ce que j'entends? Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de ſon père?
Avec quelle rigueur, deſtin, tu me pourſuis!
Je ne ſais où je vais, je ne ſais où je ſuis.
O tendreſſe! O bonté trop mal récompenſée!
Projet audacieux! Déteſtable penſée!
Pour parvenir au but de ſes noires amours,
L'inſolent de la force empruntoit le ſecours.
J'ai reconnu le fer, inſtrument de ſa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble uſage.
Tous les liens du ſang n'ont pu le retenir!
Et Phédre différoit à le faire punir!
Le ſilence de Phédre épargnoit le coupable!

ŒNONE.

Phédre épargnoit plutôt un père déplorable.
Honteuſe du deſſein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ſes yeux,
Phédre mouroit, Seigneur, & ſa main meurtrière
Éteignoit de ſes yeux l'innocente lumière.

J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai sçu la conserver.
Et, plaignant à la fois son trouble & vos allarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allegresse.
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour, dont il est dévoré,
Dans Athènes déja s'étoit-il déclaré?

ŒNONE.

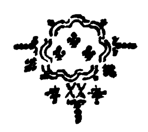
Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte, & me range auprès d'elle.



SCENE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

AH, le voici. Grands Dieux, à ce noble maintien,
Quel œil ne ſeroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que ſur le front d'un profane adultère,
Brille de la vertu le ſacré caractère?
Et ne devroit-on pas, à des ſignes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeſte nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguſte viſage?
N'oſez-vous confier ce ſecret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide, oſes-tu bien te montrer devant moi?
Monſtre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reſte impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
Après que le tranſport d'un amour plein d'horreur,
Juſqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oſes préſenter une tête ennemie!
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie;
Et ne vas pas chercher ſous un Ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne ſoit point parvenu!
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.

C'est bien assez pour moi de l'opprobre éte
D'avoir pu mettre au jour un fils si crimin
Sans que ta mort encore, honteuse à m
De mes nobles travaux vienne souiller
Fuis. Et, si tu ne veux qu'un châtime
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cet
Prends garde que jamais l'Astre qui
Ne te voie en ces lieux mettre un p
Fuis, dis-je; &, sans retour, préci
De ton horrible aspect purge tous
Et toi, Neptune, & toi, si jadis m
D'infâmes assassins nettoya ton riv
Souviens-toi que, pour prix de me
Tu promis d'exaucer le premier de
Dans les longues rigueurs d'une p
Je n'ai point imploré ta puissance
Avare du secours que j'attends de
Mes vœux t'ont réservé pour de pl
Je t'implore aujourd'hui. Venge u
J'abandonne ce traître à toute ta
Etouffe dans son sang ses désirs eff
Thésée à tes fureurs connoîtra tes

HIPPOLYT

D'un amour criminel Phèdre accu
Un tel excès d'horreur rend mon
Tant de coups imprévus m'accable
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étou

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche ſilence
Phédre enſeveliroit ta brutale inſolence.
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui, dans ſes mains, aide à te condamner.
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole & la vie.

HIPPOLYTE.

D'un menſonge auſſi noir juſtement irrité
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur. Mais je ſupprime un ſecret qui vous touche.
Approuvez le reſpect qui me ferme la bouche;
Et, ſans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & ſongez qui je ſuis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés.
Ainſi que la vertu, le crime a ſes dégrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.
Un jour ſeul ne fait point d'un Mortel vertueux
Un perfide aſſaſſin, un lâche inceſtueux.
Élevé dans le ſein d'une chaſte Héroïne,
Je n'ai point de ſon ſang démenti l'origine.
Pitthée, eſtimé ſage entre tous les humains,
Daigna m'inſtruire encore au ſortir de ſes mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.
Mais, ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,

Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur;
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane....

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux.
Phédre seule charmoit tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses loix tient mes vœux asservis.
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore; & mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? Ciel! Mais non, l'artifice est grossier.
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, & je l'aime.
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.

Hé quoi, de votre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux ſerment faut-il vous raſſurer ?
Que la Terre, le Ciel, & toute la Nature....

THÉSÉE.

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.
Ceſſe, ceſſe, & m'épargne un importun diſcours ;
Si ta fauſſe vertu n'a point d'autre ſecours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fauſſe, & pleine d'artifice.
Phédre au fond de ſon cœur me rend plus de juſtice.

THÉSÉE.

Ah, que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu preſcrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fuſſes-tu par de-là les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voiſin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me ſoupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez ?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'eſtime funeſte
Honore l'adultère, applaudiſſe à l'inceſte ;
Des traîtres, des ingrats, ſans honneur & ſans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultère,
Je me tais. Cependant Phédre ſort d'une mère,

Phédre est d'un ſang, Seigneur, vous le ſavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois ote-toi de ma vue.
Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THÉSÉE *ſeul.*

MISÉRABLE, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux mêmes terrible,
M'a donné ſa parole, & va l'exécuter.
Un Dieu vengeur te ſuit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; & je ſens que, malgré ton offenſe,
Mes entrailles pour toi ſe troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais père, en effet, fût-il plus outragé.
Juſtes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant ſi coupable?



SCENE IV.

PHÉDRE, THÉSÉE.

PHÉDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juste effroi;
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace,
S'il en est temps encore, épargnez votre race,
Respectez votre sang, j'ose vous en prier,
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée,
Neptune me la doit, & vous serez vengée.

PHÉDRE.

[illegible]une vous la doit! Quoi, vos vœux irrités!...

THÉSÉE.

[illegible] craignez-vous déja qu'ils ne soient écoutés?
[illegible]-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
[illegible]e leur noirceur retracez-moi ses crimes.
[illegible] mes transports trop lents, trop retenus.
[illegible]rimes encor ne vous sont pas connus.
[illegible]ntre vous se répand en injures.

uche, dit-il, eſt plei
tient qu'Aricie a ſon co
'il l'aime.

PHÈ

Quoi, Seigneu

THÉ

ais je ſçais rejetter un friv
pérons de Neptune une
vais moi-même encore
preſſer d'accomplir ſes

SCÈ

PHÈ

L ſort. Quelle nouv
Quel feu mal étouffé
coup de foudre
ois toute entièr
'arrachant des
dois au remord
ait même où
être à m'accu
être, ſi la vo
freuſe vérité
polyte eſt ſen
ie a ſon cœur

Ah, Dieux! Lorſqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil ſi fier, d'un front ſi redoutable,
Je penſois qu'à l'amour ſon cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon ſexe également armé.
Une autre cependant a fléchi ſon audace,
Devant ſes yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je ſuis le ſeul objet qu'il ne ſauroit ſouffrir.
Et je me chargerois du ſoin de le défendre!

SCENE VI.

PHÉDRE, ŒNONE.

PHÉDRE.

CHERE Œnone, ſais-tu ce que je viens d'apprendre!

ŒNONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du deſſein qui vous a fait ſortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÉDRE.

Œnone, qui l'eût cru? J'avois une rivale.

ŒNONE.

Comment?

PHÉDRE.

Hippolyte aime, & je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offenſoit le reſpect, qu'importunoit la plainte,

tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
nis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.
cie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

cie?

PHÉDRE.

Ah, douleur non encore éprouvée!
quel nouveau tourment je me suis réservée!
ut ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports;
fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
d'un refus cruel l'insuportable injure,
étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
mment se sont-ils vus? Depuis quand? Dans quels lieux?
u le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire?
e leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
es a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
ns le fond des forêts alloient-ils se cacher?
élas, ils se voyoient avec pleine licence!
e Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.
s suivoient, sans remords, leur penchant amoureux;
ous les jours se levoient clairs & sereins pour eux.
t moi, triste rebut de la nature entière,
e me cachois au jour, je fuyois la lumière;
 mort est le seul Dieu que j'osois implorer.
ttendois le moment où j'allois expirer,
nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,

Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.
Je goûtois, en tremblant, ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes allarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHÉDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah, mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil, qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone. Prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux,
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères,
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse? Et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure:
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.

Mes

Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! Et je vis ? Et je ſoutiens la vue
De ce ſacré ſoleil dont je ſuis deſcendue ?
J'ai pour ayeul le père & le Maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale.
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah, combien frémira ſon ombre épouvantée,
Lorſqu'il verra ſa fille, à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être inconnus aux Enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce ſpectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un ſupplice nouveau,
Toi-même de ton ſang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois ſa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas, du crime affreux dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit !
Juſqu'au dernier ſoupir de malheurs pourſuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

ŒNONE.

Hé, repouſſez, Madame, une injuſte terreur.
Regardez d'un autre œil une excuſable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre ſa deſtinée.

Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une Mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÉDRE.

Qu'entends-je, quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner;
Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, & d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécrable.
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer;
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin;

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

ŒNONE *seule.*

Ah, Dieux! Pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Quoi, vous pouvez vous taire en ce péril extréme!
Vous laiſſez dans l'erreur un père qui vous aime?
Cruel, ſi, de mes pleurs mépriſant le pouvoir,
Vous conſentez ſans peine à ne me plus revoir,
Partez, ſéparez-vous de la triſte Aricie.
Mais du moins, en partant, aſſurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ſes vœux.
Il en eſt temps encor. Pourquoi! Par quel caprice
Laiſſez-vous le champ libre à votre accuſatrice?
Éclairciſſez Théſée.

HIPPOLYTE.

Hé, que n'ai-je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de ſon lit?
Devois-je, en lui faiſant un récit trop ſincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père!
Vous ſeule avez percé ce myſtère odieux.
Mon cœur, pour s'épancher, n'a que vous & les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez ſi je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.

Mais songez sous quel sceau je vous l'ai ré
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé
Madame, & que jamais une bouche si pu
Ne s'ouvre pour conter cette horrible ave
Sur l'équité des Dieux osons nous confier
Ils ont trop d'intérêt à me justifier;
Et Phèdre, tôt ou tard, de son crime pu
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courr
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite
Osez me suivre. Osez accompagner ma fu
Arrachez-vous d'un lieu funeste & profan
Où la vertu respire un air empoisonné.
Profitez, pour cacher votre prompte retr
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyen
Vous n'avez jusqu'ici de Gardes que les
De puissans défenseurs prendront notre q
Argos nous tend les bras, & Sparte nou
A nos amis communs portons nos justes
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant
Du thrône paternel nous chasse l'un & l'
Et promette à son fils ma dépouille & la
L'occasion est belle, il la faut embrasse
Quelle peur vous retient? Vous semble
Votre seul intérêt m'inspire cette auda
Quand je suis tout de feu, d'où vous vi

[illegible] parmi craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

[illegible] exil, Seigneur, me seroit cher !
[illegible] ravissemens, à votre sort liée,
[illegible] mortels je vivrois oubliée !
[illegible] point unis par un lien si doux,
[illegible] avec honneur, dérober avec vous ?
[illegible] sans blesser l'honneur le plus sévère,
[illegible] affranchir des mains de votre père.
[illegible] m'arracher du sein de mes parens ;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée....

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amène devant vous.
Fuyez vos ennemis, & suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le Ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, & parmi ces tombeaux,
[illegible] antiques sépultures,
[illegible] formidable aux parjures.
[illegible] mortels n'osent jurer en vain.
[illegible] un châtiment soudain ;
[illegible] trouver la mort inévitable,
[illegible] point de frein plus redoutable.
[illegible] d'un amour éternel
[illegible] serment solemnel.

Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y révère.
Nous le prierons tous deux de nous servir de père.
Des Dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
Et la chaste Diane, & l'auguste Junon;
Et tous les Dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, & partez promptement;
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez; & laissez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

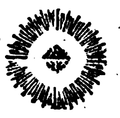
THÉSÉE, ARICIE, ISMENE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, & daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, & sois prête à la fuite.



SCENE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, & ſemblez interdite,
Madame. Que faiſoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me diſoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont ſçu dompter ce rebelle courage ;
Et ſes premiers ſoupirs ſont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuſte haine il n'a pas hérité.
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends. Il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous aſſurez point ſur ce cœur inconſtant ;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur ?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment ſouffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment ſouffrez-vous que d'horribles diſcours

D'une ſi belle vie oſent noircir le cours ?
Avez-vous de ſon cœur ſi peu de connoiſſance ?
Diſcernez-vous ſi mal le crime & l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux ſeuls un nuage odieux
Dérobe ſa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah, c'eſt trop le livrer à des langues perfides !
Ceſſez. Repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïſſe aſſez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans ſa colère il reçoit nos victimes.
Ses préſens ſont ſouvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir ſon attentat.
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monſtres ſans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'eſt pas détruit, & vous en laiſſez vivre
Un.... Votre fils, Seigneur, me défend de pourſuivre.
Inſtruite du reſpect qu'il veut vous conſerver,
Je l'affligerois trop ſi j'oſois achever.
J'imite ſa pudeur, & fuis votre préſence,
Pour n'être pas forcée à rompre le ſilence.

✠

SCENE IV.

THÉSÉE *ſeul.*

QUELLE eſt donc ſa penſée ? Et que cache un diſcours
Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
Sont-ils d'accord tous deux, pour me mettre à la gêne ?
Mais moi-même, malgré ma ſévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié ſecrette & m'afflige & m'étonne.
Une ſeconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes. Qu'Œnone ſorte & vienne ſeule ici.

SCENE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'IGNORE le projet que la Reine médite,
Seigneur. Mais je crains tout du tranſport qui l'agite.
Un mortel déſeſpoir ſur ſon viſage eſt peint.
La pâleur de la mort eſt déja ſur ſon teint.
Déja, de ſa préſence avec honte chaſſée,
Dans la profonde mer Œnone s'eſt lancée.
On ne ſait point d'où part ce deſſein furieux ;
es flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je ?

PANOPE.

Son trépas n'a pas calmé la Reine.
Le trouble ſemble croître en ſon ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ſes ſecrettes douleurs,
Elle prend ſes enfans, & les baigne de pleurs ;
Et ſoudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repouſſe loin d'elle.
Elle porte au haſard ſes pas irréſolus.
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit ; &, changeant de penſée,
Trois fois elle a rompu ſa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la ſecourir.

THÉSÉE.

O Ciel, Œnone eſt morte, & Phédre veut mourir ?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne ſe défendre ;
Qu'il vienne me parler, je ſuis prêt de l'entendre.

(*ſeul.*)

Ne précipite point tes funeſtes bienfaits,
Neptune. J'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah, de quel déſeſpoir mes vœux ſeroient ſuivis !



SCENE VI.

THÉSÉE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

Théramene, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre?
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMENE.

O soins tardifs & superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMENE.

J'ai vu des Mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus! Hé quoi! quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas?
Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine?...

THÉRAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il étoit sur son char. Ses Gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.

Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; &, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le Temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un Héros,
Arrête les coursiers, saisit ses javelots,

… d'un dard lancé d'une main
… le flanc une large blessure.
… douleur le monstre bondissant
… des chevaux tomber en mugissant,
… présente une gueule enflammée
… de feu, de sang & de fumée.
T… … emporte, & sourds à cette fois,
Je te l… … plus ni le frein, ni la voix.
Mais d… … puissans leur maître se consume.
Que fi… … le mors d'une sanglante écume.
… vû même, en ce désordre affreux
… d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
… rochers la peur les précipite.
Inutile … … se rompt. L'intrépide Hippolyte
… éclats tout son char fracassé.
Dieux! … lui-même il tombe embarrassé.
… douleur. Cette image cruelle
Th… … de pleurs une source éternelle.
… vû votre malheureux fils
… chevaux que sa main a nourris.
… & sa voix les effraie.
… corps n'est bientôt qu'une plaie.
Q… … la plaine retentit.
… enfin se ralentit.
… de ces tombeaux antiques,
… les froides reliques.
… & sa garde me suit.
… nous conduit.

-es rochers en ſont teints. Les ronces dégouttantes
'ortent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.
'arrive, je l'appelle ; & me tendant la main,
l ouvre un œil mourant, qu'il referme ſoudain :
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une innocente vie.*
Prend ſoin, après ma mort, de la triſte Aricie.
Cher ami, ſi mon père un jour déſabuſé
Plaint le malheur d'un fils fauſſement accuſé,
Pour appaiſer mon ſang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite ſa captive,
Qu'il lui rende.... A ce mot, ce Héros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré ;
Triſte objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de ſon père.

THÉSÉE.

O mon fils ! Cher eſpoir que je me ſuis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop ſervi !
A quels mortels regrets ma vie eſt réſervée !

THÉRAMENE.

La timide Aricie eſt alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.
'e voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
olyte étendu, ſans forme & ſans couleur.
veut quelque temps douter de ſon malheur ;
e connoiſſant plus ce Héros qu'elle adore,
oit Hippolyte, & le demande encore.

à la fin qu'il eſt devant ſes
ard elle accuſe les Dieux ;
ſante , & preſque inanimée
amant elle tombe pâmée.
s d'elle. Iſmène toute en pl
vie , ou plutôt aux douleur
enu , déteſtant la lumière ,
Héros la volonté dernière ;
Seigneur , du malheureux emp
xpirant s'eſt repoſé ſur moi.
venir ſa mortelle ennemie.

E DERNIERE.

HÉDRE , THÉRAMENE
NOPE , GARDES.

THÉSÉE.

s triomphez , & mon fils eſt ſans vie.
de craindre ! & qu'un cruel ſoupçon
mon cœur , m'allarme avec raiſon !
il eſt mort , prenez votre victime.
te , injuſte ou légitime.
es yeux ſoient toujours abuſés.
el , puiſque vous l'accuſez.
pleurs offre aſſez de matières ,
hercher d'odieuſes lumières ,
le rendre à ma juſte douleur ,

ſouvenir ,
voudrois me bannir
s'élever contre mon injuſtice
at de mon nom

urs fave
guer d'inutiles
s fiſſent pour moi

Non , Théſée
Il faut
rendre
n'étoit point coupable.

T H É

Et c'eſt ſur votre foi que je
Cruelle , penſez-vous être a

P H É

Les momens me ſont chers ,
C'eſt moi , qui , ſur ce fils c
Oſai jetter un œil profane ,
Le Ciel mit dans mon ſein
La déteſtable Œnone a co

eut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
aissez-moi, loin de vous, & loin de ce rivage,
e mon fils déchiré fuir la sanglante image.
onfus, persécuté d'un mortel souvenir,
e l'Univers entier je voudrois me bannir.
'out semble s'élever contre mon injustice.
'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des Mortels, je me cacherois mieux.
e hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux;
t je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
ans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÉDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence;
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'étoit point coupable.

THÉSÉE.

Ah, père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle, pensez-vous être assez excusée!...

PHÉDRE.

Les momens me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi, qui, sur ce fils chaste & respectueux,
Osai jetter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.

endons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
t, pour mieux appaiser ses mânes irrités;
ue, malgré les complots d'une injuste famille;
on amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN.

